

[Recueil anecdotique]
et collectif

Coiffure à la Titus 219, 234...

LE CAUSEUR.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, n°. 80.

LE CAUSEUR.

AMBIGU LITTÉRAIRE,

CRITIQUE, MORAL ET PHILOSOPHIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
ET PUBLIÉ

PAR J. DUSAULCHOY.

. . . . Liberiùs si
Dixero quid, si fortè jocosius, hoc mihi juris
Cum veniâ dabis. . . . .

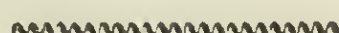
HORACE. *S.* 4. *v.* 103.

TOME DEUXIÈME.

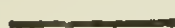
A PARIS,
CHEZ FERRA JEUNE, LIBRAIRE,
Rue des Grands-Augustins, n°. 23.

1817.

LE CAUSEUR.



PROSPECTUS POUR UNE PENSION DE JEUNES DEMOISELLES.



Jusqu'à notre siècle, l'éducation des jeunes demoiselles avait été un peu négligée ; mais aujourd'hui leur intelligence a pris un essor qu'on ne lui avait jamais vu prendre, aussi l'on peut dire que depuis une quinzaine d'années, elles sont fort instruites. Je vois donc avec peine que, sous prétexte de bonnes mœurs et de bienséances, on renonce aux méthodes d'enseignement qui avaient été adoptées dans quelques unes de nos pensions. Il faut, me suis-je dit, opposer une digue à cette révolution

qui ne peut être l'ouvrage que de quelques esprits rétrécis. Aussitôt j'ai résolu d'élever moi-même une pension et d'adopter le plan à qui l'on doit tant de femmes délicieuses ; je lui ai même donné plus de développement et plus d'étendue. J'ose me flatter qu'en ne m'écartant pas de ce plan, les demoiselles qui seront confiées à mes soins, ne manqueront pas de faire beaucoup parler d'elles.

Me fondant sur ce principe, que les femmes sont essentiellement créées pour plaire et pour charmer, je préfère, pour leur éducation, tout ce qui est agréable à tout ce qui est utile ; je ne m'occuperai point d'élever des mères de famille, je laisserai agir sur ce point la bonne nature, qui fera ce qui plaira à Dieu. Mes élèves laisseront l'avantage d'être bonnes ménagères, si c'en est un, aux princesses célébrées dans l'Odyssée; les plus petites bourgeoises de nos jours sont bien au-dessus de la belle Nasicaa, de la reine Pénélope, de la fille du roi

Alcinoüs, et ne voudraient point épouser des héros comme ceux d'Homère; je ne leur apprendrai ni à coudre, ni à broder, ni à compter; en un mot, on ferait un gros livre de tout ce que je ne leur apprendrai pas. Ne leur suffira-t-il pas d'ajouter chaque jour à leurs charmes, de développer les graces de leur corps et d'apprendre à régner sur les cœurs. Voici le tableau des livres classiques et des connaissances que je me propose de donner aux demoiselles.

Histoire ancienne. Origine et progrès de la danse chez les Grecs et les Romains; choix d'anecdotes sur Bathile, Pilade et autres danseurs célèbres de l'antiquité; état des modes sous l'empereur Titus et sous l'empereur Caracalla; vie privée d'Aspasie, suivie d'une dissertation sur la robe qu'elle portait aux jeux olympiques.

Histoire moderne. Progrès de la danse en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie. Histoire des

tournois, des fêtes et des bals auxquels ont assisté les rois. Histoire de l'Opéra, depuis son origine jusqu'à sa translation dans la rue Richelieu; histoire du Théâtre Français, accompagnée d'anecdotes sur la vie des actrices célèbres; histoire du Théâtre des Variétés, enrichie des meilleurs calembourgs de Brunet et de Potier.

Géographie. Statistique des modes, ou coup-d'œil sur les costumes des différens peuples, avec une dissertation sur ceux qui conviennent le mieux à la beauté, et qu'il est le plus utile d'introduire en France. Je joindrai à cette Statistique quelques observations sur les pays d'où l'on tire les schalls les plus précieux, où l'on fabrique les plus beaux rubans et les plus fines dentelles; sur les régions qui produisent les perles, les coraux, les diamans, et généralement toutes les choses qui doivent servir à la parure d'une jolie femme. Je me bornerai à ces connaissances géographiques, elles sont essentielles dans

l'éducation, et doivent suffire à toute demoiselle destinée à figurer dans un certain monde.

Langues. J'enseignerai les régles de la Grammaire Française dans un recueil de chansons nouvelles; je m'attacherai surtout à faire prendre aux demoiselles l'habitude de donner à l'accent de leur voix, toutes les nuances de la passion et de la sensibilité, et je les exercerai à conjuguer le verbe *aimer* avec grace. Au reste, je ne m'arrêterai pas long-temps sur la Grammaire Française; il est bien plus essentiel, pour des demoiselles bien nées, de savoir l'*Italien*, l'*Anglais* ou l'*Allemand*, que de savoir la langue de leur pays.

Mythologie. Je ferai, dans la mythologie, un choix de tout ce qui peut intéresser les dames, comme les amours d'Héro et de Léandre, les amours de Thésée et d'Ariane, les amours de Jupiter, l'histoire de Danaé, le jugement de Pâris, les aventures de Psyché; mes cahiers de mythologie seront écrits dans

le style de feu Dumoustier, et mon professeur, homme très-galant, fera des madrigaux dans lesquels il comparera ses élèves à Vénus et aux trois Graces.

La Danse, la Musique et la Déclamation. C'est ici que je réunirai tous mes efforts pour faire des élèves dignes de moi, je mettrai d'abord entre leurs mains *le Traité de la Danse, par le père Ménestrier.* Unissant ensuite la pratique à la théorie, elles travailleront huit heures par jour, et je ne les quitterai pas qu'elles ne soient en état de jouer les vents dans le *Retour du Zéphyr.* La musique ne sera pas négligée; mes élèves sauront tous les airs nouveaux, tous les instrumens leur seront familiers, et je veux qu'une demoiselle soit un véritable *panharmonicon*, qu'on vienne entendre par curiosité. Le bel art de la déclamation sera également cultivé avec succès dans mon pensionnat, car il est essentiel qu'une demoiselle sache jouer la comédie. En retournant dans sa famille, chacune de mes élèves pourra

prononcer sur le jeu des acteurs et des actrices ; elle sera de force au besoin à rédiger le feuilleton des spectacles dans un journal, et à débuter, si elle le veut, sur un théâtre de Paris ou des départemens.

Morale et Mœurs. Je n'en ferai point une étude particulière. Tout le monde sait qu'aujourd'hui on met la morale partout : on en trouve dans une chanson, on en trouve dans un roman; les ballets de l'Opéra ont aussi leur morale; la musique m'offrira, sous ce rapport, les mêmes avantages que la danse; on sait qu'elle a le don de tout exprimer : elle excite la sensibilité, elle adoucit le caractère, elle peut former les mœurs : l'art dramatique viendra aussi me prêter ses utiles secours ; le théâtre est l'école du monde, et je n'ai pas besoin de dire ici que le triomphe de la morale est essentiellement recommandé par Aristote à tous ceux qui font des tragédies et des comédies. On voit que j'ai d'assez grandes ressources pour for-

mer les mœurs des jeunes demoiselles. Rien n'empêchera d'ailleurs les professeurs d'histoire, de géographie, de mythologie, de faire avec mes élèves quelques digressions sur la morale, quand ils en auront la fantaisie.

A la fin de chaque année, les demoiselles que j'aurai élevées recueilleront le prix de leurs travaux; elles brilleront tour à tour aux yeux du public, dans la comédie, dans l'opéra, dans la pantomime; et, pendant ce jour solennel, notre pensionnat sera comme le neuvième théâtre de Paris. A la suite de la représentation, on distribuera les prix. Les artistes et les acteurs les plus célèbres de la capitale présideront à cette distribution. On décernera vingt prix pour la danse, quinze pour la déclamation, dix pour la musique, huit pour l'histoire, six pour la géographie, quatre pour la mythologie, deux pour la grammaire et un pour les mœurs. Des prix seront donnés à toutes mes élèves, et celles qui n'en mériteront

point, obtiendront un prix d'*espérance*. Leurs nourrices même auront aussi des prix, ainsi que leurs gouvernantes ; et si les parens sont contens, nous leur donnerons un prix de *tendresse* et d'*encouragement*.

Quand les demoiselles sortiront de ma pension, tous les cœurs voleront sur leur passage ; tous les jeunes gens s'attacheront à leur char, et elles se répandront dans le monde comme autant de conquérans. On me demandera peut-être ce que deviendront mes élèves quand l'âge de plaire sera passé ? ce n'est plus mon affaire : pour une institutrice telle que moi, les femmes sont des plantes dont on prise beaucoup les fleurs, et dont on néglige les fruits. Je les élève comme si elles ne devaient vivre que jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans : celles qui vivront plus long-temps, deviendront ce qu'elles pourront. Rien n'empêche d'ailleurs qu'à cet âge elles ne retournent dans une pension, afin d'y apprendre ce qu'elles doivent savoir pour

traverser l'âge mûr et pour atteindre la vieillesse qui n'est point de mon ressort, et dont je ne m'occupe nullement.

Zéphyrine.

PENSION DE DEMOISELLES,

D'UN

AUTRE GENRE QUE LA PRECÉDENTE.

Et moi aussi, je suis institutrice. En lisant dernièrement le prospectus d'une nouvelle maison d'éducation, dirigée par madame Zéphyrine, j'ai été pénétrée d'admiration pour sa méthode ; mais comme je n'ai reçu en partage que cette simple dose de bon sens qui m'oblige à me restreindre aux idées communes, par une fatalité singulière, ma pension est tout juste le contre-pied de celle dont il s'agit. Pourtant je m'en suis assez bien trouvée jusqu'à ce jour. Vingt familles

honnêtes me remercient et m'encouragent; mais c'est une bien faible gloire dans un temps où le bel esprit et les grands airs sont plus que jamais en faveur, et s'introduisent insensiblement dans les classes les plus ordinaires de la société.

Chez moi, vous le saurez, nul autre domestique qu'un vieux portier, argus incorruptible, veillant à son poste nuit et jour. Quant aux soins du ménage, à l'exception des travaux pénibles ou trop serviles, ce sont mes élèves seules qui en sont chargées : elles se les partagent tour à tour, sans exception. — Eh quoi! me direz-vous, de jeunes demoiselles bien nées se trouvent transformées tout à coup?.... — A Dieu ne plaise! mais ces occupations, qui pourraient être considérées comme un genre particulier d'exercice, m'ont paru, sous d'autres rapports, offrir un but d'utilité. En effet, combien de femmes ignorent ou dédaignent les détails de leur maison! Convenez, Monsieur, que destinées à

devenir mères de familles, mes élèves seront d'autant mieux servies, qu'elles sauront, au besoin, se servir elles-mêmes. Elles commanderont avec d'autant plus de douceur, qu'elles auront été dans l'obligation d'obéir. Au surplus, ne vous imaginez pas que celles que je soumets à ces occupations minutieuses, s'y livrent avec le moindre dégoût; toutes, au contraire, y mettent une ardeur, une persévérance, une gaîté sans égales. Vous en saurez bientôt la raison; mais patience! il faut m'écouter jusqu'au bout.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je me suis procuré les meilleurs maîtres. Maîtres de calcul, de géographie, de grammaire, et tout ce qui s'ensuit; leçons de danse, avec discrétion; de l'histoire, ni trop ni trop peu; une très-faible teinture de mythologie.

Comme j'ai entendu dire qu'il n'y avait rien de plus insipide, rien de plus propre à donner de vaines prétentions et de la suffisance, qu'un demi-talent,

je me suis bien gardée de fonder dans ma pension un cours banal de dessin et de musique : je ne permets l'étude de ces deux arts qu'à celles qui, au jugement des artistes seuls, annoncent une inclination naturelle et des dispositions rares. Alors rien n'est épargné, et elles peuvent se livrer à leur goût. Aussi ne sort-il de chez moi que des talens presque achevés, mais en petit nombre. Au surplus, je ne sache pas qu'une fois rentrée dans le monde, aucune de mes pensionnaires ait été tentée de se faire applaudir dans ces concerts de famille, où tout Paris est invité, ou d'exposer au salon du Louvre quelque tableau de sa façon. Plus d'une y serait admirée, peut-être, mais elles n'ignorent pas qu'à moins d'en faire profession, une femme doit éviter de donner de la célébrité à ses talens, et redouter les éloges publics autant que la critique.

Enfin l'année vient de s'écouler et nous touchons à la distribution des prix, jour précieux et tant désiré! Vous allez

me demander s'il y aura quelque représentation dramatique, *Esther, Athalie; Zaïre?* à la suite du spectacle, un bal et un souper qui se prolongent fort avant dans la nuit? — Dieu m'en garde! — Et comment donc finissez-vous l'année? — Par un concours général, une répétition complète des études grammaticales et des travaux domestiques. Oui, riez tant qu'il vous plaira: un jury mi-partie des professeurs de la maison et des mères de famille, examine, compare, délibère et prononce..... Les prix sont proclamés à haute voix: et quels prix! Je vous le donne à deviner en cent. — Je m'en doute: des rubans, des chapeaux, des broderies? — Fi donc! — Des cachemires? — Bagatelle! — Des diamans? — Vous n'y êtes pas. — Et quoi donc? — Des maris. — Des maris!!.... Je ne m'étonne plus de la ferveur de vos novices.

— J'ai fait une étude particulière du secret des convenances, de l'art des compensations, et surtout de l'heureux effet

des contrastes ; je puis dire aussi que j'ai acquis cette délicatesse de sentiment qui apprend à démêler les perceptions sympathiques dont l'existence fortifie l'union conjugale. Ainsi l'héritière d'une fortune colossale et de fraîche date, épouse un jeune homme qui lui offre en échange ou son nom, ou son rang, ou son crédit. Cette jolie personne sans dot, mais d'une humeur douce et d'un esprit délicat, est destinée à un homme opulent qui, désabusé des plaisirs brillans, va trouver le bonheur dans l'attachement d'une femme modeste, gracieuse et paisible. Cette autre a du penchant pour le luxe et la magnificence ; je lui donne un mari simple dans ses goûts et ferme dans ses volontés..... Je ne finirais pas si je voulais vous dire tous les heureux que je fais, toutes les marques de souvenir dont je suis accablée.

Madame Zéphyrine, il faut en convenir, enseigne de fort belles choses, et j'en ai été d'abord un peu jalouse. Mais,

toute réflexion faite, je doute qu'elle obtienne autant de succès qu'elle s'en promet. Entre nous, son système n'est pas tout-à-fait nouveau. Goûté depuis long-temps par quelques institutrices, il a produit un effet contraire à celui qu'on espérait. Combien de ces jeunes femmes, si merveilleusement instruites, ruinent aujourd'hui et font enrager leurs maris en languissant dans le célibat.

Je suis donc la seule qui ait atteint le principal but de l'éducation des demoiselles. Je veux dire leur établissement. Aussi ma maison prospère de jour en jour ; et peut-être voit-on moins de candidats, lorsqu'il vient de vaquer un fauteuil à l'Institut, qu'il n'y a d'aspirantes à la place de pensionnaire lorsqu'une des miennes a fini son temps d'épreuves.

Ne pensez pas, Monsieur, que j'aie prétendu faire de la morale. Tout le monde sait que les jeunes filles ne désirent rien tant que d'être mariées, et qu'aucun sacrifice ne leur coûte pour y

parvenir. On sait encore, et l'on ne saurait trop le répéter, que lorsqu'elles ont été élevées dans l'amour du travail, de l'ordre et de l'économie, elles trouvent plus aisément à faire un bon choix, que celles qui ont reçu une éducation trop au-dessus de leur condition et de leur fortune. Ces vérités très rebattues m'ont suggéré une idée nouvelle et m'ont indiqué pour mes pensionnaires, le véritable stimulant de l'application et de la bonne conduite. Voilà tout mon secret. Les envieux diront : cela n'était pas bien fin. — D'accord, mais je m'en suis avisée la première.

Votre obéissante servante, veuve Lesage, maîtresse de pension, *rue des Francs-Bourgeois.*

P. S. Notez-bien, je vous prie, ce nom de *veuve*. Je l'ai fait peindre en toutes lettres sur mon écriteau, afin que l'on sache que je ne suis pas de ces dames institutrices qui ont chez elles leur mari.

DISTRIBUTION

DE

PRIX SENTIMENTALE.

Lettre de M. Jean-Baptiste Bonace, ancien marguillier, domicilié à la barrière des Bons-Hommes.

J'AI le bonheur, Monsieur, d'être né sensible : les choses qui paraissent les plus simples et les plus communes aux esprits ordinaires, deviennent pour moi la source d'un délicieux attendrissement. Jamais aussi je n'ai manqué, grâce à Dieu, une seule de ces cérémonies touchantes qui ont lieu à l'approche des vacances, dans les pensionnats de jeunes demoiselles, et qu'on appelle vulgairement *distributions de prix*. Les maîtresses de pensions connaissaient si bien mon heureux naturel qu'elles avaient grand soin de ne pas m'oublier ; j'é-

tais sûr de recevoir chaque jour, au mois de septembre, une ample provision de billets ; et si, par hasard, on avait négligé de m'en envoyer, je ne m'en présentais pas moins avec assurance : toutes les portes m'étaient ouvertes, et jugeant à ma physionomie sentimentale que je serais d'un fort bon effet dans une pareille fête, on me faisait placer avec distinction.

Hélas, le bon temps est passé ! des ordres supérieurs ont défendu ces aimables réunions où de charmantes demoiselles venaient déployer aux yeux de tout Paris, leurs talens modestes et leurs graces virginales.

Je gémissais amèrement sur un changement si douloureux, lorsqu'une lettre que je reçus avant hier vint me causer la plus agréable surprise. On m'invitait à aller *passer la soirée* dans une maison d'éducation. J'en fis part à un de mes voisins, nommé M. Thomas, homme aussi incrédule que son nom l'indique, et même qui passe dans notre quartier

pour un esprit fort. Croiriez-vous qu'il est assez entiché des vieilles méthodes pour soutenir que l'éducation publique ne convient point aux personnes du sexe ? Afin de le convertir, je lui proposai de m'accompagner, il accepta et nous partîmes.

Nous arrivons à huit heures précises; on nous introduit dans un vaste salon assez mal éclairé. La société, plus nombreuse que brillante, paraissait être dans les meilleures dispositions du monde, et elle en donna bientôt la preuve. Aussitôt que nous fûmes placés, les musiciens, comme s'ils n'eussent attendu que notre arrivée, se mirent à prendre le *la*, et tout l'auditoire d'applaudir, ce qui est assurément une marque de bienveillance on ne peut pas plus délicate. Cependant on commence : chacun était dans le ravissement; mon voisin seul prétendait que les artistes défiguraient une belle symphonie d'Haydn, pour moi qui sait que

Souvent un beau désordre est un effet de l'art,

je trouvais tout cela charmant. Je ne vous parle pas des sonates et des concertos dont on nous régala pendant deux bonnes heures. Une jeune pensionnaire excita surtout mon admiration quand, avec une voix délicieuse, elle chanta une romance intitulée : *Eloge de la coquetterie.* Eh bien! mon entêté voisin ne s'avisa-t-il pas de blâmer le choix de cette romance? Il fit même observer à la maîtresse de pension que l'éloge de la coquetterie n'était pas convenablement placé dans la bouche d'une jeune personne dont la modestie doit être le principal mérite? La maîtresse de pension, femme d'esprit, répondit à l'observateur malavisé que cette romance était à la mode dans le grand monde. Cette réponse parut à mon voisin d'une grande force : aussi lui ferma-t-elle la bouche, et pourtant, malgré son silence, il avait l'air de se dire intérieurement : *ma remarque subsiste.*

A la musique succéda l'éloquence. Le professeur de rhétorique de la pen-

sion (car les demoiselles élevées dans cette maison-là font leur rhétorique et même leur philosophie) eut soin de nous prévenir, dans un petit préambule qui fut fort de mon goût, qu'il ne venait pas prononcer un *discours oratoire*, et que son intention était tout bonnement de jaser avec la compagnie. Divisé en deux points, son petit discours ne dura que trois quarts d'heure; et certes, ce temps fut bien employé, car l'aimable orateur nous démontra par A plus B, au moyen de deux citations tirées, l'une d'Hippocrate et l'autre de Gentil-Bernard, qu'il fallait éviter de reprendre avec trop de sévérité les jeunes personnes de leurs mauvaises inclinations, de peur de les rendre dissimulées et stupides. Ou je ne m'y connais pas, ou cette morale est la plus accommodante que l'on puisse professer.

On procéda ensuite à la distribution des prix. Jusqu'alors il avait régné dans l'assemblée un certain air de distraction et de légèreté qui m'édifiait

peu; mais tout-à-coup la sensibilité reprend son empire, l'attendrissement est à son comble, et chacun pleure à qui mieux mieux. Vous pensez bien que je ne fus pas le dernier à me mettre de la partie; c'était un chorus général.

Une grosse dame, dont l'embonpoint paraissait réjouir beaucoup un jeune homme qui était près d'elle, ne laissait pas que de me scandaliser (car rien n'est moins sentimental, comme chacun sait, qu'une santé robuste); mais elle se mit à pleurer d'une manière si pathétique, qu'elle me réconcilia avec elle. Son mouchoir ne pouvait suffire à essuyer ses larmes, et j'étais sur le point de lui offrir le mien, lorsque M. Thomas, toujours curieux et questionneur, lui demanda combien elle avait d'enfans dans cette pension? Elle lui répondit qu'elle était elle-même demoiselle, lui avoua ingénûment qu'elle remplissait le personnage de *mère sensible*, et que, moyennant une modique rétribution, elle allait pleurer à toutes les distribu-

tions de prix. Cette découverte donna beau jeu à notre railleur ; et je crois même que si le professeur de rhétorique ne nous eût annoncé que *les chants avaient cessé* et que nous pouvions nous retirer en paix, M. Thomas eût été homme à rire au nez de tous les pleureurs.

Voilà une singulière aventure, me disais-je en revenant ! des pères supposés, cela se voit quelquefois, mais de fausses mères, cela passe la plaisanterie. Cependant, ce que je venais de voir, tout en m'affligeant, me fit naître une utile réflexion.

J'avais une fortune assez honnête ; les dépenses que j'ai faites pour mes cinq enfans qui ont été élevés dans des pensionnats à la mode, l'ont tellement diminuée que je suis réduit à un état bien au-dessous de celui que les poètes sont convenus d'appeler *aurea mediocritas*. A Dieu ne plaise cependant que je regrette l'éducation que j'ai donnée à ces pauvres enfans ; ils en ont si bien profité ! La première de me trois filles est

une très-jolie danseuse, la seconde commence à être forte sur le piano, et la troisième est capable d'en apprendre au meilleur géographe. Mon fils aîné a un mélodrame reçu à la Gaîté, et le cadet se distingue déjà dans le Chansonnier des Grâces.

Je voudrais seulement tirer parti de la nouvelle branche d'industrie que le hasard m'a fait découvrir. Je préviens donc les maîtresses de pension qui pourraient avoir besoin d'un sujet pour jouer le rôle de *père sensible*, qu'elles n'ont qu'à s'adresser à moi. Je représenterai ce personnage avec d'autant plus de naturel que c'est un emploi que j'ai rempli autrefois avec succès au théâtre de Mareux.

Jean-Baptiste BONACE.



LE GÉNÉRAL MONCK.

Un des plus beaux caractères historiques qui aient existé, c'est celui du général Monck, duc d'Albemarle, qui n'est pas assez connu en France.

Le rétablissement de Charles II sur le trône de la Grande-Bretagne, mit ce caractère dans tout son jour. Jamais une entreprise grande et difficile ne fut conduite avec plus d'art, de sagesse, de circonspection. En la concevant et l'exécutant, Monck sut allier ensemble les contraires les plus opposés : la ruse à une austère vertu, la plus profonde dissimulation à une conduite loyale, le calme à l'activité, la douceur à la sévérité. Toujours maître de ses passions, sans se compromettre par aucune démarche que la bonne foi eût réprouvée, il laissait croire à chacun des dif-

férens partis qui divisaient l'Angleterre, qu'il était de son bord. Si les uns ou les autres venaient à concevoir quelques doutes sur ses intentions, son ascendant sur eux était si puissant, qu'ils auraient fait de vains efforts pour suivre une autre impulsion que celle qu'il leur donnait à leur insçu. Impénétrable, même pour les partisans de la cause qu'il servait, parce qu'il craignait leurs inconséquences et leurs indiscrétions, il possédait le secret de les encourager, de flatter leurs espérances, de les porter à le seconder, tout en les laissant dans l'incertitude sur ses vues.

Un homme de ce caractère pouvait seul consommer le grand-œuvre de la restauration chez les Anglais, égarés par l'esprit de faction, et livrés à toutes les agitations de l'anarchie.

Georges Monck naquit le 6 décembre 1608, à Potheridge, ancien fief de ses ancêtres, dans le comté de Devonshire, d'une noble et illustre famille alliée aux Talbot. Avant que sa dix-septième

année fût révolue, il se livra à la profession des armes. Il servit d'abord en Angleterre, alla chercher ensuite l'expérience militaire dans les Pays-Bas, s'y vit bientôt à la tête d'une compagnie, y resta plusieurs années, et fut employé dans nombre de siéges et de combats. Au premier bruit de la guerre contre l'Ecosse, en 1638, il rentra dans sa patrie et obtint le grade de lieutenant-colonel. Après la déroute de Newkum, il donna, par une belle manœuvre, à l'armée Anglaise, le temps de se rallier et de continuer paisiblement sa retraite à Durham. Lors de la rébellion de l'Irlande, il y fut appelé avec le grade de colonel et le commandement d'un régiment. Les royalistes ayant été vaincus par le chevalier Fairfax, général du parlement, Monck fut fait prisonnier le 13 janvier 1644. Il souffrit pendant plusieurs années, dans la tour de Londres, toutes les rigueurs de l'indigence et de la captivité; ce ne fut qu'après la mort de Charles Ier. et la réduction ab-

solue des royalistes, qu'il obtint sa liberté.

Alors, entraîné par la force des circonstances, Monck servit le parlement, qui lui donna le commandement général des troupes britanniques dans le nord de l'Irlande. Cromwel le choisit ensuite pour l'accompagner dans son expédition contre l'Ecosse, et le nomma lieutenant-général de l'artillerie. Le 3 septembre 1650, ce fut à Monck que les Anglais durent la victoire à la bataille de Dunbar. En quittant l'Ecosse, Cromwel lui en remit le gouvernement. Monck parvint à soumettre entièrement ce royaume, et à exécuter le projet de sa réunion à la république d'Angleterre. Il gouvernait les Ecossais avec sagesse, et se faisait aimer de tous les partis, quand, en 1652, lors de la déclaration de guerre contre la Hollande, on lui confia le commandement de la flotte. Quoique étranger au service de mer, il y développa des talens et des connaissances

extraordinaires, et fut victorieux dans deux combats navals, dans l'un desquels le célèbre amiral Hollandais Tromp fut tué.

De nouveaux troubles ayant éclaté en Ecosse, on y envoya le général Monck pour la seconde fois; il y vécut plusieurs années comme un père au milieu de ses enfans.

Cependant Cromwel meurt. Son fils Richard lui succède. Monck proclame en Ecosse le nouveau protecteur. Bientôt l'état se trouve divisé en quatre factions : celles de Richard, du général Lambert, qui veut s'emparer du protectorat; des républicains irréformables qui se prononcent pour le gouvernement populaire, et des serviteurs du Roi qui travaillent à relever le trône. De ces quatre partis le premier succombe d'abord; le fils de Cromwel est chassé; le parlement, qui a fait mourir Charles Ier., est rétabli; mais Lambert ne tarde pas à le détruire en transférant

la puissance à l'armée ; d'un autre côté, les royalistes déploient sans succès leur zèle pour leur souverain.

Monck reçoit une lettre du Roi, la communique à son vieil ami Guillaume Morris, et le consulte sur la résolution qu'il doit prendre. Morris lui répond que la nation entière attend de lui sa délivrance, et il emploie les argumens les plus décisifs en faveur du Roi. Monck objecte son insuffisance, le peu de fond qu'il peut faire sur une génération *tortue et perverse ;* mais il jure de se dévouer tout entier pour la cause royale.

Alors commence le chef-d'œuvre de prudence, d'habileté, de courage, de politique profonde et modérée qui, au milieu d'une multitude infinie d'obstacles, doit assurer le succès du noble dessein que Monck a formé. L'impassible général marche à travers tous les partis sans s'y mêler, en les assoupissant et les déconcertant par une conduite mystérieuse, impénétrable, qui le mène à son but, tout en paraissant l'en éloigner.

Lorsqu'il fait de grands préparatifs de guerre en Ecosse et marche contre l'armée de Lambert, l'ancien parlement croit que c'est pour punir ce général d'avoir usurpé l'autorité souveraine. Pendant ce temps, les émissaires de Monck, ignorant qu'ils agissent par lui, ont toutes les facilités qu'ils peuvent désirer pour royaliser les habitans de Londres, et Monck feint à l'égard des royalistes beaucoup de rigueur. Après qu'il a vaincu Lambert, une grande contestation s'élève entre le parlement et la ville de Londres; il se promet bien de la mettre à profit, afin de se rendre maître de la capitale. La sagesse avec laquelle il exécute le plan qu'il s'est tracé, lui assure un plein succès : il entre dans Londres en triomphe, étudie le terrain, et acquiert la certitude que la dissimulation dont il a usé est plus nécessaire que jamais, et que pour détruire, d'un même coup, les plus grands ennemis du Roi et mettre ses amis en état de se déclarer, il faut laisser au parle-

ment et à la ville le temps de s'aigrir encore davantage qu'ils ne le sont l'un contre l'autre.

L'évènement prouva que le prévoyant général avait bien calculé. Par sa tyrannie le parlement aliène entièrement la ville contre lui; elle prend la résolution de ne plus payer d'impôts. Le parlement alors charge Monck d'exercer contre elle des mesures très-rigoureuses. Monck les exécute ponctuellement, mais avec tant d'adresse, que tout l'odieux en retombe sur leurs auteurs. Il mène les choses au point que les principaux magistrats et officiers, indignés des vexations que l'on éprouve, le supplient d'y mettre un terme.

Le moment est donc venu où Monck peut, sans craindre de compromettre le succès de son entreprise, faire augurer que le retour du Roi est peu éloigné, et qu'on n'y trouvera désormais que de faibles obstacles. Le peuple manifeste la satisfaction la plus vive de l'heureux espoir qu'on lui donne. Le parlement

usurpateur est dissous. La charge de généralissime, confiée à Monck, lui procure le moyen de faire dans les troupes un reste de réformes utiles et de former un nouveau parlement favorable au Roi.

Le 25 avril 1660, ce parlement libre, complet et convoqué selon les formes voulues par les lois, s'assemble. Une lettre et une déclaration de Charles lui sont présentées, les plus vifs applaudissemens les accueillent. Monck les fait promulguer solennellement. L'ivresse de la joie est générale, la nation toute entière semble se porter au-devant du Roi. A la tête d'un grand nombre de seigneurs et de citoyens de Londres, Monck est chargé de l'honorable mission d'aller le recevoir à Douvres.

Dès que Charles fut de retour dans la capitale du royaume, tout rentra dans l'ancien ordre de choses; la nation Anglaise retrouva le repos sous la protection même du gouvernement qu'elle avait proscrit. Monck fut magnifique-

ment récompensé. Le Roi le combla de richesses et de titres, dont les principaux furent ceux de duc d'Albemarle et de capitaine-général de toutes les forces britanniques.

Après avoir rétabli la monarchie, le duc d'Albemarle se fit un devoir d'en affermir les bases, il apporta à ce travail toute la sagesse qui le distinguait, et, par les services qu'il rendit ensuite au Roi, il fit voir combien il était digne de toutes les faveurs qu'il en avait reçues.

En 1665, la peste se déclare à Londres et fait le tour du royaume. Lorsque tous les grands et les gens riches fuient de la capitale, Monck reste au milieu de la contagion, il se rend le gardien des propriétés particulières, empêche que la ville ne devienne le théâtre du pillage et maintient le bon ordre par une police répressive ; enfin, de concert avec les magistrats, il s'occupe, nuit et jour, avec tout le zèle de l'humanité, des moyens de mettre

un terme à ce fléau destructeur. Il durait encore, quand un autre fléau vient s'y joindre : la guerre recommence entre l'Angleterre et la Hollande. Monck y vole et y soutient l'honneur du pavillon britannique.

Ici finit la carrière militaire et politique de ce grand homme. Quelque temps après, le 3 janvier 1669, il mourut d'hydropisie, après avoir été visité par le Roi, vivement affligé de la perte qu'il allait faire.

L'histoire de la vie du général Monck a été écrite en anglais par Thomas Gumble, son chapelain, qui ne l'avait pas quitté jusqu'à sa mort. Guymiège traduisit, en 1672, cet ouvrage en français : cette traduction a été rajeunie et augmentée de plusieurs faits, tirés de différens historiens, par M. des Vaulx, baron d'Oinville.

M. des Vaulx trouve entre la restauration de l'Angleterre et celle de la France une grande ressemblance ; nous ne sommes pas de son avis. En effet,

toutes les puissances de l'Europe ont concouru d'un commun accord au rétablissement de la maison de Bourbon, tandis qu'en Angleterre un seul citoyen a tout fait. La famille fugitive des Stuarts ne trouva pas une seule puissance qui voulût ou qui pût servir la cause des souverains en lui prêtant des secours. Toutes, au contraire, avaient contracté des alliances avec les ennemis de cette famille infortunée. Il y en eut même qui conçurent la pensée de tirer parti de ses malheurs : Charles II était sur les terres d'Espagne lorsqu'on s'occupait de lui rendre sa couronne : eh bien ! il fut obligé de les quitter furtivement, parce que, loin de songer à lui être utile, le gouvernement espagnol ne l'aurait laissé sortir qu'à des conditions contraires à ses intérêts et à ceux de ses peuples. Il n'y a donc entre ces deux restaurations aucune ressemblance.

J. D.........y.

LA PLUME DIABOLIQUE.

Un jour le démon Asmodée s'avisa de faire d'une belle plume un talisman secret, et lui donna le pouvoir de frapper de folie tous ceux qui l'auraient en leur possession; il lui promit, du reste, qu'en la faisant passer de main en main, il veillerait à ce qu'on ne la détruisît point. Cela convenu, elle fut lancée dans le monde.

La première personne à qui elle échut en partage était un jeune garçon qui brûlait pour une belle qu'il ne pouvait obtenir, et à qui il écrivit force extravagances ainsi qu'à ses parens. Elle parut ensuite chez un prince, et lui tourna la tête pour une actrice de l'Opéra, avec laquelle il eut l'honneur de se ruiner. De là elle passa quelque temps chez un abbé à la mode, et lui inspira de rendre à son meilleur ami le service de lui enlever sa femme; après avoir

prononcé publiquement un sermon plein de chaleur sur les devoirs d'un bon chrétien.

Jetée par la fenêtre dans un moment où M. l'abbé était impatienté de ne pouvoir trouver une rime, notre héroïne est ramassée par un savetier ; bientôt elle fait du pauvre diable un fou à lier. Il délaisse sa margot, ne chante plus, s'efforce de marcher gravement, et déclare la guerre aux nobles et aux riches. Ses compagnons l'imitent ; dame plume étend sur eux son influence ; soudain voyant qu'ils peuvent échanger leurs échoppes contre des hôtels, ils commencent par tout détruire pour tout recréer. La noblesse, le clergé, le tiers-état s'assemblent afin de faire cesser le désordre : il leur restait encore quelques moyens ; mais la maligne plume s'élance entre leurs doigts, et les moyens sont anéantis.

Alors elle accuse sans motif le pouvoir royal ; bientôt après lui rend ses droits, et toujours conséquente, sup-

prime la noblesse. Elle déclare la personne du Roi inviolable et sacrée, puis la fait conduire en prison et mettre en jugement. Après ce grand coup, elle proclame la sûreté des personnes et des biens, et en même temps signale comme coupables tous les riches, et invite tous les nobles à vouloir bien aller respirer loin de leur patrie. Elle fait de la France une république, et deux ou trois petits souverains s'installent, plus impérieux les uns que les autres. La liberté est entière, et l'on met à mort celui qui manifeste son opinion. Pour veiller à la sûreté générale, la bienfaisante plume établit un comité ; aussitôt les prisons sont encombrées d'individus de tout sexe et de tout âge, et la plupart des gens libres, considérés comme suspects. Enfin le comité de salut public prend la mesure la plus salutaire pour ménager les approvisionnemens : on n'accorde plus que deux onces de pain noir à chaque personne.

Notre héroïne s'occupe aussi de met-

tre en honneur le système de l'égalité : pour en jouir, le fils commande à son père ; une marque d'honneur est d'être sans culottes. Elle quitte souvent l'antique palais des rois occupé par les représentans de la république une et indivisible, pour aller rédiger l'adresse d'un club, la pétition d'une citoyenne, la dénonciation d'un citoyen, le plan d'une conspiration, le discours d'un président de comité, ou celui d'une présidente ; car elle a autorisé les assemblées de femmes, afin que les droits de l'homme soient mieux reconnus. Chacun peut, le soir, venir à sa section pour jouir des douceurs d'une réunion populaire. Là, les opinions sont indépendantes et la liberté des consciences, entière : on risque seulement d'être considéré comme royaliste ou républicain, jacobin ou modéré, montagnard ou feuillant, et, selon le cas, d'être libre ou emprisonné, applaudi ou guillotiné. Du reste, l'intègre plume maintient la plus parfaite intelligence entre ses fous ; tous les dé-

ou lis la déesse de la concorde reçoit leur encens et leurs vœux. On peut, les autres jours, se dénoncer, se dépouiller, se battre les uns contre les autres, le tout pour la sûreté générale.

Chaque jour cette fondée de pouvoir d'Asmodée prend de nouvelles mesures d'ordre public, il en résulte le bouleversement total des fortunes. Mais pour dédommager ses cliens d'une manière fort agréable, elle ordonne des repas fraternels au milieu des rues ; tout le monde est tenu d'y figurer, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tonne, qu'on soit bien portant ou malade, sous peine d'amende et quelquefois pis. Enfin, à ces douceurs de la fraternité, madame la plume unit des jouissances non moins ravissantes ; elle imagine la queue au pain, la queue à la viande, la queue au riz, la queue au lait, la queue au sucre et au café, la queue au savon, etc., etc., etc. ; nuit et jour ce sont des queues partout, pour attester l'abondance et le prix modique des comestibles. Mais ce n'est là

qu'un avant-goût de plaisirs plus délicieux encore. Notre héroïne se glisse entre le pouce et l'index de la main de Maximilien, l'un de ses ministres le plus fameux ; elle griffonne un beau discours sur la clémence, il le prononce avec l'expression la plus touchante, et ce discours est le signal des exécutions ; la guillotine reste en permanence, la mode de couper des têtes devient une fureur. Celui-ci est accusé d'avoir mis du linge trop blanc, un chapeau au lieu d'un bonnet, un habit au lieu d'une veste ; celui-là s'était permis de dire *vous* au lieu de *tu* : la clémence fait une loi sacrée de dépêcher pour l'autre monde ces gens-là, et la foule enchantée, de s'écrier : *vive la liberté ! vive la république ! vive Maximilien ! vive la guillotine !*

Cependant, après avoir prolongé ces aimables récréations, assez long-temps pour charmer son favori Maximilien et ses acolytes, après avoir procuré, même au plus petit employé, l'innocent plaisir

de faire guillotiner son parent ou son ami, la malicieuse plume s'avise un beau jour de rédiger, en bonne forme, un acte d'accusation contre Maximilien lui-même et sa suite. Alors, quelle force fait-elle succéder à la folie des coupe-têtes ? La folie guerrière, la folie d'une république universelle, de l'alliance avec tous les fous de la terre ! C'est à qui s'enrôlera pour obtenir ces superbes résultats; afin d'avoir la paix, on déclare la guerre à tout le monde, et surtout aux Rois. Les trônes sont ébranlés, l'établissement d'une foule de républiques signale les pas triomphans des disciples d'Asmodée. Le général Buonaparte en crée un assez grand nombre pour sa part; il est le plus chaud des républicains; patience ! il changera bien en grandissant.

Mais il ne suffit pas à notre chère plume que ses fous se divertissent au dehors, elle veut aussi qu'ils continuent à se divertir dans l'intérieur; en conséquence, elle barbouille des rames de

papier, et leur fait changer de gouvernement comme leurs femmes changent de chapeaux. Tantôt le peuple, amoureux de sa tranquillité, s'amuse à faire le souverain et à chasser ses magistrats; tantôt les magistrats, pleins de paternité, lui rendent le bonheur à grands coups de canon.

Un gouvernement, composé de cinq membres, s'établit; la protégée d'Asmodée passe tour à tour sur le bureau de chacun d'eux; ce gouvernement accueille et promet de mettre à exécution beaucoup de plans d'amélioration; elle devient alors un véritable esprit de contradiction. Il veut fonder son autorité sur la douceur, elle l'établit sur des proscriptions. L'intérêt de l'état doit seul l'animer : elle donne le pas aux plaisirs sur les affaires; et souvent, avant l'heure du déjeuner, elle a fait signer au membre le plus distingué un projet d'impôt, un rendez-vous de chasse ou d'amour, l'arrestation d'un journaliste, un invitation à un bal. Il

croit que l'économie est nécessaire pour restaurer les finances : elle rend le luxe indispensable. Il sent que la conservation des conquêtes de la France dépend de sa force : elle disgracie les plus habiles généraux, et donne le commandement de l'armée aux associés des fournisseurs. Il prétend être honoré et craint : elle l'entoure d'une cour frivole, remplace le respect qu'il croit inspirer par le ridicule, le fait jouer publiquement et chansonner jusques dans les salons de ses membres. Enfin, il veut trancher de l'esprit fort : elle appelle en son palais une célèbre tireuse de cartes, et la cour des Pentarques interroge le destin.

La sublime plume alors juge dans sa sagesse qu'il est bon de changer le genre de folie de ses disciples. Elle s'apprête à accabler un général renommé de ses faveurs. Il était allé conquérir la terre antique des Pharaons, non pour la mettre en république, mais, en bon chrétien, pour y faire respecter le Coran. Les Egyptiens lui avaient fait l'outrage de

ne pas le croire sur parole. Il avait protesté de la pureté de ses intentions, vanté les principes d'humanité qui le dirigeoient; et, pour appuyer ces douces paroles de paix, supprimé de ce monde environ cent mille habitans du Caire. Cela fait, il avait continué son expédition salutaire et restauratrice.

Cependant, le succès n'ayant pas couronné son attente, il avait adopté l'honorable parti de prendre la fuite, et depuis peu, il se reposait rue de la Victoire. Appelé par la plume talisman, il paraît, s'écrie : *Je suis le Dieu de la guerre!* et présente des baïonnettes à ses prédécesseurs, qui ne peuvent s'empêcher de lui céder la place et de sourire à tant d'urbanité. *Je veux le bien de tous*, ajoute-t-il; puis, pour se concilier les esprits, il supprime les Pentarques et dissout les Conseils législatifs, dont il déclare coupables soixante-un membres. On le supplie d'accepter le fardeau du gouvernement; il n'accepte qu'après avoir obtenu l'assentiment du

grand peuple, et cet assentiment se manifeste par l'organe d'une centaine de représentans.

On avait juré haine à la monarchie. La contrariante plume fait nommer son protégé Empereur. Les titres de noblesse avaient été proscrits : on voit reparaître des princes, des ducs, des comtes, des barons, etc. Le nouvel Empereur avait jadis menacé de mettre le monde en république : il crée des trônes, et fait rois ses frères, parens et amis.... Hélas! chers lecteurs, vous ne savez que trop le reste.

Mais, demandera-t-on, qu'est devenue la méchante plume qui a fait faire tant d'extravagances? Asmodée, chassé par le bon génie de la France, l'a emportée dans les enfers; la plume qui lui a succédé est un présent de Minerve, et la déesse a pris soin de la tailler elle-même.

(Le conte que l'on vient de lire, et qui est plus vrai que beaucoup d'histoires, est tout simplement l'analyse

d'une brochure intitulée : *Le Petit Roman d'une Grande Histoire*, ou *Vingt ans d'une Plume*, avec cette épigraphe :

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
Doit rester dans sa chambre, et casser son miroir.

J. D........y.

L'AVOCAT DES CHIENS.

Peut-on espérer de fixer l'attention par des réflexions sur le danger d'atteler des chiens à des carrioles, que l'avidité des maîtres ne manque pas de charger outre mesure, en ajoutant au fardeau même leur personnelle et matérielle enveloppe ? Que sont en effet des réflexions qui ne portent que sur des chiens ? Je crains bien que mes protégés malheureux n'inspirent ni l'intérêt du moment, ni même la controverse qui résulte d'une opinion fausse ou vraie.

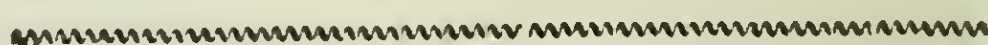
Cependant, pour entrer dans mon sujet, je dis qu'il n'est pas un honnête

habitant de Paris qui n'ait vu, sans souffrir lui-même, ces chiens haletans, l'œil en feu, la langue tombante et desséchée, rugissant en quelque façon contre la nature expirante..... ; et tout cela, pour servir et promener leurs misérables dominateurs. La pitié à part, ainsi que les conséquences qui résultent de cette funeste mode, n'est-il pas ridicule de voir ces hommes parcourant les rues de Paris, les routes de la banlieue, se faisant, avec leurs chiens et leurs patentes les rivaux de la poste qui ne peut les atteindre, et levant une tête plus altière que le vainqueur de Babylone au milieu de son char de triomphe. C'est en vain que quelques observateurs s'arrêtent, plaignant tout haut ces pauvres coursiers, maudissant tout bas l'orgueilleux maître. Celui-ci redouble de vitesse, et, du haut de son siége, laisse tomber la correction sur des animaux qui l'ont moins méritée que lui. Que de dangers peuvent résulter de cette bizarre coutume ! Une canicule dévorante peut les

développer d'une manière funeste ! Le chien est-il né pour traîner des chars, des voitures, des hommes ? La nature ne l'a-t-elle fait doux, aimant et docile que pour obéir à des fantaisies barbares ? Faut-il que dans cette pénible tâche qu'on impose à la faiblesse de ses organes, il soit exposé à trouver une mort certaine, précédée des convulsions d'une maladie à laquelle le médecin vrai et sans système, avouera ne connaître pas encore de guérison ? Viendra-t-on nous citer l'exemple de la Belgique, où, dit-on, les chiens servent à tout ? Eh ! que m'importent des exemples qui révoltent la raison et compromettent la sûreté publique ! N'est-il pas évident que le sang allumé, ou, ce qui est la même chose, raréfié par l'extrême sécheresse, porte l'incendie qui dévore, dans tous les canaux de la circulation, et que les fluides réduits à rien, ne laissent pour dernier terme que la disparition malheureuse du chien malade, qui, avant de finir, peut

ravager et porter la désolation et la mort dans les hameaux et dans les cités ! De tous les animaux qui existent, il est prouvé, démontré, que le chien est le plus sujet à la rage. La raison s'en tire de l'absence d'une transpiration que la nature lui refuse. Pourquoi donc ajouter encore aux dangers qui le menacent dès le principe de son existence ? N'est-ce pas assez de s'en faire un gardien fidèle, qui ne trompe jamais; un ami sûr, qui sait mourir de douleur sur le tombeau de celui qui fut son maître ? Faut-il encore en faire une bête de somme ou d'attelage ?

Caniphile.



LES NOUVELLISTES.



Depuis qu'il existe des sociétés, on y a vu pulluler des fabricateurs de nouvelles, des bavards pour les répéter, et des gobe-mouches pour les écouter. Les

nouvelles soutiennent l'esprit du vulgaire, comme les alimens soutiennent notre corps. Les sots même ont leur imagination qui demande à être exercée ; et si la raison est le premier attribut distinctif de la plus noble des créatures, le besoin de parler en est le second : il serait donc assez juste, pour définir l'homme, de le nommer l'*animal causeur.*

Quand l'attention n'est entretenue par aucun événement nouveau, il se trouve toujours là des gens officieux tout prêts à en supposer, afin de prévenir l'inanition, qui dessécherait leur esprit et le vôtre. Quelle innombrable quantité de fausses nouvelles Philippe et Alexandre n'ont-ils pas fait débiter aux Athéniens! Elles passaient du Pirée à l'Académie, de l'Académie dans les cercles, des cercles sur la place publique, et n'y arrivaient qu'après avoir été mille fois revues, corrigées et augmentées.

Les Romains ne se privèrent pas plus que les Grecs, du plaisir de composer et

d'entendre des nouvelles : très-souvent, sous la république, d'honnêtes tribuns eurent la satisfaction de voir la multitude assemblée au Forum, s'extasier lorsqu'ils lui faisaient des histoires aussi vraies que celle de Ma Mère l'Oie. Sous les Empereurs dont plusieurs ouvrirent une carrière si vaste à la médisance, combien de fois la vérité fut-elle ornée de tant de broderies, qu'elle n'était plus reconnaissable ! Dans la Rome soumise au pouvoir des clés, les familiers du Saint-Office s'efforcèrent vainement d'arrêter l'exhubérance des langues ; tout ce qu'ils gagnèrent fut de faire parler plus bas, et les épigrammes et les quolibets attachés aux statues de Pasquin et de Marforio, vengèrent les causeurs, en procurant de nouveaux sujets de causerie.

Mais c'est en France que, de temps immémorial, l'esprit, la gaîté, la bienveillance, la politesse et la valeur s'allient, avec une aisance merveilleuse, au babil et au caquetage. Il faut continuel-

lement du nouveau, de quelque nature qu'il soit, à l'imagination vive du Français : s'il ne sait rien, il invente; il lui importe peu que vous croyiez ce qu'il vous conte; pourvu qu'il s'amuse en vous amusant, il n'en demande pas davantage. On pourrait, me direz-vous, sans être injuste, lui appliquer ce mot de Thalès : *La trop grande envie de parler est un signe de folie.* J'en conviens; mais cette folie n'est pas méchante, et des fous, tels que les Français, ont su démontrer à l'Europe, d'une manière aussi évidente que celle par A plus B, que dans l'occasion ils savent être sages.

Je me souviens encore de l'arbre de Cracovie du bon M. Métra, de sa petite perruque, de son fidèle habit rayé à colet roud, de sa canne à bec de corbin, et de son gros, grand, long, large nez bourgeonné. Tous les jours, ce bon M. Métra tenait ses assises aux Tuileries, après avoir couru dès le point du jour d'antichambre en antichambre, de bu-

reaux en bureaux, pour attraper quelque nouvelle. Comme on faisait cercle autour de lui quand, d'un air mystérieux et profond, il répétait les choses admirables qu'il venait d'apprendre ! Les badauds émerveillés, l'œil fixe, les oreilles dressées, la bouche béante, semblaient humer ses paroles. Si parmi les auditeurs, il se glissait quelque mauvais plaisant, avec quelle dignité il le rappelait à l'ordre ! L'importance qu'il mettait à ses fonctions de nouvelliste était communicative et lui avait donné une sorte de considération : aussi, pour la maintenir, il ne souffrait dans la diète de l'arbre de Cracovie que des personnages dignes de l'entendre. Un jour il s'aperçoit qu'un laquais s'est mêlé parmi les élus ; aussitôt, saisi d'une noble indignation : *Retire-toi plus loin*, lui dit-il ! *Monsieur*, lui répond le laquais, *je vous demande bien pardon ; mais c'est que mon maître ayant eu affaire, m'a chargé de retenir sa place.* Cette réponse satisfit M. Métra, et quand le

maître de ce valet fut arrivé, il l'accueillit avec une distinction particulière; il eut même l'attention de recommencer son discours; ce qui flatta beaucoup le nouvelliste.

Or, cé brave homme a laissé un grand nombre de successeurs aussi candides que lui : on prétend qu'il est des circonstances où ces gens-là peuvent devenir dangereux; ma foi! j'en doute, et je crois qu'un gouvernement qui les craindrait, leur ferait beaucoup trop d'honneur. Je citerai à ce sujet une anecdote.

Dans une partie de débauche, de jeunes officiers avaient fait plusieurs railleries relativement à leur général. Il en fut informé, les fit venir, et leur demanda si tout ce qu'on venait de lui rapporter était vrai? *Mon général*, lui répondit l'un d'entre eux, *nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût pas manqué*. Le général, homme d'esprit, sentit la finesse de cette réponse; il fut indulgent; ces étourdis en furent quittes pour la peur, et depuis, ils ne

cessèrent de louer partout celui qu'ils avaient si imprudemment raillé.

Eh bien! les trois-quarts des nouvellistes de profession ne sont pas plus dangereux que les jeunes officiers dont nous venons de parler. Les uns, bonnes gens dans toute l'étendue de l'expression, répètent sans malice ce qu'on leur a dit et qu'ils ont avidement écouté. Les autres sont des oisifs dont l'esprit vif a besoin d'occupation, et qui s'amusent à broder ce qu'ils ont appris, afin de se procurer le petit plaisir de captiver l'attention des gobe-mouches. D'autres, plus approvisionnés de vanité que de mérite, chatouillés du désir de se donner de l'importance auprès des hommes à vue courte, n'ont pas d'autre moyen d'y réussir, que de leur glisser dans le tuyau de l'oreille, des histoires de leur invention. Il en est enfin quelques-uns qui peuvent avoir une arrière-pensée coupable et qui, en des temps de révolution, abuseraient de la bonne foi des gens crédules.

Mais quand le calme et le bon ordre ont succédé aux discordes civiles ; quand un gouvernement fort, énergique et juste, fait manœuvrer d'une main ferme le vaisseau de l'état ; quand une police active, éclairée, prévoyante, sait tout voir et tout entendre, on laisse les bons badauds babiller à leur aise ; on sourit des contes des autres ; on lève les épaules de pitié, quand on entend les importans citer, pour appuyer les nouvelles qu'ils ont faites, l'autorité de tel prince, de tel ministre, dont ils n'ont même jamais vu l'antichambre ; enfin, si des malveillans osaient mettre à découvert la moindre intention criminelle, en un clin-d'œil, on leur apprendrait à se taire. Les bons citoyens peuvent donc se moquer de ceux qui font le sot métier de nouvellistes, et dormir en paix sur l'une et l'autre oreille ; quand ils dorment, ne savent-ils pas que l'on veille pour leur sûreté ?

D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme éprouve sans cesse le be-

soin renaissant de causer et de faire des contes. Depuis notre gourmand premier père jusqu'à nous, dans quel pays n'a-t-on pas quotidiennement vérifié le proverbe du sage : *omnis homo mendax*, tout homme est menteur? Les historiens même, qui se chargent de transmettre aux races futures le récit des évènemens des temps écoulés, se sont-ils fait jamais un scrupule de broder la vérité. Ces discours, ces belles harangues qu'ils mettent dans la bouche de leurs héros, ne sont-ils pas de leur invention? On reprochait à Varillas, l'un d'entre eux, d'avoir menti dans la narration d'un fait : *cela se peut*, dit-il sans se déconcerter ; *mais qu'importe? ce fait n'est-il pas mieux tel que je l'ai raconté.*

La différence qui existe entre Varillas et les misérables qui ont renié leur patrie pour devenir les truchemens de nos ennemis, c'est que ces derniers ne cherchent point à embellir les faits, mais à les présenter sous des couleurs

effrayantes. Si de tels hommes respirent maintenant parmi nous, ils se mettent bien gratuitement en frais de fausses nouvelles.

Les Parisiens ont vu s'allumer et s'attiser dans leur sein les brandons révolutionnaires, qui se sont ensuite communiqués à toute la France : ils sont donc particulièrement intéressés à se défier des hypocrites qui tenteraient de les égarer; s'il s'en présentait à leurs yeux, ils sauraient bientôt enlever leur masque.

J. D......y



LA MODE ET L'USAGE.



Dans la plus grande partie du monde la mode n'a qu'un très-petit empire ; il y a même des pays où elle est entièrement inconnue ; mais, en général, elle

n'a des droits que sur la manière de se vêtir : nous avons en France une sorte de prescription à cet égard.

Malgré la révolution, la mode semble avoir pour jamais établi son domicile dans la capitale ; de là elle dicte des lois à différens peuples qui s'assujettissent à celles que nous avons reçues, et qui, bien souvent, en étendent et en multiplient le ridicule. Les caprices de la mode sont infinis et n'en ont pas moins force de loi.

La *mode* a empiété, parmi nous, sur les droits de *l'usage ;* dans les autres contrées où *la mode* règne en souveraine, on la distingue de l'usage ; on lui passe ses caprices toutes les fois qu'ils n'ont trait qu'à la manière de vous vêtir ; mais *l'usage* est une chose fixe et immuable, et n'a rien à démêler avec cette folle.

En France, et surtout à Paris, il serait très-difficile de distinguer *la mode* de *l'usage;* cependant on fait honneur à l'usage, de presque toutes les fantaisies

de la *mode*. On dit assez généralement *cela est d'usage* : on serait honteux de dire que c'est en conséquence de la *mode* que l'on se conduit de telle ou telle façon; cependant, la *mode* règle, non-seulement l'habillement, mais encore la conduite et la façon de parler.

Ainsi, lorsqu'on parle de *l'usage*, à Paris, il faut sous-entendre *la mode*; c'est donc de cette dernière que je vais parler sous le nom de *l'usage*.

L'usage est une chose dont les hommes conviennent entre eux sans trop savoir *pourquoi*. Ce qu'il y a de particulier, c'est que *l'usage* est souvent établi par les plus fous; que les plus raisonnables ne font que s'y soumettre, dans la crainte de passer pour ridicules. Il y a des *usages* faits pour une nation entière, comme les habillemens; et chez quelques peuples, cet usage est invariable. Chez les Français, les prétendus *usages* changent, et celui de la manière de se vêtir n'est pas plus stable que les autres. Il y a des états où l'habit ne devrait

pas varier, et où il a cependant éprouvé des changemens.

L'extérieur de la vie civile doit être soumis aux lois de l'*usage* : telles sont les heures des repas, la manière de les servir et de préparer les mets. Aujourd'hui on prétend avoir porté l'art de la bonne chère au plus haut degré.

Les meubles, les ornemens des hôtels, leur forme, les équipages, la *façon d'être* dans la société, le maintien pour chacun, les plaisirs, les devoirs extérieurs, la politesse, les mœurs, tout est réglé par l'*usage*.

Il y a même, quoi qu'on dise, comme chez les Romains, un protocole de la quantité de larmes qu'il faut donner aux parens qu'on a perdus, suivant le degré de parenté.

Personne n'oserait maintenant paraître dans un cercle avant onze heures du soir, c'est-à-dire après le spectacle ; ce serait s'établir en rébellion ouverte contre l'*usage*, on resterait plutôt à bailler au coin de son feu. Sans cela, on serait

obligé de se confondre en excuses auprès de la personne qui vous aurait invitée, et chez laquelle on arriverait avant l'heure fixée par l'*usage*.

Aujourd'hui l'*usage* veut encore que les femmes seules se mettent à table le soir ; les hommes sont placés derrière et debout, et deviennent au besoin, les auxiliaires des valets qui servent l'ambigu. Dans quelques cercles obscurs, une triste brioche et quelques biscuits sont étalés sur la table, un sucrier solitaire et fort peu garni, et quelques tasses placées à une distance respectueuse, semblent dire aux convives : *admirez, mais ne touchez pas.*

L'*usage* veut encore que l'on connaisse tout le monde et que l'on en soit connu. C'est pour cette raison que chacun, de son côté, fait tous les jours vingt visites ; or, comme tout le monde en fait autant, on ne trouve jamais chez eux que les malades, et ils ne reçoivent pas. Ceux qui se portent bien, courent les uns après les autres, sans jamais se rencontrer : *c'est l'usage.*

Il y a ensuite les usages particuliers pour les rôles que chacun a entrepris de jouer dans le monde. Si le savant n'est plus aussi négligé dans sa mise qu'avant la révolution, il conserve néanmoins un costume qui le distingue toujours du vulgaire.

L'homme en place doit être inaccessible et se rendre souvent invisible; son étude doit se borner à paraître occupé, à faire en deux mots une réponse honnête ou des promesses vagues; il doit surtout savoir abréger les visites et congédier son monde avec aisance, même lorsqu'il n'aurait rien à faire, l'*usage* veut tout cela.

Tous les états ont leurs *usages* particuliers qui ne vont pas plus loin que leur sphère. L'*usage* enfin est une convention tacite ou une imitation continuelle.

Les *usages* utiles sont imaginés par les gens vertueux occupés du bonheur de leurs semblables, et par des citoyens industrieux qui en retirent quelque fruit. Tout le monde a le droit de créer

des usages, dès qu'ils sont utiles ou agréables. Les premiers sont ceux qui ont le plus de peine à s'établir ; ils sont proposés presque toujours par des gens qui ont moins de célébrité que de mérite.

M... N.

LES SOURDS-MUETS DANS L'OBSCURITÉ.

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la manière vraiment ingénieuse et pourtant naturelle dont les sourds-muets sont parvenus seuls, dès l'origine de leur réunion, à se communiquer dans l'obscurité.

Outre les gestes inspirés par la nature dont ils font un usage habituel, ils se servent encore d'un alphabet manuel, de pure invention humaine, qui con-

siste à donner à la main droite la forme des lettres : trois doigts renversés figurent une M, le pouce et l'index à angle droit font une L, il est facile de donner à la main la forme du C, et ainsi des autres lettres : comme on voit, c'est en quelque sorte calquer toutes les lettres avec la main. Ces moyens sembleraient ne pouvoir se passer de la présence de la lumière, et pourtant les ténèbres, même les plus profondes, ne sont point un obstacle à la communication. L'isolement dans lequel se trouvent souvent les sourds-muets durant les longues nuits d'hiver, les a portés naturellement à suppléer à la vue par le toucher : en donnant la forme des lettres à leur main, placée dans celle de leur interlocuteur, l'alphabet manuel, au lieu de s'adresser à la vue, imprime leurs pensées dans la main de celui à qui ils parlent.

Ils ont une autre manière de communiquer dans les ténèbres, plus simple encore, c'est d'écrire avec un doigt, en

appuyant un peu, sur le dos ou sur la main de celui qui s'entretient avec eux. Cette écriture fugitive et sans couleur meurt à sa naissance et se lit par sentiment.

En l'absence de la lumière, veulent-ils communiquer avec quelques camarades sans instruction ? bornés aux seuls signes naturels, ils redoublent d'industrie, et ce qu'ils ne peuvent lui dire par l'écriture, ni même par l'alphabet manuel à l'œil ou à la main, il lui en font faire les signes. Comment ? dira-t-on. Ils se placent derrière ce nouvel élève, alongent leurs bras le long des siens et lui font faire, en les exécutant avec lui, des signes naturels qu'ils lui adresseraient eux-mêmes en plein jour.

Cette invention est bien autrement utile lorsque quelqu'un de ces infortunés est assez affligé pour perdre encore la vue. Qu'on ne croie pas que ce soit ici une supposition. Il y a dans ce moment (1813) à l'institution de Paris, une sourde-muette devenue aveugle, et il y

vient quelquefois un sourd-muet aussi malheusement disgracié.

Peut-être croyez-vous que ces corps ambulans, que ces ombres de l'humanité sont dans un isolement absolu, n'ayant plus pour toute société qu'eux-mêmes, vivant dans leur cerveau avec quelques souvenirs vagues que le temps homicide efface peu à peu? Rassurez-vous, cette lutte de l'humanité réduite presque à la misérable condition de plante, aux prises avec la nature, cruellement attachée à sa proie, est un nouveau triomphe pour le génie de l'homme le plus dépourvu de moyens de communication. Grâce à la Providence! ces malheureux, ou plutôt ces industrieux et infatigables inventeurs, trouvent encore jour à se faire entendre du fond de leur tombeau. Sans doute les gestes, ainsi que la nature entière, sont pour jamais couverts d'un voile impénétrable pour un sourd-muet devenu aveugle; mais il a toujours la ressource de faire exécuter ses gestes à celui qu'il veut en-

tretenir ; de plus, il lui reste encore l'écriture sensible sur le dos ou sur la main, quoique sans trace visible, et enfin cet alphabet manuel dont il ne faisait qu'un usage passager dans ses jours prospères, et qu'il est obligé d'employer lorsqu'il est privé de la lumière du jour, puisqu'il n'a plus que ce seul point de contact par lequel il puisse communiquer avec les vivans.

PAULMIER, *Elève et collaborateur de M. l'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets.*

DUCLOS.

DUCLOS n'était ni un génie transcendant, ni un littérateur ordinaire. Il ne tient que le milieu entre l'un et l'autre. Considéré sous le seul rapport d'écrivain, on ne peut pas lui reprocher de fautes, mais il ne mérite guères aussi

d'éloge académique. *Vitavit culpam, non laudem meruit.* C'est en anecdotes qu'il faudrait parler de lui ; sa carrière nous en offre de très-piquantes.

Né en 1705, à Dinant, ce littérateur ne cessa jamais de remplir les devoirs sacrés de la nature et de l'amitié. Mais on n'a pas vécu impunément au temps de la dernière régence, époque malheureuse de la dégradation des mœurs en France. Si sa naissance fût arrivée trente ans plutôt, avec toute l'instruction et la facilité qu'il avait, il aurait suivi une autre route dans la carrière, et n'aurait pas déparé le cercle brillant où se trouvaient les Boileau, les Racine, et même encore les Pascal, les Bossuet, sans parler des grands seigneurs qui venaient les entendre, et à la tête desquels était le grand Condé. Mais un nouvel ordre, ou plutôt un nouveau système, se développa dans la littérature au commencement du dix-huitième sciècle. Les idées n'étaient plus les mêmes ; on adopta d'autres principes ; on les produisit avec

beaucoup d'esprit et d'art; une sorte de licence franchit les règles connues; la liberté qui régnait dans la vie civile, passa dans les écrits : l'âme ardente de Duclos ne tint pas à une pareille amorce; il plia son génie à celui de son siècle, et publia successivement *la Baronne de Lux, les Confessions du Comte de****, et *Acajou.*

Ces trois romans sont bien écrits; on y voit des réflexions très-fines d'un homme du monde dont le cœur est encore excellent, lors même qu'il permet quelque licence à son esprit. J'ajouterai même que cette licence ménage encore la pudeur. Enfin je dirai, à l'honneur de Duclos, qu'il est fort loin de l'immoralité de Crébillon fils, son contemporain. Mais il me semble qu'il aurait pu faire quelque chose au-dessus du roman.

Aussi nous donna-t-il l'histoire de Louis XI, après ces productions légères et élégantes. Il ne faut pas croire que le but de Duclos ne fut que de peindre avec vérité ce règne fameux; il en avait

un autre ; et son histoire n'est qu'un ouvrage de circonstance, pour ne pas dire de parti, comme la vie de Sénèque par Diderot. On avait déjà dit tout ce que l'on pouvait dire sur Louis XI. Varillas lui-même n'avait pas déguisé les défauts de ce prince. Mézerai avait fait plus ; il avait publié tous ses excès, et c'est ce qui lui avait fait perdre sa pension d'historiographe sous Louis XIV. Mais quand Duclos fit son histoire, la grande idole de Louis XIV n'existait plus ; on avait perdu l'habitude de se prosterner aux pieds de la royauté ; on était redevenu frondeur, et l'on donnait librement des leçons aux rois. Duclos hurla donc avec les loups, si l'on me permet cette expression triviale ; mais Louis XV le distinguait de ses confrères ; c'est ce qui lui fit dire : *Duclos est un honnête homme ; pour lui, il a son franc parler.* Mais je n'en dirai pas davantage sur l'histoire de Louis XI.

J'en viens aux *Considérations sur les Mœurs*, le meilleur ouvrage de Duclos,

et dont La Harpe a finement dit que c'était le supplément de l'expérience, si l'expérience avait besoin de supplément. Mais il ne faut pas élever Duclos, pour cet écrit, à la hauteur de La Bruyère et de Pascal, qui étaient d'autres penseurs et d'autres philosophes que lui. Ces deux grands hommes ont donné des maximes pour tous les temps et pour tous les lieux. Souvent Duclos n'envisage que son siècle léger et la France. On a fort relevé le premier mot qui commence ce livre vanté : *J'ai vécu ;* et l'on a cru y voir la morgue philosophique de Rousseau, de Diderot et autres qui étaient les amis de l'auteur. Je ne suis pas si difficile, et c'est avec la même impartialité que je glisserai sur les *Mémoires des Mœurs du dix-huitième siècle*, ouvrage uniquement destiné aux femmes, et qui pourrait bien ne pas passer à la postérité. On lira avec plaisir, une fois, son *Voyage d'Italie*, mais on ne le relira pas. Ses *Mémoires secrets sur la Régence*, peuvent occuper

une soirée. Il avouait lui-même qu'il n'était pas poète, et son opéra des *Caractères de la Folie* en est une preuve.

Enfin Duclos, qui était de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie Française, Duclos, historiographe de France, et l'ami de Fontenelle, Duclos dont la conversation était toujours entraînante, n'entraîne pas de même par la lecture. Peut-être on pourrait dire de lui ce qu'on a dit de Fontenelle, qu'il est au-dessus de ses ouvrages. Je dis *peut-être,* parce que Fontenelle était un autre homme.

Croirait-on que dans sa fameuse histoire de Louis XI, Duclos ait parlé, tant d'années avant notre révolution, de la nécessité de rendre uniformes les poids et les mesures, et d'améliorer les lois? Il est vrai que dès ce temps, plusieurs hommes d'esprit agitaient cette question, et que le gouvernement chargea même le chancelier d'Aguesseau de travailler à un plan de réforme. Mais ce grand magistrat, après avoir bien

examiné la chose, trouva qu'il y aurait plus d'inconvéniens que d'avantages dans la réforme, et les choses en restèrent là jusqu'à nos jours.

Du reste, cette histoire de Louis XI, qui fit tant de bruit sans être fort merveilleuse, fut supprimée par arrêt du conseil, pour quelques observations un peu trop libres : et, ce qui paraîtra fort étonnant, c'est que ce fut pourtant à cet ouvrage que Duclos dut la place d'historiographe de France, devenue vacante par la démission libre de Voltaire. A cette occasion, l'abbé Desfontaine disait, que c'était pour l'empêcher de parler ; *ut obstrueretur os loquentis iniqua.*

Duclos avait toute l'imagination et quelquefois toute la brusquerie de son pays. Souvent, quand il allait dîner dans une maison, s'il y voyait quelqu'un qui lui déplaisait, il ne se mettait pas à table et sortait sans rien dire.

M. de Noual de la Houssaye, dans son éloge de Duclos, dit qu'il donna sa voix

à l'auteur de *la Métromanie*, pour être reçu à l'Académie, en disant à ses confrères : « S'il y avait eu une Académie à Rome, aurait-on refusé d'y admettre Horace, Ovide et Virgile, sous prétexte d'un excès de liberté dans leurs poésies ? » Si Duclos a dit cela, il a mal dit : sans doute Horace est quelquefois trop libre ; il n'est pas cependant au dernier degré de l'obscénité. Ovide se permet trop d'images licencieuses, mais ses expressions ne le sont pas. Pour le sage Virgile, tous les critiques conviennent que c'est très-gratuitement qu'on a voulu salir son nom de tant d'infâmes épigrammes, dont voulait parler Duclos.

J. L. C.

QUE L'ON EST HONNÊTE A PARIS.

Quelle charmante ville que Paris ! comme les habitans de cette grande capitale sont honnêtes, prévenans! Pour peu qu'un étranger leur soit recommandé, de quelles attentions, de quels soins obligeans il est l'objet ! l'un le prie d'accepter son dîner, l'autre lui offre une place dans sa loge ; celui-ci s'empresse de le conduire dans tous les endroits curieux, celui-là, de le présenter dans les sociétés les plus agréables. Peu de personnes, à la vérité, lui ouvrent leurs bourses, il n'en a pas moins un grand nombre d'amis intimes qui l'accablent de complimens et d'offres de services. Je ne parle pas par ouï-dire, j'ai éprouvé moi-même tout ce que je raconte de ces bons Parisiens ; aussi,

combien je les admire et je les aime.....
les femmes surtout !....

Est-on plus aimable que madame Dorlange, par exemple ? Elle ne me connaît que parce qu'elle a été trois mois en pension avec une de mes cousines, et cependant, depuis quinze jours que j'habite la capitale, elle me regarde presque comme un ancien ami et m'en accorde tous les priviléges. Avant-hier elle eut envie d'aller à sa campagne, située à quatre lieues d'ici. Je fus invité l'un des premiers; qu'on juge de mon bonheur, lorsque, placé sur le devant de sa calèche, je vis ses beaux yeux noirs se fixer sur les miens, et que je sentis, à chaque mouvement de la voiture, ses genoux me presser involontairement !... Il est vrai que pendant deux heures que dura le trajet, je fus rôti par un soleil ardent, et que le soir un orage épouvantable me perça jusqu'à la chemise; mais la politesse n'en était pas moins faite, et, malgré un rhume opiniâtre que je gagnai dans cette circonstance,

je m'écrierai toujours : Ah! que l'on est honnête à Paris !

Madame Dorlange a une sœur moins jolie qu'elle, mais tout aussi honnête. On ne saurait se figurer combien elle m'a pris en amitié. Elle ne va pas une fois au spectacle qu'elle ne me choisisse pour son chevalier... Hier, c'était son jour aux Français, je l'y accompagnai ; mais comme il y avait déjà deux dames de ses amies et un monsieur dans sa loge lorsque nous arrivâmes, je fus obligé de me tenir debout pendant huit grands actes. Je n'entendis que des phrases entrecoupées, je ne vis les acteurs qu'à travers la forêt de plumes qui couvrait la tête de ces dames; qu'importe ! on me fit mille excuses ; on exalta ma complaisance, ma galanterie extrême; j'en étais presque confus, et quoique horriblement las, je ne pus m'empêcher de dire en sortant : Ah ! que l'on est honnête à Paris !

De ce que les femmes me comblent de bontés, il ne faut point conclure

que les hommes me traitent avec une froide indifférence. Partout je n'ai qu'à me féliciter de l'accueil qu'on me fait. Dernièrement, mon notaire, qui est archi-gourmand, m'invita à un repas magnifique; j'ai manqué de mourir pour avoir mangé, malgré moi, deux tranches d'un melon qui n'était pas mûr; je dois à ce brave homme une violente indigestion; mais son intention était excellente, et j'aurais grand tort de ne pas lui savoir gré de sa politesse.... J'en dirai autant de mon banquier, qui m'a gagné en quelques séances, à la bouillote, une grande partie de l'argent qu'il avait à moi : en réglant nos comptes, il m'a juré qu'il était désolé de mon malheur à ce maudit jeu, et que s'il me l'avait proposé, c'était uniquement pour m'épargner l'ennui du boston. Peut-on avoir plus d'attentions, d'honnêteté et de délicatesse ?

Au reste, tout ceci n'est rien en comparaison de ce qui m'est arrivé il y a huit jours.

J'allais, pour la deuxième fois, dans une maison dont la maîtresse est sur le point d'accoucher, « Ah ! mon cher, « me dit le mari en m'abordant, vous « ne pouviez arriver plus à propos ; « voyez cette charmante personne..... « elle sera la marraine de mon fils; mais « elle n'a point de compère; voulez-vous « l'être ? » Je balbutie, je tourne un petit compliment et finis par accepter. — « Ceci ne vous engage à rien (con- « tinue tout bas le cher papa); je ne « veux point que vous fassiez des folies ; « une jolie corbeille de Teissier, avec « des gants, des éventails, quelques pe- « tits bijoux, vingt-quatre boîtes de « dragées et quelques autres bagatelles ; « cela suffit..... »

Le jour du baptême étant arrivé, nous allons faire les emplètes d'usage. Je laisse vingt napoléons chez le parfu- meur, le double chez le bijoutier, je donne sans compter au bedeau, à la nourrice ; je répands les dragées à pleines mains, j'entasse dans la cor-

beille des colifichets de toute espèce, et j'y joins un souvenir, aussi riche que galant, pour ma commère; si bien que ma bourse se trouva à sec..... Mais aussi que de remerciemens je reçois! ce sont des saluts d'une part, des révérences de l'autre....... Je me trouve gêné, il est vrai, je m'endette; mais que me fait un peu d'argent de moins! j'ai un filleul de plus, qui au bout de quatre jours vient me faire une visite de cérémonie..... N'est-ce pas le cas de crier plus fort que jamais : Ah! que l'on est honnête à Paris.

Du-Petit-Castel.



MORALE ET PHILOSOPHIE.

Je ne dis pas aux gens, comme Mahomet : *Crois ou meurs*.

Je ne dis point non plus, comme le magister du village : *Lis, ou tu auras le bonnet d'âne.*

Je jette au vent mes préceptes : saisit qui veut ou qui peut.

Ma philosophie est commode, et ma morale est de bonne composition.

J'ai pour auxiliaires, aujourd'hui, trois personnages fameux, savoir : Sénèque, Socrate, Aristippe.

Sénèque a été fort loué et fort décrié de son temps et du nôtre. Il avait pour mère une espagnole nommée *Helvie*, comme la mère de Cicéron. Cette dame était aussi bonne qu'elle était belle. Elle était instruite et modeste. Elle avait de l'esprit et parlait peu.

Sénèque se maria deux fois, de peur d'y manquer; deux fois il fut heureux en femme : ce n'est pas là jouer de malheur.

Pauline, sa seconde femme, voulait mourir avec lui, quand Néron invita ce philosophe à prendre le chemin de l'autre monde. Elle se fit ouvrir les veines par un honnête docteur qui avait eu la bonté de rendre ce léger service à son mari. Mais l'Empereur ayant été

informé de ce sacrifice, ne voulut pas permettre qu'il se consommât, et il envoya des personnes habiles pour fermer les blessures de l'épouse dévouée.

Il y a des auteurs méchans et caustiques qui prétendent que madame Sénèque ne fut pas trop fâchée de ce contre-temps. Ce n'est que calomnie; et pour nous, qui croyons fermement aux vertus franches du sexe, nous ne doutons pas que Pauline n'eût préféré mille morts à l'ennui de survivre à l'être chéri (quoique vieux) que l'injustice la plus cruelle arrachait à ses embrassemens.

L'envie reproche à Sénèque d'avoir été riche. C'est une sorte de jalousie qu'il ne me déplairait pas d'inspirer.

On critique aussi son genre d'éloquence; mais je me contenterais de celle qui le fit, de son temps, nommer le prince des orateurs.

Sénèque était d'une famille noble et très-noble.

Socrate était d'une condition moins relevée. On le fait naître de Sopho-

nisque, maçon, et de Phanarète, sage-femme au village d'Alopèce.

Il fut élève d'Anaxagore. D'abord il étudia la physique et l'histoire naturelle. S'il y avait eu à Athènes une *Académie des sciences*, nul doute que Socrate n'eût été digne d'en être le secrétaire perpétuel.

Mais le métier de savant, en ce temps-là, ne menait pas loin. Socrate pensa qu'il y aurait plus de gloire assurée pour lui en se livrant à l'étude et à la réforme des mœurs. Il s'y enfonça tout entier, et se fit par là quelques admirateurs et beaucoup d'ennemis.

Les censeurs et les sages n'ont jamais mené une vie bien tranquille et bien sûre. Les fous sont généralement mieux vus et plus recherchés. Ceux-ci font fortune, tandis que ceux-là paient de leur vie leurs plus beaux principes, et voient ainsi récompenser leur belles actions. Mais ce n'est rien, l'estime des siècles vient raccommoder tout cela, témoin Socrate qui but la ciguë, et dont

maintenant on révère la mémoire ! Cela compense bien des avanies.

Socrate eut deux femmes, comme Sénèque; mais Sénèque rencontra deux anges, et Socrate n'eut que deux démons.

Ces deux diables en habit féminin se nommaient Myrron et Xantippe, ou plutôt Xantippe et Myrron; car on dit qu'il eut Xantippe la première. Elle aurait dû le dégouter de l'autre.

Quelques auteurs prétendent qu'il les eut toutes deux à la fois : l'exemple n'était pas édifiant pour un philosophe; mais il serait excusé par une loi qui avait été rendue pour repeupler Athènes que la peste avait désolée.

Quoi qu'il en soit, ces deux harpies devaient faire un beau tapage. Myrron était fille d'Aristide; et, à cause du père, nous ne nous étendrons pas sur les torts de la fille; mais rien ne nous retient au sujet de Xantippe. C'était une commère difficile à manier; elle déchirait le manteau de Socrate au milieu des places pu-

bliques; elle lui jetait de l'eau bouillante au nez, et lui faisait manger exprès de mauvais potage.

Socrate heureusement n'était pas gourmand ; il n'était pas beau non plus, et les vilains maris ont éprouvé de tout temps, dans leur ménage, une foule de mésaventures.

Socrate aimait la danse, et il devait être curieux de voir un philosophe battre des entrechats.

Il mourut. Ce fut un poète qui le tua, ou qui le fit condamner à périr : l'un vaut l'autre. Les poètes, surtout les poètes comiques, ont souvent le cœur triste, l'esprit morose. Ils sont hargneux, envieux, haineux ; il vaut mieux voir leurs ouvrages que leurs personnes. D'un autre côté, il y a des poètes tragiques qui sont doux comme des moutons, et qui, mettant sans cesse des poignards sur la scène, ne voudraient pas que chez eux on fît couler le sang d'un poulet.

Aristippe différait grandement de So-

crate, quoiqu'il fût de son école. Il faisait profession d'indifférence et de légèreté. Il n'était pas toutefois aussi inconséquent qu'il passait pour l'être. Quelqu'un parlait devant lui de la mort de son maître : Plût aux Dieux, dit-il, que j'eusse une même fin !

C'était une belle parole à laquelle les actions ne répondaient pas. Aristippe était de sa nature libertin et sensuel. Au besoin, il se faisait sobre et réservé. C'était un homme extrordinaire et bizarre ; il était indulgent et caustique ; il était galant et poli, mais peu digne d'être aimé. Notre Académie royale de musique s'est emparée de ce grec, pour le montrer sous les plus agréables couleurs. Mais ses maximes ne sont pas propres à plaire beaucoup aux femmes sentimentales.

C'était lui qui disait qu'il possédait Laïs (courtisane d'Athènes), et qu'elle ne le possédait pas.

Lays, acteur de l'Opéra, chante là-dessus des couplets qu'on lui fait presque toujours répéter.

Un jour Aristippe étant en voyage, dit à Lutychide, son valet, de jeter une une partie de l'argent dont il était chargé, et de ne garder que ce qu'il pourrait garder sans se gêner. Nos voyageurs de Paris et de Londres ne sont plus à présent si désintéressés.

Il est peu de dames qui n'aient lu les Voyages d'Anténor. Dans ce livre, plusieurs chapitres sont consacrés à peindre Aristippe et à raconter les idées qu'il inspirait à Lasthénie. Ce ne sont pas les moins intéressans de l'ouvrage. Nous y renvoyons ceux qui voudraient avoir de plus amples détails sur ce grec célèbre.

Archisapiens.

MALADIES PHYSIQUES ET MORALES DES FEMMES.

Attention, Mesdames, voici un auteur qui vous consacre ses talens et

son savoir, et qui a dit-il juré « *de vous ramener à la nature*, en resserrant les liens qui enchaînent *les êtres bien nés* à l'ordre social? Je vous entends, Mesdames, répéter avec enthousiasme, que l'auteur d'un si grand prodige mériterait des statues. Voulez-vous maintenant savoir quel est le génie tutélaire qui vous prend sous sa protection avec tant de sollicitude? C'est M. Boyveau Laffecteur dont le nom est accompagné des titres de *médecin chimiste* et d'*auteur du rob anti-syphilitique*, avec lequel je souhaite que vous n'ayiez rien à démêler.

On est disposé à croire à la réussite des vues philantropiques de M. Boyveau Laffecteur, lorsqu'on voit quelques échantillons de son style. « Trente ans « de travaux utiles, dit-il, me donnant « quelques droits de faire hommage *au* « *sexe* du résultat de ma longue expé- « rience.... *soulager la moitié du genre* « *humain*, et le faire avec désintéressement, *c'est pour moi le bien suprême.* »

Vous ne devineriez pas quel est le pre-

mier moyen que l'auteur emploie pour se procurer le bien suprême ? c'est de présenter le tableau des écrivains anciens et modernes qui ont *crayonné* les maladies des femmes et leurs remèdes. Ainsi, des notices biographiques, pourvu qu'elles soient crayonnées par M. Boyveau Laffecteur, ont une vertu préservative et curative merveilleuse.

De ce premier moyen l'auteur passe aux moyens généraux. Ceux qu'il indique consistent *à suivre, pour ainsi dire, le temps pas à pas, pour l'empêcher d'accélérer sa pente inévitable vers la désorganisation et la mort ;* et il motive ce sage précepte sur l'observation très-concluante, *que le sexe a une horreur innée de la destruction, même insensible, de son être :*

Après cette explication, dont la clarté nous paraît admirable, l'auteur forme la résolution *de graduer ses principes.* Et quelle est sa méthode pour les graduer d'une manière aussi claire que les citations qu'on vient de lire ? Il examine la

femme sous les deux rapports généraux des influences physiques et morales. Cela fait, il s'applaudit beaucoup d'avoir pris ce parti, attendu que ce n'est qu'en *décomposant* les êtres que l'ordre social a viciés, que le médecin philosophe peut les ramener dans le sentier de la nature. Et voilà pourquoi, dirait Sganarelle, votre fille est muette.

Le sexe ainsi *décomposé*, M. Boyveau Laffecteur, déclare que ce sexe n'est point *indifférent à l'observateur*. Nous ne présumons pas que personne veuille contredire jamais M. Boyveau sur ce point. Approfondissant ensuite son sujet, il nous apprend que *ce sont les agens physiques qui enchaînent les femmes à la vie ou qui les en détachent, qui les font bénir ou blasphémer la Providence.* Voilà une remarque positive; cependant l'auteur dit, quelques lignes plus bas : « La femme étant douée d'une sensibi-
« lité bien plus exquise que l'homme,
« *elle tient peut-être encore plus au bon-*
« *heur par les chaînes morales que par*

« *les chaînes physiques.* » Le commun des lecteurs ne verra dans ces deux opinions qu'une contradiction manifeste; Mais nous, qui nous y connaissons, nous sommes persuadés que M. Boyveau Laffecteur n'a pu se contredire, car il assure dans sa préface, que son livre doit être considéré comme le manuel des femmes.

J. D........y.

ESCAMOTAGE.

Chez nos bons aïeux, les différens tours que font nos escamoteurs, tout innocens qu'ils sont, auraient attiré de méchantes affaires à leurs auteurs. Alors on recherchait avec une ardeur, aussi folle que superstitieuse, tout ce qui avait une apparence de merveilleux; le désir de pénétrer les secrets de l'avenir dérangeait surtout un grand nombre de têtes. La nature ne répondant point aux questions ridicules qu'on lui faisait,

on eut recours aux moyens surnaturels; les diables et les esprits furent mis en jeu; on prétendit trouver des oracles dans les vers d'Homère et de Virgile, dans la Bible, dans la Légende, dans les livres des Rabbins, dans les nombres, dans les astres, etc., etc.; les devins, les magiciens, les sorciers se multiplièrent: pour qu'on vous accusât de sorcellerie, il suffisait que vous eussiez un peu plus d'instruction que la multitude, ou que la multitude se persuadât que vous aviez fait un pacte avec Astarot ou Belzébut. On augmenta encore le nombre des sorciers en les brûlant.

Cependant les idées prirent une autre direction; ces pauvres sorciers perdirent de leur crédit et cessèrent d'être gênés dans l'exercice de leurs fonctions; mais dès qu'on ne daigna plus les faire cuire, leur métier n'eut plus d'attrait pour eux, et la plupart y renoncèrent. Bientôt après, on vit la magie noire dans une complète décadence, la magie blanche conserva seule et conserve en-

core de l'empire sur le peuple ; quelquefois même elle fait l'amusement des personnes qui ont reçu de l'instruction.

Que dis-je? n'existe-t-il pas aujourd'hui des gens instruits, dont les passetemps sont d'une bien plus haute importance que la fantasmagorie, les tours de physique, de cartes et de gibecière? La magie noire ne serait que jeux d'enfans, comparée aux prodiges admirables que de fervens magnétiseurs ne se lassent point d'exercer pour le bonheur du genre humain. Par le seul attouchement de leurs doigts miraculeux, ne communiquent-ils pas aux gens qui dorment, ou feignent de dormir, la faculté de voir, d'entendre et d'avoir des conversations suivies. Ne leur font-ils pas lire des pages entières, dans toutes les langues, avec le ventre et avec le dos? ne rendent-ils pas les ignorans plus habiles que toute la Faculté à deviner et à guérir les maladies les plus cachées, présentes et futures, pourvu toutefois que ces honnêtes compères continuent d'avoir l'air

de sommeiller? Chaque jour ces merveilles se renouvellent aux yeux de tous ceux qui veulent en être témoins. Les mortels privilégiés qui les opèrent, incapables de tromper leur prochain et trop sûrs de leurs procédés pour se tromper eux-mêmes, n'ont point à craindre, dans le siècle où nous sommes, d'être grillés comme sorciers; leur mission vient d'en-haut; la foi est d'une rigoureuse nécessité pour qu'ils opèrent et pour qu'on soit opéré par eux, tandis que les sorciers n'étaient que les agens de l'esprit de ténèbres.

J. D.......y



LES PARASITES.



Du moment qu'il y eut dans la société des riches et des pauvres, l'industrie de ces derniers eut pour unique but de vivre aux dépens des premiers. Que de

calculs secrets, que de plans furent faits! que d'esprit, de génie, peut-être, ne déploya-t-on pas dans cette intention! Comme le dit le mordant Figaro : Il a fallu à tel homme, pour parvenir à exister, plus de ressources dans l'imagination que n'en eût exigé la place la plus importante pour s'y distinguer.

Mais bientôt, chez les nations où le luxe établit son empire, et surtout dans les grandes villes, il s'éleva une classe d'hommes qui voulut, sans déployer de si grands moyens, parvenir au même but. Bien persuadés de l'attrait que trouvent à la flatterie tous les individus de l'espèce humaine, et surtout ceux qui sont nés dans l'opulence, ils jugèrent qu'il suffisait de ce ressort puissant pour les conduire à leurs fins. Ils sentirent également qu'il fallait faire le sacrifice de leur amour-propre qui aurait plus d'une fois de petites humiliations à supporter; et, comme une autre espèce d'hommes avec laquelle ils ont beaucoup de rapport, être, ainsi que l'a dit un

frondeur énergique, *sans humeur et sans honneur*. Cette résolution bien prise, il leur fut aisé d'exécuter leur projet. C'était flatter puissamment la vanité d'un riche que de lui composer une cour attentive, toujours dans l'admiration de son moindre mot, encensant chacune de ses sottises, et lui faisant croire, pour quelques dîners, que sa réputation était partout aussi grande qu'à sa table. Puisque nos plus vives jouissances viennent de l'illusion, c'était sans doute marché donné, que de faire avec l'orgueil un pareil échange, et, pour quelques besoins physiques satisfaits, de lui procurer les plaisirs dont il est le plus jaloux.

On ne manqua pas de plaisanter ce nouveau genre de commerce; mais qu'importe la censure publique à un homme qui s'est mis au-dessus des humiliations particulières, plus difficiles sans doute à supporter, puisqu'elles ne frappent que l'individu, et que les autres ne tombent que sur l'espèce! Si les *Para-*

sites furent mis sur le théâtre, ils s'en consolèrent bientôt en songeant que les médecins, les hommes de loi et bien d'autres passaient également sous la férule de Thalie, et qu'après tout, c'était consolider leur corporation et leur donner rang dans la société.

On connaît ces vers,

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier, si cher aux beaux-esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Les chercheurs de dîners du dix-huitième siècle, dont je parlerai bientôt, ont amèrement reproché à Boileau son inhumanité au sujet de ces vers. Ils ont dit qu'il était tout naturel, quand on meurt de faim chez soi, de chercher son pain chez les autres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce procès, et de constater si c'était par pauvreté ou par quelque autre motif que Colletet allait chercher son pain; il suffit de dire que

Boileau, dans cet endroit, n'insulte point à la pauvreté de Colletet, mais qu'au contraire il oppose la misère de cet honnête homme aux richesses scandaleuses d'un fripon parvenu. Il y a quelque ironie dans les deux derniers vers : il loue la science de Colletet dans l'art de se procurer un dîner ; mais il affaiblit beaucoup le sarcasme, en ce qui concerne Colletet, lorsqu'il représente cette science comme familière à tous les beaux esprits. Les vers du satirique sont très-innocens, et ne méritent pas les reproches qui leur ont été faits. Du temps de Boileau, les gens de lettres étaient pauvres ; ils étaient pauvres par nécessité : le métier ne rendait pas beaucoup, parce que le monde n'était pas encore infatué de littérature comme il l'a été depuis.

Ce Montmaur dont parle Boileau, comme d'un grand docteur dans l'art du parasite, était un professeur de grec fort avare, à ce qu'il paraît, qui avait perfectionné la science de vivre aux dépens d'autrui, et qui, dans un besoin

aurait pu la montrer en ville. Les gens de lettres, peut-être par envie, l'accablèrent d'injures. Ménage se distingua entre tous les autres, par un poëme latin, dont l'édition est enrichie d'estampes, où l'on voit Montmaur donnant des leçons dans une grande marmite qui lui tient lieu de chaire. Le fameux Tristan-l'Hermite, auteur de la tragédie de *Marianne*, était aussi un chercheur de dîners très-actif : il s'est peint lui-même dans une comédie intitulée *Le Parasite*. Dans toutes les comédies grecques qui nous restent, traduites par Plaute ou par Térence, les parasites sont de misérables affamés, sans pudeur, sans honneur, esclaves des fantaisies de ceux qui les nourrissent. Térence les représente favorisant les débauches des enfans de famille, se chargeant du soin de conduire leurs maîtresses, etc.; enfin, à tous les emplois qu'il leur donne, le nom de *Parasite* pourrait être remplacé par un autre encore moins flatteur. Il ne paraît pas cependant que ce nom ait été odieux

chez les Romains. Auguste voulant s'attacher Horace en qualité de secrétaire, lui représente qu'il passera de la table de Mécène, où il n'est qu'un *Parasite*, à celle de l'Empereur dont il sera le commensal, *venies ab illâ parasiticâ, ad hanc regiam*. Tout le monde sait qu'Horace, préférant la liberté aux honneurs, aima mieux rester parasite de son ami Mécène, que de passer à la table de l'Empereur.

Le sophiste Lucien, le plus bel esprit qui ait paru dans l'univers, sous Marc-Aurèle, a fait un dialogue sur les parasites, qui n'est qu'un jeu d'esprit, comme l'éloge d'Hélène et de Busiris, par Isocrate : il prétend que l'art du parasite est le premier, le plus excellent et le plus glorieux de tous les arts ; il le met fort au-dessus de la philosophie et de l'éloquence ; il donne le titre de parasites à plusieurs grands hommes de l'antiquité : Nestor et Idoménée étaient les parasites d'Agamemnon ; Patrocle était le parasite d'Achille.

Dans un grand nombre de pièces italiennes du moyen âge, on baffoue aussi les parasites. *La Vedova* et plusieurs autres offrent, sur la liste des personnages, deux ou trois courtisanes, autant d'entremetteuses, et au moins un parasite, que l'on peint comme plus méprisable encore.

Les gens de lettres, dans le dix-septième siècle, vivaient entre eux séparés des gens du monde; c'étaient de pauvres diables. Un beau jour les gens du monde du dix-huitième siècle, rassasiés de dignités, de richesses et de plaisirs, s'avisèrent, pour se réveiller de l'ennui de la satiété, d'appeler près d'eux les beaux esprits. Dès-lors toute bonne maison à Paris choisit, parmi les gens de lettres, ses instituteurs, ses casuistes, ses sages; et les leçons se donnèrent, surtout à table.

Ces *Parasites* n'étaient ni flatteurs ni complaisans, si ce n'est pour quelque vieille duchesse dont ils attendaient des places et des pensions; ils affichaient, au contraire, la liberté et l'indépen-

dance ; c'était par là qu'ils imposaient à leurs illustres prosélytes. J'excepte cependant Fontenelle : celui-ci fut toujours galant, mielleux et poli ; mais Fontenelle, qui a vécu cent ans, en avait passé cinquante dans le dix-septième siècle, et tenait beaucoup à ses usages.

Aujourd'hui, moins habitués que les anciens à nommer les choses par leur nom, nous avons un peu émoussé les traits lancés sur les Parasites. Il est même peu question d'eux sur notre théâtre, où les valets et les soubrettes jouent, d'une façon plus honnête, les rôles que leur donnait l'ancienne comédie. Mais, en revanche, la Grammaire, interprète éloquente de l'opinion publique, a flétri cette profession d'un seul trait de plume, puisqu'en désignant, sous le nom de branches *parasites*, celles qui pompent la substance d'un arbre sans lui être d'aucune utilité, elle a attaché à ce nom une idée de mépris qui doit durer autant que notre langue.

Aussi, moins éhontés que les Para-

sites de la Grèce et de Rome, les nôtres se déguisent sous toutes les formes possibles pour éviter l'application de ce mot. Ce sont tantôt, comme le dit Picard, les amis du château; tantôt les complaisans de madame; car il n'y a nulle honte à faire la cour à une jolie femme, à être l'esclave de ses caprices, et c'est un des masques les plus honnêtes que l'on puisse prendre pour venir s'asseoir à sa table. Il y a vingt autres manières, introduites par la civilisation moderne, de déguiser le projet de vivre aux frais des autres, et c'est encore un des points sur lesquels nous avons fait des progrès qui étonneraient beaucoup nos aïeux.

Ainsi il n'a pas suffi à nos Parasites d'avoir leur existence assurée chez quelques Crésus, rien n'était plus aisé que de s'y maintenir pour la vie : être toujours de l'avis du maître de la maison; s'extasier sur les progrès du petit garçon, sur l'intelligence précoce de la petite fille; caresser tous les animaux

du logis ; intercéder pour un domestique de manière à ce qu'il en soit instruit ; être toujours prêt à céder sa place aux arrivans ; ce n'est vraiment là que l'enfance de l'art, et la perfectibilité a dû s'étendre sur celui-là comme sur tant d'autres.

Un Parasite de nos jours est muni d'un calendrier, ou plutôt il le possède dans sa tête. Il sait exactement quelle fête se célèbre à telle époque dans telle maison ; dans quelle circonstance la table de telle autre doit être plus délicatement servie. Il a grand soin de combiner sa marche de manière à arriver au moment favorable. Il est d'ailleurs du plus grand avantage pour lui d'avoir plusieurs maisons attitrées, on n'a le temps dans aucune de s'ennuyer de sa personne, et, quand l'époque qu'il s'est fixée l'y ramène, le besoin qu'on a dans le monde d'objets nouveaux, le fait accueillir presqu'avec intérêt. Il doit sans doute avoir grand soin de suivre le code de flatterie que j'ai détaillé

plus haut ; mais cela ne suffirait pas. Amuser les gens riches est un moyen encore plus sûr de leur plaire : il doit donc également savoir l'anecdote du jour, ou l'inventer s'il en manque ; prédire l'évènement du lendemain ; posséder à fond la chronique scandaleuse du théâtre ; et trancher d'un mot sur le mérite des ouvrages, bien entendu dans le sens du maître ou de la maîtresse du logis. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est de rigueur qu'il fasse sa partie à tous les jeux, mais en évitant adroitement ceux où il est le moins fort. Il faut même, de temps en temps, qu'il s'ennuie aux jeux innocens, surtout s'il s'aperçoit que les enfans de la maison mènent leurs parens, comme cela arrive assez souvent.

Un de ses principes les plus essentiels, consiste à faire choix de maisons qui n'aient ensemble ni liaisons, ni rivalités. Il évite par là d'être froissé entre leurs intérêts respectifs, ou d'avoir à

craindre que les petites médisances, dont il amuse l'un aux dépens de l'autre, ne finissent par le faire bannir de toutes. Mais cette précaution prise, il peut employer sans crainte ce moyen de succès. Personne ne s'avisera de croire qu'il puisse être à son tour, dans un autre endroit, l'objet de ses épigrammes, et l'amour-propre a besoin de preuves bien évidentes pour se désabuser.

Malgré toute sa prévoyance, survient-il quelque discussion entre deux des maisons qui le reçoivent, qu'il ne se flatte pas de pouvoir ménager les esprits des deux côtés. La prudence lui commande impérieusement d'en sacrifier une. On pense bien que, pour se décider, il n'ira pas examiner péniblement de quel côté est le bon droit, et, s'il s'agit d'un procès, s'établir, en son particulier, juge de l'affaire. Ce n'est pas le Code civil, c'est le Code gastronomique qui fixe son choix ; et, renchérissant sur Molière, un Parasite

adroit se dit à lui-même : « Le vérita-« ble Amphytrion est l'Amphytrion où « l'on dîne le mieux. »

D.



LE BOULEVART DES ITALIENS.

Après le boulevart des Capucines se présente celui des Italiens. Il est annoncé, au coin de la rue de la place Vendôme, par le fameux pavillon d'Hanovre que le maréchal de Richelieu fit élever en 1757, après la convention de Closter-Severn. Il y a une quinzaine d'années on essaya d'y former un établissement rival de Frascati, qui était alors dans tout son éclat ; mais les entrepreneurs furent obligés d'y renoncer. Sur une partie du jardin que terminait ce pavillon, on a construit de belles maisons. L'hôtel, situé rue Neuve Saint-Augustin, est d'une architecture majestueuse : le maréchal de Richelieu l'acheta d'un finan-

cier qui portait le nom singulier *de la Cour-aux-Chiens*.

Le café qui est en face, au coin de la rue du Mont-Blanc, ainsi que les maisons voisines, a remplacé le dépôt militaire du régiment des Gardes françaises, que le maréchal de Biron, colonel de ce régiment, avait formé en 1761. Les jeunes fils de militaires y étaient admis indistinctement, jusqu'au nombre de cent, depuis l'âge de onze ans jusqu'à seize, époque à laquelle ils devaient contracter un engagement ou se retirer. On leur enseignait à lire, à écrire, les mathématiques, etc.

En quittant le pavillon d'Hanovre, on passe devant la rue appelée *de la Michodière*; du nom d'un prévôt des marchands. L'attention du promeneur se fixe d'abord sur l'originalité de la construction des Bains-Chinois, cet édifice circulaire dont les deux extrémités forment deux pavillons, et que soutient une masse de rochers. Ce mélange d'architecture turque, chinoise, et per-

sanne est une bizarrerie, on en convient, mais elle égaye la vue fatiguée de masses lourdes et uniformes ; il serait à désirer que les boulevarts offrissent une continuelle variété de pareilles bizarreries.

Le boulevart des Italiens est ensuite coupé à droite, par les rues de Choiseul, de Grammont, de Marivaux et de Favart, et à gauche, par les rues du Helder, Taitbout, d'Artois et Lepelletier. Il devient ici le rendez-vous des légers sujets de la déesse des modes et des favoris de Plutus, mais quelquefois aussi des personnes accoutumées à vivre dans la bonne compagnie. C'est dans cet espace que sont situés les cafés restaurans par excellence. Ceux où se rassemblent les gens lancés dans les grandes affaires, les plus opulens déjeuneurs, d'oisifs célibataires cherchant à nourrir autant qu'à égayer leur inutilité, de vieux petits-maîtres qui se donnent grotesquement des airs, des jeunes gens du genre le plus merveilleux, qui doivent les trois

quarts de leur mérite à leur tailleur. On est édifié de la régularité avec laquelle les uns et les autres se rendent, chaque jour vers midi, pour déjeuner à la fourchette, chez Tortoni, au café Hardi, ou au café Riché. Après le déjeuner, la plupart digèrent, de compagnie, ceux-ci, assis à la porte ou dans l'intérieur; ceux-là se promenant tranquillement sur le boulevart, avec la précaution de ne point s'éloigner des lieux où se prépare le dîner. Vous les retrouvez à table à cinq heures; dans la soirée, ils y sont encore à prendre du punch ou des glaces; enfin, si vous faites une tournée dans les mêmes cafés vers minuit ou une heure du matin, ces heureux disciples d'Epicure vous fournissent l'occasion d'admirer la grâce avec laquelle ils expédient un souper : fatigués des travaux d'une journée si pénible, ils la terminent en allant se coucher, afin d'être en état de remplir le lendemain les mêmes devoirs.

Au coin de la rue de Marivaux, le

café Anglais n'est pas moins fréquenté que ceux dont je viens de parler ; mais c'est par une autre espèce de monde ; la traversée du boulevart a suffi pour vous dépayser ; le ton des habitués est en général moins recherché ; ce sont des marchands, des gens de loi, des auteurs et des artistes.

Au milieu de ce boulevart, sur la droite, s'élève l'ancien théâtre Italien. Vous regrettez de ne pas voir la façade décorer le boulevart. Ce théâtre fut construit en 1782, par les soins et sur les dessins de M. Heurtier. M. de Wailly en dirigea les distributions intérieures, et MM. Renou et Monnet en exécutèrent les peintures. Le duc de Choiseul n'avait rien épargné pour la construction de cet édifice.

En face est cette allée courte et resserrée que l'on nommait *Coblentz*; elle n'a pas cessé d'être à la mode, quoiqu'elle y soit beaucoup moins qu'à l'époque où l'on commença à prendre le gout de venir s'y étouffer sous prétexte

de respirer le frais. Dans les belles soirées d'été, on y voit toujours s'amonceler sur plusieurs rangs de chaises, d'antiques douairières, des beautés lestes et agaçantes, des barbons cacochimes, de jeunes élégans, des financiers épais, de pauvres diables d'auteurs et d'artistes, de grosses bourgeoises à face enluminée et rebondie, et des petites-maîtresses au visage pâle et aux nerfs délicats; enfin les grâces et les ridicules; l'esprit et la sottise; la modestie et la fatuité semblent s'être donné le mot pour former dans ce lieu un amalgame de contrastes comiques.

Entre ces groupes de gens si contraints, si gênés, si ennuyés, se pressent, se coudoyent, se heurtent, se poussent, se froissent des troupes d'aimables du jour, faisant des mines aux femmes et ricanant; de gobes-mouches qui ouvrent de grands yeux étonnés, et de filous qui cherchent à fouiller dans vos poches. Quand la nuit est venue, la société se renouvelle, les prêtresses de

Vénus et leurs adorateurs remplacent les originaux que je viens de désigner, et qui ont levé le siége, enchantés des agrémens d'une soirée où ils ont avalé des tourbillons de poussière, respiré une chaleur accablante, et bâillé en chorus.

J. D........y.

L'HOMME AUX CONTRASTES.

Les plus honnêtes gens, comme les plus modestes, ne sont pas toujours ceux dont on parle le plus ; la raison en est trop simple pour qu'il soit nécessaire de la démontrer. Il est de certaines vérités, dit quelque part je ne sais quel auteur, qui sont réputées niaises à force d'avoir été répétées.

M. Dufour, homme honnête, plein de talens et de modestie, a vécu 40 ans au milieu des habitans de la capitale,

sans qu'ils aient daigné s'informer de son existence, de ses habitudes, de ses manières et de ses propos; de sa famille, de ses enfans et de ses œuvres.

Le 28 avril de l'an de grâce 1812, victime d'une goutte remontée, il s'est éteint doucement dans mes bras, car il me nommait son ami. Pour se guérir, il avait jusqu'alors négligé d'appeler les médecins, dont le seul aspect l'eût fait mourir plutôt. C'est de 19 à 20 ans, après avoir terminé ses études à Senlis, qu'il débuta dans Paris, doué d'une santé robuste et riche de 200,000 livres de rente, qu'il lui fut très-facile de dissiper promptement dans une ville où les plaisirs se paient fort cher.

Quand je le connus, il pouvait avoir la cinquantaine, et il lui restait peut-être deux cents louis de revenu dont il se contentait fort bien. Depuis cette époque, j'ai pu le voir assez souvent pour l'apprécier, l'aimer, et garder de lui un souvenir qui ne s'éteindra jamais. J'ai pu, surtout, observer en lui cer-

taines particularités d'esprit dont je m'amuse quelquefois encore, et qu'il m'est doux de rappeler.

Il avait la manie des *contrastes*; il les aimait dans tout, les recherchait dans tout, et partout il les trouvait. « Tout « est contraste dans la nature, disait-il; « c'est par des contrastes bien médités, « bien rendus, que vivent la poésie, la « peinture et la musique; ces trois ai- « mables sœurs ne parviennent au même « but, celui de plaire, que par des op- « positions savantes, naturelles pourtant, « quoique étudiées. L'art consiste à les « amener sans effort, à les plier au joug « des transitions, joug imperceptible « qui, pour être senti, veut n'être pas « reconnu. Il ne faut pas croire nous « éblouir par des contrastes forcés et « brusques : dès-lors ils manquent leur « effet. Ceux qui s'y laissent prendre ne « ressemblent pas mal à ceux qui, après « avoir été privés quelque temps de la « lumière, sont trop subitement affectés « de son éclat, et perdent ainsi la vue. »

J'ai dit que s'il aimait les contrastes, il en trouvait partout, et qu'il en avait la manie ; en voici la preuve. Chez lui, c'était le meilleur homme du monde, mais il fallait céder à tous ses caprices. Vouliez-vous prendre un livre dans sa bibliothèque, Corneille, par exemple, il fallait le chercher parmi le fatras des tragédies modernes ; Racine entre Chapelain et Lemière ; Caton entre Bernard et Boufflers ; Voltaire entre Des-Fontaines et Pradon ; Confucius entre Mahomet et l'Arétin. Là, se trouvaient accolés les romans à l'histoire, les mélodrames à la Poétique d'Aristote ; et La Fontaine et Boileau confondus pêle-mêle avec des discours d'Athénée, des harangues, des odes, des sonnets, des élégies, et autres pièces académiques, couronnées ou non couronnées. Ce beau désordre était pourtant un effet de l'art, et M. Dufour était bien malin. Sa précaution rappelle le moyen employé par Xantus pour faire ressortir la beauté de ses esclaves : il faisait paraître au mi-

lieu d'eux Esope dans toute sa difformité.

Un jour que nous nous promenions, M. Dufour et moi, dans le jardin des Tuileries, il entend causer derrière lui, s'arrête, me retient moi-même, et, satisfait de sa curiosité, m'embrasse en s'écriant : encore un contraste ! En effet, nous venions d'entendre une conversation bien singulière, dans laquelle un homme de grand mérite et sans fortune venait d'essuyer des leçons de modestie et de conduite d'un banqueroutier cousu d'or et mauvais plaisant.

Voyait-il s'élever de pompeux édifices là où des mai s profanes n'avaient laissé que des ruines : ô l'heureux contraste! disait-il; gloire à la France nouvelle qui forme un si beau contraste avec la France ancienne !

Lui lisait-on un poëme épique tapissé de vers à la rose, une comédie sentimentale, un vaudeville à grand spectacle, un poëme en prose, un syllabaire gros in-8°., l'histoire en trois petits vo-

lumes, la langue latine démontrée en six leçons, une conversation de trois mille vers; il avait la bonhomie de ne voir dans tout cela que des contrastes, et toujours des contrastes.

Il existait, suivant lui, un étrange contraste entre un poète et ce qu'on appelle un versificateur. On avait beau lui dire qu'aujourd'hui l'un et l'autre sont mis sur la même ligne, il ne les y plaçait pas, et n'était d'accord avec personne.

C'était un homme bien singulier que M. Dufour! Je le vis une fois dans l'atelier d'un peintre, se mettre à genoux devant un tableau de grande dimension représentant Acis et Galatée surpris ensemble par le géant Poliphême. Voyez, disait-il, voyez quel superbe contraste! Parlant alors en vers alexandrins, car il en faisait, et sans doute par contraste avec sa prose, il s'écriait :

Sur ce mont élevé, voyez cette fontaine
Dont l'eau roule en cascade, et tombe dans la plaine :
L'idée en est sublime, alors que de cette eau
Se nourrit un grand fleuve.... et ce petit ruisseau.

Voyez cet orme épais dont l'antique feuillage
Prête une ombre irritée aux plaisirs du jeune âge;
Du bonheur des amans il frémit courroucé,
Mais n'importe! d'Acis l'amour est exaucé.
Qu'ai-je dit? ô terreur!.... j'aperçois Poliphême;
Furieux et jaloux, je l'entends qui blasphême.
Comme l'indigne aspect de ce monstre odieux
Fait ressortir l'éclat de ce groupe amoureux!
Hélas! il ne voit pas le géant qui l'épie,
Ni ce roc menaçant qu'il pousse avec furie,
Ce roc qui, de verdure et de fleurs couronné,
Offre un troupeau, dans l'air, de courir étonné.
Jeunes amans, fuyez!.... le voilà qui s'avance.
Fuyez!... Il n'est plus temps. O fatale imprudence!
La vengeance et l'amour, la jeunesse, un tombeau....
Contrastes! je vous aime, et voilà mon tableau.

Si je prends plaisir à citer ces vers de M. Dufour, c'est parce qu'il les faisait sans prétention et qu'il les montrait de même. J'en possède un petit recueil, écrit de sa propre main, que je pourrai faire connaître au public : qu'on me permette de transcrire ici ce morceau :

Aimez-vous le Contraste, on le trouve partout:
Le Calembourg domine où régnait le bon goût,

Au théâtre, au salon, de même qu'à la halle,
En discours immoraux on prêche la morale;
Le sombre Mélodrame épouse la Gaîté,
Veuve du Vaudeville, à jamais regretté;
Brunet sait attirer la foule curieuse;
Tout Paris a couru sa Chatte merveilleuse!
A ses tréteaux grossiers on rit à cœur ouvert....
Et Molière étonné parle dans le désert!

Je le demande, ne sont-ce pas là des contrastes frappans : ils sont sous nos yeux. C'est encore ainsi qu'il a tracé lui-même les différens contrastes qu'il voyait dans sa propre maison.

Ma maison est bizarre : elle est belle au-dehors;
Six fenêtres de front, leurs volets à ressorts,
Deux boutiques par bas, boutiques fort jolies,
Avec glaces, dorure et fraiches boiseries;
Mais elle est, au-dedans, un bien sale réduit,
Songez bien que d'abord le jour il y fait nuit;
Mystérieuse allée en est le triste augure.
L'escalier a pourtant une lucarne obscure.
Suivons la rampe. Hé bien! nous sommes au premier.

Un usurier l'occupe, un honnête usurier.
Il prête à vingt pour cent aux malheureux qu'il vole,
Et, s'il faut me payer, il n'a pas une obole;
La porte auprès de lui, sur le même carré,
D'un Auvergnat bien pauvre est le bouge ignoré;
Mais il travaille au moins, et son travail utile
Reproche à l'usurier son courtage servile.
Le second peut passer pour un petit palais:
Une actrice y demeure et le meuble à grands frais.
Elle paye assez bien, en billets.... de parterre,
Les soutiens de sa gloire et sa pauvre bouchère.
Au troisième, et, ma foi, nous y sommes enfin,
Loge avec ses enfans un grave médecin.
Celui-là, je l'estime; il me solde à l'avance.
Son état est fort bon. Peste! point de dépense.
Des juleps, du latin, des mots tant qu'on voudra,
Jamais de déboursés! Pour tuer.... il tuera,
D'accord!... mais d'aucun meurtre il n'est, lui, responsable;
C'est de tous les docteurs le plus heureux coupable.
Près de lui de Thémis est un vieux procureur;
L'assassin est ainsi le voisin du voleur.
Fuyons au quatrième! au moins on y respire:
Non, non, c'est un poète.... il a fait ma satire.
Plus haut! montons plus haut. Qu'y verrons-nous, grands dieux!
La misère.... Allons, soit!... voyons les malheureux.

Quel horrible spectacle !... ah ! restons.... Oui, je reste.
Oui, je plaindrai leur sort, il sera moins funeste.
Bonnes gens, calmez-vous. Un exploit à la main,
Je ne viens pas ici, créancier inhumain,
Vous arracher un lit arrosé de vos larmes ;
Non, soyez mes amis ; voyez-moi sans alarmes.
Et surtout, sans rougir, acceptant mes secours,
Laissez-moi vous parler et vous voir tous les jours !

M. Dufour avait un excellent cœur. Il avait épuisé sa fortune en faisant le bien de ses semblables. Je n'ai pas dit encore de lui tout ce que j'en avais à dire : il fut modeste ; qu'on ne s'étonne pas de son obscurité !

B.



LA BRUYÈRE.

Quel est celui qui voulant cultiver son esprit et son cœur, n'a pas lu La Bruyère ? son livre des *Caractères* est un de ceux dont les jeunes gens, comme

les hommes faits, retirent toujours un nouveau fruit.

« M. de La Bruyère, dit Ménage, peut passer parmi nous comme un auteur d'une manière d'écrire toute nouvelle. Personne avant lui n'avait trouvé la force et la justesse d'expression qui se rencontrent dans son livre. Il dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas parfaitement en six ; ce qui est encore de beau chez lui, c'est que nonobstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses et qui ne rendent très-heureusement sa pensée....... Il est merveilleux d'ailleurs à attraper le ridicule des hommes et à le développer. Ses caractères sont un peu chargés, mais ils ne laissent pas d'être naturels. »

L'abbé Trublet va plus loin, et met presque La Bruyère au-dessus de Molière, comme peintre de portraits. « La Bruyère, dit-il, a tracé presque tous les caractères qu'on rencontre dans le monde, et notamment tous ceux que Molière avait mis sur le théâtre. Il serait

curieux de les comparer, et surtout d'en remarquer les différences. Peut-être trouverait-on que la touche de La Bruyère est aussi forte que celle de Molière, et en même temps plus délicate et plus fine. »

Une autorité d'un plus grand poids que les deux précédentes, est celle de Voltaire; écoutons-le : « On peut compter parmi les productions d'un genre unique, *les Caractères de La Bruyère...* Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage, que du Télémaque. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès. »

Enfin La Harpe, dans le 7e tome de son *Cours de littérature*, s'exprime ainsi. « Il y a peu de livres en aucune langue, où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expres-

sions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucault. Presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre. Ce sont des *caractères*; mais ils sont peints supérieurement. Les portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement! Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot et tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes et piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine. Il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le

plaisir de deviner : en sorte qu'il fait en écrivant, ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation : il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. »

Nous pourrions multiplier les témoignages glorieux pour le livre de La Bruyère; mais l'excellence de ce livre étant garantie par plus d'un siècle de possession, nous ne ferions que répéter ce qu'on vient de lire.

Quel était donc cet homme qui, avec un petit volume de morceaux détachés, s'est placé au premier rang des peintres de caractères, des moralistes, des philosophes, et des grands écrivains? On n'est pas d'accord sur l'année de sa naissance : les uns la fixent en 1639; les autres en 1644. Toujours est-il certain que Jean de La Bruyère naquit dans une campagne près de Dourdan, petite ville de l'île de France, généralité d'Orléans, faisant aujourd'hui partie du département de Seine-et-Oise. On ignore quels avaient été ses ancêtres; mais l'éduca-

tion qu'il reçut et la charge de trésorier de France qu'il acheta, annoncent du moins que ses parens avaient de la fortune.

Moréri et Saint-Marc prétendent qu'il fut professeur d'histoire de Henri-Jules de Bourbon, fils du Grand-Condé ; mais ce prince étant né en 1643, il n'est pas présumable qu'on lui eût donné pour maître quelqu'un qui n'aurait eu que quatre ans de plus que son élève. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'il fut attaché à l'éducation du duc de Bourgogne, en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus. Il y avait été appelé par Bossuet, qui se connaissait en hommes.

La Bruyère n'avait de passion que pour l'étude ; sachant très-bien le grec et le latin, les auteurs de la Grèce et de Rome faisaient ses délices. Charmé de la lecture de Théophraste, il en traduisit les caractères, et son style leur prêta une élégance que n'a point l'original. Il

publia cette traduction en 1687, l'accompagna de l'*Essai sur les mœurs de ce siècle*, et cet essai fit la fortune de l'ouvrage.

Il avait communiqué son manuscrit au président de Malézieu qui, en le lui rendant, lui dit : *Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis*. La prédiction se vérifia, l'ouvrage fit un bruit prodigieux à la cour et à la ville ; chacun crut s'y reconnaître ou plutôt crut reconnaître son voisin ; il eut une foule de lecteurs, et l'auteur une légion d'ennemis.

Ceux-ci retardèrent, autant qu'ils en eurent les moyens, sa réception à l'Académie française, il n'y fut admis que le 15 juin 1692. « Mais, en y entrant, dit M. Philippon de la Magdelaine, il entendit, comme les triomphateurs romains, l'envie, la malignité, la vengeance, s'exhaler sur ses traces, en épigrammes et en sarcasmes. Ce fut à son occasion que parut ce quatrain appliqué depuis à tant d'autres candidats

Quand Alcippe se présente,
Pourquoi tant crier haro?
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zéro?

Son discours de réception n'était qu'une suite des portraits des académiciens, parmi lesquels celui de Fontenelle ne se trouvait pas; ce discours ne fut pas goûté. Le *Mercure galant*, rédigé par de Visé et Thomas Corneille, le traita peu favorablement, et cette première impression est restée. « Je n'en connais pourtant guères d'aussi beaux, dit l'abbé Trublet, et je n'ai point craint de le dire plus d'une fois à M. de Fontenelle même. J'avoue qu'il n'était pas de mon avis; mais il avait ses raisons ou plutôt ses motifs. »

Quand La Bruyère était l'objet des sarcasmes et des épigrammes, il menait une vie retirée et calme. « On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres; faisant un bon choix des uns et des

autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir ; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître , poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.» Ménage ajoute à ce portrait, *que ce n'était pas un grand parleur*.

Il fut frappé d'apoplexie à Versailles, et mourut un quart d'heure après, le 10 mai 1696, à l'âge de 57 ans.

Boileau qui était l'ami de La Bruyère, fit le quatrain suivant pour être placé au bas du portrait de ce grand moraliste :

Tout esprit orgueilleux qui s'*aime* ,
Par mes leçons se voit guéri,
Et, dans mon livre *si chéri*,
Apprend à se *haïr* lui-même.

On ne reconnaît pas dans ces vers le législateur du Parnasse français. Dire que les Caractères de La Bruyère nous apprennent à nous haïr nous-mêmes, c'est en donner l'idée la plus fausse. La

Harpe a bien mieux peint cet immortel écrivain, en disant qu'il *vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.*

Les Caractères de La Bruyère sont dignes d'être classés parmi les livres les plus propres à former le jugement de la jeunesse, et à lui donner ce goût, ce sentiment des convenances, qui fait tout à la fois l'homme de la littérature et l'homme de la société. Cependant plusieurs des maximes de cet ouvrage ne peuvent être utiles aux jeunes gens, parce que les unes sont devenues triviales à force de vérité, que d'autres sont énigmatiques, que plusieurs portraits ne tiennent qu'au temps où l'auteur écrivait, à des usages qui ont disparu, à des modes qui sont oubliées, à des défauts qu'a corrigés une éducation mieux ordonnée, à un ton de société qui ne ressemble pas à celui d'à présent, etc. Mais le choix des morceaux à conserver n'était pas facile ; il exigeait un esprit exercé qui réunît à un grand usage

du monde un goût délicat et sûr, qui sût recueillir avec un discernement sain, les maximes et les caractères d'une application générale, propres à tous les hommes, à tous les siècles ; enfin, élaguer ce qui est au-dessus de l'âge des études, ou doit lui être étranger. Or, M. Ph. de la Magdelaine s'est fort bien acquitté de cette tâche, dans l'édition qu'il a publiée des morceaux choisis des caractères de La Bruyère. Madame de Genlis a depuis fait une édition de ce grand peintre des mœurs ; et jugeant que les notes de Coste étaient insuffisantes, elle en a ajouté d'autres, dans lesquelles on est loin de reconnaître le goût dont elle a donné tant de preuves.

J. D...... y.

BORNES DES RUES.

Tous les jours on nous vante les trottoirs de Londres, quand on compare

cette ville à Paris, et l'on nous en propose de semblables, sans songer qu'il est impossible d'en établir, au moins dans la plus grande partie des rues, à cause de leur peu de largeur ; mais il y a un moyen aussi simple que peu dispendieux de produire à peu près le même effet ; c'est de poser des bornes de telles formes, de telles manières, qu'elles servent de garantie absolue contre le choc des voitures ; et combien n'a-t-on pas droit d'espérer qu'on en placera partout où la sûreté publique l'exigera, quand on en voit une multitude sur des marchés où elles ne font que gêner la circulation ?

Les bornes dans les rues ont deux objets principaux et essentiels, dont jusqu'ici on ne paraît pas s'être beaucoup occupé : l'un de protéger les murs des propriétaires de maisons, l'autre d'assurer aux gens de pied un asile contre la vitesse des chevaux et l'étourderie fréquente de leurs conducteurs, surtout dans une ville de grande population.

Eh bien ! dans l'état actuel des choses, ces deux objets sont totalement manqués; pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur cette quantité de petites bornes rongées et dégradées de la plupart de nos rues; elles y sont d'une nullité absolue pour leur destination primitive ; il y a même des quais, des rues ou parties de rues, dans lesquelles on n'en voit point du tout, et où les murs sont entamés, sillonnés de cinq à six lignes de profondeur.

Qu'est-il arrivé de là ? une foule d'accidens connus et beaucoup d'autres ignorés : quand on en est quitte pour un habit sali ou déchiré, ce n'est rien ; mais il est peu de jours qu'il n'en arrive de plus graves. Voici ce que je propose pour atténuer les dangers dont on est menacé à chaque instant, et suppléer, autant qu'il est possible, à des trottoirs impraticables.

C'est, 1°. qu'il y ait, dans un temps donné, sur les quais et dans toutes les rues, des bornes isolées, de forme cy-

lindrique, hautes de deux pieds et demi et de dix-huit pouces de diamètre, placées à dix ou douze pieds au plus de distance les unes des autres, et à six ou sept pouces de distance du mur dans les rues ordinaires;

2°. Que sur les quais, places publiques, et dans toutes les grandes rues excédant quarante-deux pieds de large, elles soient placées de quatre à six pieds de distance du mur;

3°. Qu'à tous les coins de rue, on en pose trois à un pied et demi du mur, et à deux pieds de distance entre elles;

4°. Que partout où il y a des façades de boutiques avancées sur l'alignement de la rue, des bornes les dépassent de six pouces au moins;

5°. Enfin, qu'il soit permis aux propriétaires de maisons de faire servir leurs bornes non dégradées, en les rapportant sur la rue, de façon qu'elles forment une saillie de deux pieds à leur base, en attendant qu'ils en fassent poser de nouvelles dans la forme prescrite.

On ne se lasse pas d'admirer le soin qu'ont les propriétaires de maisons situées à des coins de rues, de garantir ces maisons par trois ou quatre bornes liées ensemble avec des bandes de fer ; ce sont des espèces de fortifications qu'ils établissent là pour la sûreté de leurs maisons, uniquement, et sans aucune considération pour les gens de pied ; mais toutes les précautions que j'indique deviendraient inutiles et illusoires, si la longueur des essieux des voitures qui circulent dans Paris, n'était pas déterminée, et si elle excédait huit à dix pouces hors du cercle que décrit la roue : il n'est pas rare de voir de ces essieux et moyeux dépasser le jantrage de plus d'un pied et demi, et alors il est évident que les bornes ne servent plus à rien ; au lieu qu'étant fixées à huit pouces, comme je viens de le dire, il s'en trouvera seize d'intervalle entre eux et le mur, ce qui donnera une garantie suffisante pour ne pas être blessé.

Quant à la saillie des boutiques (1) qui exigera des bornes en avant, il est aisé de sentir que, sans cette mesure, la sûreté publique sera toujours compromise : on voit de ces saillies depuis six jusqu'à quatorze dans les rues les plus fréquentées ; et c'est à qui dépassera son voisin, en encadrant les bornes dans la boiserie qu'ils établissent, de façon qu'en bien des endroits elles ne peuvent plus être aperçues, bien loin de servir à quelque chose. Mais si cette innovation est très-dangereuse pour le public, elle ne l'est pas moins pour les marchands eux-mêmes. Ne serait-il pas cruel en effet pour eux, de voir toutes ces magnificences qu'ils étalent en glaces, sculptures, dorures, etc., emportées ou déchirées par l'essieu de la première charrette abandonnée de son conducteur ?

Toutes ces observations pourront peut-être paraître minutieuses à ceux

---

(1) Je dis boutiques ; j'ai tort, il n'y en a plus à Paris : tout est magasin.

de nos beaux esprits qui ne nous offrent que de vastes conceptions, qui nous amènent, de la mer au Gros-Caillou, des vaisseaux de cinquante canons, qui font passer des rues par dessous des églises, pour éviter les détours, etc.; mais j'ose espérer qu'elles mériteront l'attention des autorités supérieures, toujours empressées d'accueillir des vues utiles, et que de sages réglemens préviendront à l'avenir les dangers imminens auxquels est exposée chaque jour la classe la plus nombreuse des citoyens d'une aussi grande ville que Paris.

L. D. B.

LA CONVERSATION.

Le parler gâte la conversation. Ce mot des Anglais peint à la fois leur caractère sec et taciturne, et la nature de leur langue dont les formes serviles se

prêtent difficilement aux doux épanchemens de l'amitié, et aux charmes de la conversation.

L'esprit de conversation faisait autrefois partie de cet esprit français, dont on a tant parlé, et dont l'Europe entière, moins nos jaloux voisins, aimait à reconnaître la supériorité.

On savait peut-être mieux écouter dans les autres pays; on savait peut-être parler plus longuement en Angleterre, mais on ne *causait* bien qu'en France.

En quoi consiste donc cette *causerie* charmante, dont les modèles deviennent plus rares de jour en jour?

Savoir saisir, en un instant, avec une brillante légèreté, la fleur de vingt sujets; rapprocher, sans effort, les objets les plus éloignés; éclaircir, d'un seul mot, les questions les plus abstraites; peindre, d'un autre mot, un caractère tout entier; laisser échapper de ces plaisanteries spirituelles, qui passaient de bouche en bouche et se répétaient dans tous les cercles; des censures dé-

guisées sous l'apparence de l'éloge, des allusions fines et piquantes qui réveillaient une foule de souvenirs; traiter avec gaîté les matières les plus sérieuses, et avec grace les sujets les plus frivoles; entremêler, sans cesse et sans affectation, les modes et la politique, les nouvelles de coulisse et celles de l'Académie, la médisance et la littérature; les réflexions morales et les contes joyeux: voilà ce qui faisait de la conversation française un sujet continuel d'étonnement pour les philosophes, d'admiration pour les étrangers, et de jalousie pour les Anglais.

Parmi les défauts qui gâtent aujourd'hui la conversation, j'en ai remarqué trois principaux que je vais signaler dans cet article, savoir : le despotisme dans les opinions, les longs récits et l'affectation d'esprit.

1°. Je ne hais pas les contradictions en société; c'est quelquefois l'aliment nécessaire des conversations; et je dirais volontiers avec Montaigne : « *Les con-*

traditions ne m'offensent ni ne m'altèrent, elles m'éveillent seulement et m'exercent. » Les discussions qu'elles entraînent, quelque vives qu'elles soient entre gens également bien élevés, ne dégénèrent jamais en disputes, font briller l'esprit, jaillir des étincelles, et ne déplaisent à personne quand elles sont décemment, vivement, et surtout brièvement débattues; et je dirais encore avec Montaigne : « *Si j'ai affaire à un rude jousteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes.* »

Mais il y a des gens qui, par sottise ou par vanité, semblent avoir étudié l'art de contredire, qui nient les faits, rejettent l'expérience, disputent contre la raison, démentent l'évidence : que faire, quand on les rencontre? — Les fuir, quand on n'a pas besoin d'eux. — Mais malheureusement quelques-uns de ces gens-là jouissent de quelque autorité; ils ont un nom, un titre, une place

qui leur procurent un entourage de parasites, ou un cercle de cliens dont ils prennent le silence pour celui de l'admiration. — Il faut les détromper, et leur apprendre ici que ce silence est celui de la crainte ou de la flatterie. — Qui oserait s'exposer à perdre leurs bonnes graces, une place, un bon dîner pour de vaines opinions? mais le jour des vengeances arrivera. Que, par un de ces retours de fortune qui ne sont pas rares, le petit despote d'opinion vienne à être détrôné, il verra s'écrouler avec son crédit, son esprit, ses talens, tous ses cliens, et il deviendra la risée de ceux qui naguère feignaient de l'admirer.

2°. Les grands parleurs ne sont pas moins redoutables que les despotes d'opinion. C'est en général le défaut des gens de lettres, des savans et des beaux esprits. Partout où ils vont, ils se croient en représentation; ils pensent devoir soutenir l'idée qu'ils ont donnée de leur esprit dans leurs ouvrages, et quelques-

uns d'eux ne craignent pas d'en répéter des lambeaux, comme si nous ne les connaissions pas; comme si nous n'avions jamais eu ni le temps, ni la curiosité de les lire dans notre cabinet.

C'était en parlant de l'un de ces grands parleurs, que Voltaire disait : *Cet homme assurément n'aime pas le dialogue.*

C'est le *dialogue* en effet qui nourrit la conversation; celui qui écoute veut à son tour être écouté; on rend ce qu'on reçoit : c'est un échange, un commerce, un jeu que l'on peut comparer à celui du *volant*.

Mais où est le jeu, où est le commerce, où est le plaisir avec les grands parleurs? Tout est pour eux, ils n'écoutent rien, pas même le petit murmure d'impatience qui, malgré les politesses d'usage, s'élève quelquefois contre leurs savantes divagations : ils ne voient rien, pas même les bâillemens étouffés des auditeurs prêts à s'endormir, et cela ne doit pas nous étonner.

Les grands parleurs ont en général peu de jugement, mais beaucoup de mémoire ; ils connaissent tout, excepté l'usage du monde. Ils ont tout appris, excepté l'art de plaire. Les uns font de longues dissertations sur une découverte qui n'intéresse personne ; les autres racontent une longue histoire que tout le monde avait apprise la veille. Je ne connais rien de plus insupportable que d'entendre, pendant une soirée entière, le son de la même voix, et d'avoir toujours les yeux fixés sur la même figure.

On sait que l'abbé Raynal avait le défaut d'être un grand parleur. Là où il était, on le laissait parler seul : c'était un hommage qu'on rendait à sa réputation. Un autre grand parleur, se trouvant dans le même cercle, et ne croyant pas devoir se soumettre à l'usage, dit, à son voisin : *Si l'abbé se mouche, il est perdu*. Je ne sais si l'abbé se moucha, mais je n'aurais voulu ni l'interrompre ni l'écouter.

Madame du Deffant avait un jour à sa table un grand parleur, qui, tout en racontant une longue histoire, découpait un gigot de mouton avec un très-petit couteau. Impatientée de son récit et de sa maladresse, Madame du Deffant lui cria, du haut de la table : « *Monsieur, Monsieur, quand on vient dîner chez moi, on apporte ordinairement un grand couteau et de petites histoires.* » La leçon était bonne pour tout le monde. Un conte est excellent, quand il est court et quand il vient à propos; mais à tout propos des contes et des récits! n'aimeriez-vous pas mieux lire ceux de Boccace, de La Fontaine, ou de Casti? Je ne vais dans le monde ni pour entendre les contes, ni pour me morfondre d'ennui.

3o. Je n'y vais pas davantage pour voir deux ou trois malheureux se mettre l'esprit à la torture afin d'amuser la maîtresse de la maison par un mauvais calembourg, une mauvaise plaisanterie,

ou un bon mot péniblement amené par une longue périphrase.

J'entends répéter, depuis dix ans, que la mode des calembourgs est passée, et toutes les fois que l'occasion s'en présente, je vois qu'on fait des calembourgs et qu'on en rit. Ceux qui en font et ceux qui en rient ne manquent jamais de dire que *cela est bien mauvais*. Pourquoi cela ? pour éviter, sans doute, de partager le reproche qu'on a fait de tous temps à ce genre *d'être de mauvais goût ;* mais évite-t-on celui d'inconséquence ?

J'ai remarqué que les jeunes gens qui réussissaient le mieux dans ces calembourgs, étaient aussi ceux qui réussissaient le moins à tout autre ouvrage d'esprit, et principalement dans la conversation. Ecoutez-les, suivez-les avec quelque attention, et vous avouerez que, hors le genre auquel ils ont borné leur ambition, rien n'égale leur sottise, si ce n'est leur présomption. Il en est

apparemment des *calembourgs* comme des *énigmes* ; le don de deviner les unes et de faire les autres est un don de la grace, que les pauvres d'esprit partagent avec les riches. L'esprit est l'assaisonnement nécessaire à la conversation ; mais par cela même qu'il n'en est que l'assaisonnement, il n'en doit pas faire tous les frais.

Ce n'est pas un délassement, c'est un travail très-pénible qu'un assaut d'esprit en conversation : voyez ces deux hommes aux prises ; comme ils s'observent ! comme ils s'épient ! comme ils sont contraints et gênés pour ne rien dire comme les autres ! Voyez-les tour à tour lever ou baisser les yeux, selon qu'ils croient avoir manqué ou saisi la nuance fugitive qui doit donner à une pensée commune la couleur ingénieuse qu'ils cherchent depuis un quart d'heure.

Voyez-vous celui-ci jeter un regard de complaisance sur les spectateurs, quand il est content de lui-même,

quand il a pu terminer sa phrase par un *trait*. Voyez-vous celui-là rougir du triomphe de son adversaire, et se dépiquer par une épigramme qui en attire une autre : chacun d'eux paraît un Achille en attaquant et n'est qu'un Thersite en se défendant. Ici le prix du vainqueur n'est jamais en proportion de la honte du vaincu. Jeu d'amour-propre, jeu dispendieux, que celui dont les bénéfices ne peuvent jamais égaler les pertes, et où les joueurs ne s'amusent pas plus que les spectateurs.

Voilà le jeu qui, non-moins funeste que celui de la bouillote, a perdu la conversation en France. Les gens d'esprit d'aujourd'hui n'ont point assez d'assurance pour compter sur eux-mêmes ; ils ont besoin du suffrage des autres et ils font, pour le conquérir, plus d'efforts qu'il n'en faudrait pour le mériter ; ils veulent briller à tout prix, ils cherchent le trait, et leur conversation a perdu tout le charme du naturel.

D'où je conclus que ce n'est *pas le parler*, comme disent les Anglais, mais bien *l'esprit qui gâte la conversation*.

G.....



L'ART DE PERFECTIONNER L'HOMME.

Perfectionner l'homme est le résultat des lumières, de la civilisation et de l'heureuse alliance des principes religieux et de la philosophie ; ce résultat ne s'accomplit que lentement, par des degrés insensibles ; il est interrompu par les obstacles qui naissent des préjugés et des passions ; mais si les progrès que l'esprit humain peut avoir faits sont quelquefois arrêtés, on ne le fait point rétrograder.

Un savant médecin, M. Virey, a pensé que c'était à la médecine qu'appartenait cet art de perfectionner l'homme,

et il en a fait le sujet d'un ouvrage. Il est curieux de le voir se transformer en prédicateur, pour débiter les préceptes de sa médecine *spirituelle et morale*. Les préceptes d'hygiène qu'il donne sont absolument ceux qui dirigeaient les Pères du Désert. Voulez-vous adoucir, modifier, morigéner vos passions ? M. Virey ne connaît pas d'autre moyen que la solitude, la méditation, le jeûne, les mortifications, une guerre éternelle faite à la *chair*. Les conséquences de tous ses raisonnemens le ramènent toujours à cette recette ; il y revient, comme le malade imaginaire revient à la saignée, aux purgations, aux clystères.

« L'Eglise, dit-il, n'a pas négligé elle-même d'unir les pratiques d'hygiène avec celle de la religion, soit pour tempérer la barbarie des mœurs, soit afin de mieux disposer les hommes à la vie spirituelle et civilisée. Elle institue des jours maigres avant ses fêtes, des jeûnes solennels, comme le carême ; elle prescrit dans les ordres religieux une

vie austère, chaste, sobre, des veilles, des macérations pour atténuer le corps, pour réfréner les sens et les passions; elle recommande la méditation, afin d'exercer l'âme aux pensées élevées, et aux vertus pour lesquelles la seule volonté est insuffisante. »

M. Virey se montre grand ennemi des jouissances corporelles, que de fort honnêtes gens et de très-bons chrétiens n'ont pourtant pas toujours dédaignées. L'homme, à son avis, ne peut se perfectionner qu'en méprisant son corps autant que du fumier; et qu'en élevant ses facultés intellectuelles sur la ruine des facultés animales et des affections du cœur.

Et cela, parce que l'âme *est dans la pensée, centre rayonnant qui, semblable à une lampe éternelle, illumine l'homme dans les sentiers de la vie;* parce que la Providence *établit partout des contre-poids;* parce que la politique *n'est qu'un instrument dont cette sagesse éternelle dispose;* parce que plus

la faculté de sentir est active, *plus celle de réfléchir et de penser se détériore*; parce que la mort est accompagnée *de douceur, de tranquillité bienheureuse, de volupté incomparable*; parce que le principe des biens qui rattachent l'homme à la vie sociale, est placé *dans les communications vitales*; parce que l'âme offre le principe interne et immatériel *des organes; parce qu'elle est l'homme même*, quand la chair, les os, les humeurs, sont des parties, non de l'homme, *mais du globe terrestre*; parce qu'elle *organise le fœtus* dans le sein maternel; parce qu'elle dirige les esprits vitaux *où il convient qu'ils se rendent*; parce qu'elle est susceptible *d'un état d'illumination, degré plus éminent que le pressentiment*; enfin, parce qu'il est possible qu'elle s'élève *jusqu'à l'état de vision*, comme celle de Jacob, qui contempla des milliers d'anges montant et descendant, en se jouant, sur une échelle qui communiquait de la terre au ciel, et comme celle de Sainte-Thérèse,

qui vit Jésus-Christ en personne lui apparaître et l'épouser.

L'auteur débite encore beaucoup d'autres propositions aussi claires, aussi incontestables que celles qu'on vient de lire; et constamment, chacune est suivie de la répétition du refrain : jeunez, macérez-vous, combattez l'aiguillon de la chair. *Resegnare, repurgare, reclisterisare.*

Jamais les Augustin, les Jérôme, les Chrisostôme, la Fleur des Saints, et le Martyrologe, etc., ne prêchèrent des maximes plus ascétiques, ne prescrivirent une vie plus austèrement pénitente. Après avoir lu l'ouvrage de M. Virey, celui qui ne se sentira pas tout confit en dévotion, qui ne se réduira point au pain et à l'eau pour toute nourriture, qui refusera de se couvrir de cendres, de porter un cilice en place de gillet, et de se fustiger régulièrement chaque jour jusqu'au sang; celui-là, dis-je, méritera qu'on le rejette parmi ces philosophes reprouvés qui ont l'im-

piété de croire que la bonté, la miséricorde sont partie de l'essence divine; que Dieu ne nous a point créés pour nous faire un devoir barbare des privations et des souffrances; qu'en nous donnant des besoins tendant à notre conservation ou à notre reproduction, il y a attaché des plaisirs dans le dessein de nous inviter à les satisfaire, et de nous rendre heureux en les satisfaisant; qu'il n'a établi des rapports entre nos sens et les dons sans nombre dont il a doté la nature que pour nous faire jouir de ces dons; qu'enfin les passions dont il a placé en nous le foyer, sont le plus grand de ses bienfaits, puisqu'elles sont la source de toutes nos jouissances, et puisqu'en même temps il nous a doué de l'intelligence dont l'objet est de les diriger pour nous élever jusqu'à lui. Oui, cette doctrine philosophique communique à l'homme trop d'énergie, trop de dignité; elle perfectionne trop son cœur : c'est une inspiration de Satan. La véritable doctrine est celle qui nous

courbe, nous humilie, nous enseigne que nous ne possédons la raison que pour y renoncer; et nous inspirant ce saint égoïsme qui conduit tout droit au séjour des bienheureux, nous fait dire avec Orgon du Tartuffe :

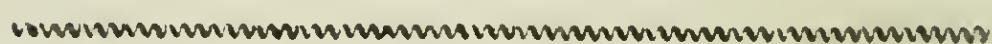
Oui je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame ;
Et je verrais mourir frère, enfans, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Ce qui passera surtout pour admirable dans l'ouvrage de M. Virey, ce sera de trouver des homélies où l'on cherchera des connaissances relatives à une branche des sciences naturelles.

Mais, sous le rapport de l'hygiène, son rigorisme pieux ne l'a-t-il pas un peu trompé? Il est certain qu'une vie sobre contribue éminemment au maintien de la santé et à nous procurer une longue existence : le médecin Cornaro, la plupart des solitaires de la Thébaïde, en sont une preuve certaine. Mais les

macérations diffèrent beaucoup de la sobriété; si elles usent insensiblement le corps, elles enflamment en même temps le sang et irritent le genre nerveux : alors ces appétits sensuels que l'on croit anéantir, deviennent plus que jamais tyranniques. Saint-Jérôme, pour les chasser, se frappait fortement la poitrine avec de gros cailloux; et plus il se meurtrissait, plus le diable s'obstinait à le tenter. N'ayons donc plus l'orgueilleuse prétention d'être plus que des hommes; profitons des biens que nous tenons de la bonté céleste; usons de tout, mais avec sagesse.

J. D...... y.



LES FRONDEURS.



Il y a dans la société une classe d'hommes dont l'occupation constante, et à peu près l'unique, est de trouver

mal tout ce que font les autres. Ils vont partout répétant que les mœurs dégénèrent chaque jour, que la littérature n'existe plus, enfin que le siècle est perdu. Ce qui doit pourtant nous rassurer contre leurs déclamations, c'est que de tout temps il a existé de ces hommes moroses, que par conséquent il n'y a point eu de siècle où l'on n'ait dit et redit que la corruption des mœurs, l'absence du goût et du génie ne pouvaient aller plus loin; de sorte qu'en répétant la même chose dans le siècle suivant, les nouveaux frondeurs donnent aux anciens un démenti qui leur sera rendu avec usure par leurs successeurs.

Ne confondons pas le frondeur avec le misanthrope. Le dernier est ordinairement un homme honnête, mais qui, trop sensible aux injustices, trop blessé des torts que peuvent avoir envers lui d'autres hommes, finit par sentir du dégoût pour leur société, et conçoit même une sorte de haine contre la nature humaine. Le frondeur, au contraire, est le plus

souvent un homme qui n'a eu qu'à se louer des autres, pour qui tous se sont empressés d'avoir de la déférence, et qui, peu touché de ces procédés, et semblable à ces divinités fantasques dont les hommages les plus multipliés ne peuvent désarmer le courroux, n'en affecte pas moins une humeur continuelle contre la société entière : loin de voir tout ce que l'on a fait pour lui, il ne songe jamais qu'à ce que l'on aurait dû faire ; et, sans nous savoir gré de ce qui lui est arrivé d'heureux par notre entremise, il nous en veut pour les légers désagrémens qu'il n'a pas été en notre pouvoir de lui éviter.

Voulez-vous établir promptement une différence bien prononcée entre le frondeur et le misanthrope ? Offrez à celui-ci une place honorable ou lucrative : eût-elle été pendant long-temps le but de son ambition, de ses démarches, il la refusera. Le vrai misanthrope est détrompé de tout ; on peut dire de lui ce qu'un homme d'esprit disait des vapeurs :

« C'est une terrible maladie, elle fait « voir les choses comme elles sont. » La conduite du frondeur sera tout opposée. En voici un qui a tonné contre telle ou telle institution ; suivant lui, elle est la honte de l'état, la ruine des citoyens : Croyez-vous que le vrai moyen de mettre fin à ses déclamations soit de supprimer l'abus contre lequel il s'élève ? Bonnes gens ! il en est un bien plus sûr. Qu'on lui donne un emploi important dans cette même partie, je vous réponds que mon frondeur ne dira plus mot ; je ne voudrais pas même jurer qu'il ne finît par en faire l'éloge. Il aura toujours assez de sujets pour épancher sa bile, et tout le monde n'a pas des ressources aussi promptes pour appaiser son courroux.

Le rôle de frondeur ne laisse pas que d'avoir ses avantages dans la société. Il est naturel de croire qu'un homme qui n'est content de rien, se sent en lui-même supérieur à tous les autres. Il y aura toujours des imbécilles dupes de

ce calcul ; et c'est ce que savent fort bien ceux qui veulent jouer ce rôle. Soyons justes d'ailleurs, et convenons qu'en frondant tout généralement, on est toujours assuré d'avoir souvent raison. On sait le mot de cet auteur à un homme du monde qui lui demandait comment il devait donner ses avis sur les ouvrages nouveaux, afin de passer pour un connaisseur : « Dites toujours « que c'est détestable, et vous ne vous « tromperez pas quatre fois sur cent. » Je sais bien que les rigoristes se récrieront sur cette proscription générale, et voudront appliquer ici le grand principe, qu'il vaut mieux sauver cent coupables que de condamner un innocent ; mais les gens du monde leur répondront que c'est employer les grands mots pour les petites choses, et n'en suivront pas moins, pour la plupart, cette méthode expéditive.

Mais le frondeur de profession, celui qui s'est fait dans le monde un état de cette manière d'être, ne se contente

pas d'exprimer aussi vaguement sa désapprobation ; il veut motiver ses arrêts et n'en est souvent que plus ridicule. Il tombe dans les méprises les plus étranges. Il condamne un poëme héroïque, parce qu'il n'y trouve rien qui l'amuse. L'affiche lui annonce un drame, et il se récrie sur ce que la pièce n'a pas de but moral ; un vaudeville, et il se plaint de ce que les airs en sont connus, etc., etc.

On ferait un volume des gaucheries de ces petits censeurs, qui regardent la justice comme une sottise, et prennent l'indulgence pour de la bonhomie.

Je conçois que toutes les fois que la littérature dégénère chez un peuple, beaucoup de gens de lettres se fassent frondeurs. Leurs prédécesseurs ont épuisé le champ de l'éloge ; ils ont célébré la nature, les femmes, les arts, tout ce qui fait en un mot le charme de la vie ; il faut bien, pour dire quelque chose de neuf, prendre sur tous les points le contre-pied. Tel fut sans doute le raison

nement secret du plus éloquent des frondeurs, de ce Jean-Jacques qui combattit toute sa vie les belles lettres, en même temps qu'il les illustrait par ses écrits. Un seul mot l'avait décidé à suivre cette carrière, que dès-lors, pour être conséquent, il ne fut plus possible de quitter. Sa première idée avait été de développer, avec tout le brillant de son éloquence, l'affirmative qu'il avait prise sur la question proposée par l'Académie de Dijon : *les lettres et les arts ont-ils été utiles à la société?* « Qu'al-« lez-vous faire, lui dit-on ; c'est-là le « pont aux ânes ; soutenez plutôt le con-« traire, et vous verrez quel bruit vous « ferez. » Il n'y manqua pas, et dès ce moment il se condamna à être frondeur toute sa vie.

« Quand un homme de mérite, a dit « quelqu'un, a obtenu un grand succès « par quelque moyen que ce soit, la « foule des imitateurs se presse autour « de lui ; ils se font lierre parce qu'il « s'est fait chêne. » Ce mot ne se véri-

fia que trop dans cette occasion. Les singes de Rousseau critiquèrent à tort et à travers toutes nos institutions. L'un déclara la guerre à la peinture, un autre à la poésie; un troisième voulut précipiter Boileau du haut du Parnasse; en un mot, ce fut à qui avancerait l'assertion la plus folle, la plus contraire aux idées reçues.

C'est sans doute, égaré par les mêmes principes, qu'un jeune écrivain, connu par des succès dramatiques, imagina, il y a quelques années, de démentir, dans son *Voyage d'Italie*, tous ceux qui s'étaient extasiés sur les charmes de ce beau pays, sur son langage enchanteur, ses magnifiques monumens, etc. Il voulut essayer de nous faire croire qu'il n'y avait pas de sol plus triste, de langue plus pauvre, de pays enfin moins digne de la curiosité des étrangers. Ce tour de force n'a pas réussi, et on s'est obstiné à croire que, malgré ce nouveau voyageur, *la Bella Italia* mériterait toujours d'attirer l'attention des autres.

Prenez-y garde, écrivains, modernes frondeurs, le sentier commence à être trop battu; bientôt celui qui aura la prétention de se distinguer des autres, ne pourra plus le suivre; et à force d'avoir vu fronder tout, nous en reviendrons à regarder comme des auteurs originaux ceux qui voudront bien être contens de quelque chose.

BEAUX-ARTS

CHEZ

LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.

On a fait, dans les Etats-Unis, une découverte qui tendrait à faire croire qu'à des époques très-reculées, les arts ont existé dans des contrées devenues depuis sauvages, et que même, pendant long-temps, il a pu en rester des traces parmi les peuplades d'Indiens qui les habitaient.

En creusant dans un lieu appelé Palmyre, sur la rivière qui a donné son nom à la province de Tennessée, on a trouvé plusieurs bustes dont il paraît que les Indiens ont été les auteurs. Ils sont à peu près de grandeur naturelle, et de forme humaine jusqu'à la moitié du corps. On y trouve des proportions assez bien observées; il y a de l'exactitude dans le dessin des traits, qui portent le caractère de ceux des hommes rouges. Un de ces bustes représente un vieux sauvage; ses yeux ont beaucoup d'expression, et l'empreinte des rides sur son visage, est une imitation vraie de la nature.

On ignore si de tels produits de la sculpture, dans un pays où l'on pensait qu'elle n'avait jamais pénétré avant la découverte du Nouveau-Monde, représentaient des personnages distingués parmi les naturels, ou des objets de leur culte.

On ignore de même quelle est la matière qui a servi pour former ces bustes;

les uns prétendent que c'est une composition moulée ou façonnée, et cuite; les autres que, c'est une pierre solide, taillée et sculptée au ciseau : le fait est que la substance en est extrêmement dure.

Quelque opinion que l'on ait à ce sujet, on n'en est pas moins fondé à conjecturer que les prédécesseurs de la race actuelle des Indiens qui habitent cette partie de l'Amérique septentrionale, ont cultivé jusqu'à un certain dégré les beaux arts, puisqu'ils ont pu exécuter une assez bonne ressemblance de la tête humaine, de la face, du cou, et des épaules. De nouvelles découvertes de monumens semblables changeront, nous n'en doutons pas, cette conjecture en certitude.

Il s'agit à présent de faire des recherches pour connaître quelle fut la race des Indiens prédécesseurs de la race actuelle, et de savoir s'ils avaient été eux-mêmes précédés par une race plus éclairée qu'eux.

LES PLAINTES.

Un écrivain de l'antiquité a dit que l'homme est un animal plaintif, et les moralistes modernes ajoutent que l'homme est un être mécontent; voilà le lot distribué par la nature, et le résultat donné par la société : la *plainte* et le *mécontentement*. Il faut égayer un peu le chapitre de la vie humaine par des observations moins profondes. Le monde ne présente aux regards de l'homme que des surfaces. Nous sommes toujours punis de notre manie d'approfondir, par les réflexions les plus mélancoliques; soyons donc superficiels pour être moins malheureux; soyons même légers et inattentifs pour éviter que nos maux ne s'aggravent et ne se multiplient par la pensée, par la méditation. Examinons les personnes qui se plaignent ou qui

sont mécontentes, et nous ne serons pas tentés de les imiter.

Les enfans se plaignent; ils ont des cris, des larmes, des gémissemens, et cependant nul sentiment n'est encore venu occuper ou affliger leur cœur; nul souvenir délicieux, nulle pensée pénible n'ont occupé leur faible cerveau. Mais ils s'essaient à la vie et ils poussent des plaintes : image terrible de la carrière qu'ils vont parcourir, et dont toutes les traverses et les calamités leur sont présentes sans doute comme par instinct.

Les jeunes gens se plaignent; ils voudraient satisfaire leurs passions fougueuses, et accélérer les jouissances de la fortune : ces passions intéressent par l'âge de ceux qu'elles tourmentent.

L'homme de l'âge mûr se plaint aussi; mais les cris sourds de l'ambition et de l'orgueil, le désir de la vengeance, la soif de l'or, intéressent peu; ils sont malfaisans.

Les vieillards se plaignent beaucoup; c'est qu'ils ont eu la triste expérience de la

vie : ils sont désenchantés de l'espèce humaine; ils la connaissent trop bien.

Voilà des observations trop sérieuses pour l'objet que je voulais peindre ; revenons aux surfaces.

L'homme du monde se plaint de ce que la société n'est plus la même : *laudator temporis acti.* C'est lui qui est changé ; car la société a toujours des ridicules, des plaisanteries, de l'égoïsme et des calomnies.

Le moraliste se plaint de la corruption des mœurs ; il ne songe pas que ceux qui prêchèrent avant lui ont traité les mêmes sujets, sans convertir personne, et sans se convertir eux-mêmes. Le même arbre a toujours porté les mêmes fruits. L'homme a toujours eu les mêmes vices, les mêmes goûts, les mêmes passions, à quelques légères modifications près.

Les journalistes se plaignent de la décadence du goût; les Fréron de tous les siècles ont rendu les mêmes plaintes; tous crient à la corruption du goût, et

ils ne sont que les échos des critiques de ceux qui les précédèrent. Parcourez seulement, à différentes époques, les quinze cents volumes du *Mercure de France*, et vous verrez que les auteurs de cet ouvrage périodique ont, à diverses époques de notre littérature, prononcé les mêmes anathêmes contre les auteurs célèbres, et proclamé avec amertume la décadence des lettres et des arts. Il en est de même dans le commerce : entendez les consommateurs, ils se plaignent que les qualités des marchandises diminuent et que les prix augmentent ; selon eux, il n'y eut jamais autant de charlatanisme dans le commerce, autant de tromperie dans la fabrication ; mais les annales du commerce prouvent l'identité de ces plaintes dans tous les temps.

Les marchands et les commerçans font *chorus* avec les manufacturiers pour se plaindre de ce qu'on ne vend pas, de ce qu'on n'achète point. Cependant le goût des jouissances, des parures, des

consommations, des modes de tout genre, est porté au plus haut degré. La folie, la prodigalité et les passions de toute espèce paient le tribut accoutumé à la mode, au commerce, à l'industrie. Mais le goût de la plainte prédomine, et déguise ainsi la vérité à tout le monde.

Le siècle dernier a divinisé le génie de Voltaire ; le siècle actuel est témoin impassible des diatribes et des outrages faits à la mémoire de l'auteur de la Henriade, de Mahomet, d'Alzire, d'OEdipe et de Zaïre. Certains journalistes se plaignent du mauvais goût de Voltaire dans la littérature, de son défaut de talent pour la tragédie, de son amour pour la philosophie ; il est vrai qu'ils n'ont pas encore essayé de prouver que Voltaire ne savait pas faire les *poésies fugitives* ; mais cela viendra, conformément au système des accusations et des plaintes périodiques.

Les étrangers qui viennent à Paris, se plaignent de ce que la capitale est située

dans une vallée basse et humide, dont l'atmosphère méphitique et le ciel toujours nébuleux peuvent abréger la vie des voyageurs curieux qui viennent porter leurs tributs à l'orgueilleuse Seine : mais ils ne font pas attention qu'on ne vient point à Paris pour le même motif qui porte à visiter Naples et Nice : on vient à Paris pour jouir des agrémens de la vie et des douceurs de la société, dans des salons, dans des salles de concert, dans des salles de spectacle. Nous avons bien les jeux de la Grèce et de Rome, mais c'est dans nos spectacles. Nous avons surpassé tous les genres de danse et de lutte des anciens, mais c'est dans la salle carrée de l'Opéra. Sophocle récitait son chef-d'œuvre d'OEdipe dans la vaste réunion des jeux olympiques; mais nous avons couronné notre Sophocle dans une petite salle étroite qui pouvait contenir à peine la millième partie de ses admirateurs, et qui, peut être aujourd'hui, serait trop grande pour le même usage. Que nous

importe donc l'humidité constante de la capitale, qu'*Alfieri*, dans sa mauvaise humeur, appelait un *cloaque?* Nos jouissances, nos plaisirs, nos réunions, nos spectacles sont assujettis à l'influence du climat, et sont disposés de manière à ne pas en ressentir les dangers ou les funestes variations.

Enfin nos architectes se plaignent aussi de ce qu'on ne construit pas : ils voudraient qu'on rebâtît Paris tous les dix ans; et si on les en croyait, on échangerait nos solides maisons bâties en pierre dure, avec des maisons modernes bâties en bois et en plâtre.



LANTARA.

J'ai connu Lantara, ce singulier artiste auquel on ne peut contester un vrai talent, mais qu'on ne doit cependant placer que bien loin après les grands paysagistes. Ses tableaux sont même

assez peu recherchés, parce que le faire en est pénible, et qu'ils manquent par là de cette fraîcheur et de ce charme qui sont le résultat d'une touche facile et franche. Ses dessins sont plus estimés; il y a de lui de petits clairs de lune aux deux crayons, très-piquans et très-jolis. Il avait beaucoup observé la nature et réfléchi sur les moyens de la rendre; et, sur ce sujet seulement, il parlait assez bien, et pouvait être entendu avec utilité : j'en citerai tout à l'heure un exemple.

Quant à la personne du peintre, elle n'était guères intéressante, et son originalité n'avait rien d'aimable. Sa vie s'est perdue dans un désordre ignoble, et ceux qui l'ont connu ne se seraient sans doute pas douté qu'on produisît jamais sur le théâtre un tel personnage. Cependant, si l'un d'eux eût été auteur de la bluette qui a été jouée sur le théâtre de la rue de Chartres, il aurait peut être pu donner une idée plus particulière de son caractère, par le souvenir de quel-

ques anecdotes de sa vie. Il était extrêmement gourmand, et c'était toujours par là que les brocanteurs et les marchands de dessins l'attaquaient quand ils voulaient avoir quelque chose de lui. On a eu pour quelques pâtés au jus des dessins qui se vendaient autant de louis. Ne pouvant vaincre son inexprimable paresse, des amateurs l'attiraient chez eux par l'appât d'un pâté et d'un déjeuner d'huîtres; puis, si on n'en obtenait rien par prière, par offres d'argent, etc., on en venait quelquefois à le menacer du bâton; alors il pleurait, se récriait sur des violences qui le rendaient incapable de rien produire, et finissait par se mettre à l'ouvrage. De cette manière on a eu de lui d'assez beaux dessins qu'on lui payait fort bien; mais le lendemain il n'avait pas le sou, parce qu'il se laissait voler, et qu'il était d'ailleurs toujours noyé de dettes.

Un jour, quelques parens vinrent le trouver pour traiter avec lui d'un bout de terre qui faisait tout son patri-

moine, et dont il n'avait jamais retiré grand revenu. Il consentit à le céder, et on allait partir pour terminer chez un notaire; l'un d'eux avait déjà sous le bras la boîte où étaient les papiers du cousin, lorsque quelqu'un entre et rappelle à Lantara qu'il est attendu à un excellent déjeuner de marée. Alors, tout autre intérêt cède à un si puissant motif, il donne rendez-vous aux parens, pour l'après-midi, chez le notaire; ils emportent les titres; et le pauvre Lantara n'en a jamais entendu parler depuis.

Madame *** ayant quelques-uns de ses dessins, qui lui plaisaient beaucoup, voulut absolument le voir : elle lui donne à dîner avec quelques amateurs, et, touchée de sa situation déplorable, elle lui dit : « M. Lantara, je « veux prendre soin de votre fortune; « il faut que vous occupiez un apparte- « ment chez moi; vous le choisirez tel « que le jour puisse convenir à votre tra- « vail; vous y vivrez en toute liberté; vo- « tre couvert sera toujours mis, et quand

« il vous plaira de dîner chez vous, « on vous y servira. Tout ce que je vous « demande, c'est de me charger de la « vente de vos tableaux, et de vos des- « sins ; je vous réponds que je vous en « déferai avantageusement ; ils seront « exposés dans mon salon et je vous « trouverai des acquéreurs, soyez - en « sûr. Nous vous placerons bien vos « fonds, et sous peu d'années, je veux « que vous ayiez une existence honnête « bien assurée. Eh bien! qu'en dites- « vous ? cela vous convient-il ? » point de réponse. Enfin il dit en larmoyant : « Madame, vos offres sont bien obligeantes ; mais c'est un grand parti à prendre, il faut y penser. » — « Eh bien, je vous laisse un quart-d'heure. Nous allons passer dans le salon ; vous y viendrez dans un quart-d'heure prendre le café, et nous donner votre décision. » Au bout d'un quart-d'heure, point de Lantara. On le retrouve à sa place, abîmé dans ses réflexions ; on l'entraîne ; et enfin on lui arrache cette réponse digne

de lui. « Madame, je suis bien reconnaissant de vos bontés ; mais je ne « puis me décider à sacrifier mon indé« pendance ; » et sa chère indépendance l'a conduit du cabaret à l'hôpital !

Après la table, sa passion favorite était la causerie ; il aimait à bavarder, à disputer, n'importe sur quoi ; il avait cependant une prédilection pour les matières théologiques ; il aurait passé sa vie à argumenter, quoiqu'il eût bien peu d'instruction et encore moins d'esprit. C'est à cela qu'un de ses élèves fit allusion dans cette épitaphe assez plaisante.

Ci gît le peintre Lantara ;
La foi lui tenait lieu de livre,
L'espérance le faisait vivre,
Et la charité l'enterra.

J'ai dit qu'il parlait bien de son art, et cela est si vrai, qu'une de ses conversations avait fait d'un barbouilleur, né pourtant avec de rares dispositions, un paysagiste distingué. C'est de N... d.

que je veux parler, et c'est de lui que je tiens ce fait ; je le lui ai entendu répéter plusieurs fois, et toujours avec l'expression d'une grande reconnaissance pour le créateur de son talent : N... d. était à Nancy, peignant également le rechampi pour des boiseries et de mauvais paysages pour dessus de porte. Cependant, quelques amateurs ayant cru démêler le germe d'un vrai talent dans ces essais grossiers, le louèrent outre mesure, et l'étourdirent au point qu'ils lui persuadèrent d'aller à Paris, en l'assurant qu'il y réussirait. Le pauvre homme arrive avec sa famille et quelques tableaux. De jeunes peintres se moquent de lui. le mystifient et le jettent dans le désespoir (1). Il se serait noyé s'il n'avait eu une femme et

(1) Un d'eux, entre autres, lui demanda très sérieusement l'adresse du ferblantier qui lui avait fait le modèle d'un beau soleil levant qui était étalé là comme son chef-d'œuvre.

des enfans. Pourtant, un amateur qui avait des tableaux et des dessins de Lantara, l'engage à déjeuner avec lui, en lui promettant un homme qui lui dirait la vérité sans l'insulter, et dont la conversation l'éclairerait beaucoup. En effet Lantara, après avoir loué ce qu'il pouvait trouver de louable dans ses tableaux, prend une épingle sur sa manche, et en promenant successivement la tête sur les plans des tableaux et faisant lentement sur chacun des observations pleines de justesse, parvient à lui faire entendre comment on ne peut exprimer la perspective aérienne qu'en rendant l'effet de ce voile transparent que l'air interpose entre les objets et nous; comment ce voile perd progressivement sa transparence, à mesure que son épaisseur augmente ; comment les dégradations de la couleur et l'indécision des formes parviennent à rendre sensible cet air interposé, etc..... Enfin, il lui révèle tous les mystères de l'art et les secrets de la magie; le peintre de Nancy

ne perd pas un mot de cette leçon, qui dure deux heures, et en sortant, il sent, suivant son expression très-brillante et très-juste, la cataracte s'abaisser de devant ses yeux; la nature lui paraît nouvelle ; jusques-là il l'avait vue sans la voir. Il passe plusieurs jours à ne faire autre chose qu'observer les beaux tableaux que la nature lui offre pour modèles, dès lors il conçoit les moyens de la peindre, et devient en peu d'années rival de son maître. On a admiré dans le temps, à l'exposition, son tableau d'agrément à l'Académie de peinture, dont il fût devenu membre, si elle n'eût pas été supprimée vers cette époque.

B.....

LE CHANT DU CYGNE.

Toute l'antiquité vante la voix harmonieuse du cygne. On prétend que sans cesse les bords fortunés du-

Caystre et du Méandre retentissaient de leurs accens. Les plus grands poètes s'honoraient de porter leur nom. Homère était appelé le Cygne de Méonie, et Virgile le Cygne de Mantoue. Le plus bel éloge qu'on pût faire d'un célèbre orateur, était de lui attribuer une voix de cygne, *cycnea vox*.

Ce n'était pas seulement dans la Grèce et près du séjour des Muses que ces oiseaux privilégiés faisaient entendre leurs sons enchanteurs ; ils avaient le même avantage au milieu des glaçons du nord. Elien nous dit gravement qu'ils y étaient inspirés par Apollon hyperboréen, qui avait un temple dans ces tristes contrées. Ce naturaliste ajoute même à cette assertion une chose bien plus forte. Il nous assure que, dans une fête solennelle qu'on y faisait tous les ans à ce dieu, au moment où la cérémonie commençait et qu'on faisait l'aspersion des eaux lustrales, tous les assistans ne manquaient jamais de voir une multitude de cygnes accourir au-

dessus du temple, se balancer dans les airs, entonner des hymnes ravissans, et retourner paisiblement à leurs humides demeures quand le sacrifice était fini. Mais, malgré la beauté de leurs chants, lorsqu'ils jouissaient de la santé, leur voix était mille fois plus belle encore quand ils étaient sur le point de quitter la vie.

Hélas! si les cygnes chantaient si bien autrefois, ils ont bien changé depuis. Nous en avons assurément de forts beaux aux Tuileries; mais s'ils ont le talent de chanter, ils nous cachent bien l'éclat de leur voix. Ils ont sans doute une blancheur éclatante et un air majestueux, mais voilà tout; et pour toute musique, nous n'avons plus d'eux qu'un sifflement assez désagréable.

Peut-être suivent-ils le sort de la nature humaine, et ont-ils dégénéré avec le temps, comme nous :

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Dans cette supposition, ils seraient plus malheureux que les autres oiseaux ; car il est à présumer que la première philomèle ne chantait pas mieux que nos rossignols d'aujourd'hui, et il me semble que tous les oiseaux, comme tous les animaux, n'ont rien acquis, ni rien perdu depuis la création. L'hirondelle bâtit son nid comme la première fois, l'âne est toujours âne, et le singe toujours singe. Quel changement injuste les pauvres cygnes ont éprouvé seuls ! Jadis on donnait leur nom aux poètes célèbres et aux fameux musiciens, tandis que pour injurier les auteurs désagréables et les chantres discordans, on les traitait de corbeau et d'oie. N'est-il pas bien fâcheux que les corbeaux et les oies chantent maintenant mieux que les cygnes ?

Un académicien qui vivait au commencement du siècle dernier, frappé d'une dégradation aussi rebutante, crut que la faute en venait de leur premier père, de ce vaurien de Cycnus, voleur

de grand-chemin qui expira sous la massue d'Hercule. Mais, n'en déplaise à ce fameux M. Morin, sa raison ne paraît pas fort bonne; car, puisque les descendans immédiats de ce Cycnus ont excellé pendant plus de deux mille ans dans la mélodie, quel délit ont pu commettre ceux qui vinrent après jusqu'à nos jours ?

Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être académicien, je me garderai bien de hasarder aucune conjecture sur un point aussi délicat. Tout ce que je sais, c'est que tous les voyageurs s'accordent à dire que les cygnes de la Grèce ne chantent pas maintenant mieux que les nôtres. On me dira peut-être que c'est parce que les Turcs qui possèdent à présent ces contrées enchanteresses, n'ont plus ni d'Amphion, ni d'Orphée, ni d'Homère; mais nous qui en avons tant, pourquoi nos cygnes ne se forment-ils pas aussi à leur école?

C.

LE CARNAVAL ET LE CARÊME.

Il me paraît évident que Carnaval vient du latin *caro, carnis*, qui signifie viande, comme *Carême* vient de *carere*, qui signifie *abstinence*. Les Romains ne connurent point le carême ; on mangeait indistinctement chez eux du turbot et des saucissons, des haricots et des becfigues ; Curius et Fabricius tenaient pour les haricots, mais Lucullus et Hortensius préféraient les becfigues.

Le jeûne et l'abstinence nous viennent de l'Orient. Ce furent les Egyptiens qui inventèrent les distinctions entre les alimens purs et impurs ; les Juifs admirent aussi ces différences et eurent des jeûnes commandés par la loi. Si le plaisir de la table est une des jouissances les plus agréables de la vie, il n'est pas étonnant que, dans des temps de calamité,

on se soit interdit ce plaisir ; les gens tristes ne recherchent guères la bonne chère.

On sait que les Pythagoriciens et quelques sectes indiennes ne mangeaient ni viandes ni fèves de marais ; mais ce n'était pas par des principes de pénitence, c'était parce qu'ils regardaient les animaux comme des frères, et qu'ils étaient persuadés qu'un jour ils pourraient bien être changés eux-mêmes en moutons ou en canards. Quant aux fèves, c'était un autre motif. Les Pythagoriciens qui n'étaient pas encore de grands chimistes, s'étaient persuadés que la fève était composée des mêmes élémens que la chair humaine, et ils ne voulaient pas qu'on leur reprochât d'être anthropophages.

Si l'on n'examine le Carnaval que sous le rapport de son origine, on verra qu'il nous vient des Latins. C'est à Saturne qu'il faut remonter pour en trouver l'origine. Une des plus belles fictions de l'esprit humain, c'est celle de l'*âge*

d'or : rien ne serait plus beau pour un peuple philosophe, que ces plaisirs purs et innocens que l'on goûtait au temps de Saturne. Ce rêve de la liberté et de l'égalité, d'un bonheur sans trouble, d'une société sans discorde, a quelque chose de séduisant. Ajoutez à cela du lait qui tient toujours le sang dans un état calme et modéré, du miel qui adoucit notre lymphe et tempère nos humeurs, et quelques amandes de gland, qui étaient alors aussi douces qu'elles sont amères aujourd'hui.

Tous les poètes sont d'accord sur ces bienfaits ; tous nous peignent l'âge d'or comme l'époque heureuse de la modération et de la frugalité. Je n'en connais qu'un seul qui ait eu des idées plus sensuelles. Le gourmand prétend que les oiseaux les plus succulens volaient dans l'air tout rôtis, et qu'ils venaient exprès voltiger sur les lèvres pour le plaisir d'être mangés; que les fruits se convertissaient, au premier signe, en marmelades, en conserves et en confitures

ches; que les rivières étaient d'un vin exquis de Chypre et de Chio; que les anguilles et les poissons nageaient tout accommodés dans des ruisseaux de sauces savamment composées, et que la terre, au lieu de gazons, portait des nappes toujours mises. Voilà une description qui peut trouver sa place dans l'almanach de Gr. de la R., et que M. Corcelet pourrait faire dessiner par un savant artiste, pour décorer son magasin.

Les idées de l'âge d'or avaient laissé des impressions si douces, que pendant toute la durée de l'Empire romain on consacra des fêtes au règne de Saturne; mais la joie, et surtout celle du peuple, est toujours un peu licencieuse. Tout était donc permis pendant les saturnales; les maîtres servirent les esclaves, les valets s'habillèrent comme leurs maîtres, le vin coula des flacons, et les saillies se mêlèrent à la bonne chère.

Dans l'origine, ce plaisir ne durait qu'un jour, et ce jour était très-court,

puisqu'il était au mois de décembre. Auguste prolongea la fête de deux autres jours; Caligula, tout Caligula qu'il était, en ajouta un quatrième; enfin on trouva moyen de la réunir à celle du premier jour de l'an, et elle dura jusqu'à sept jours, ce qui est à peu près la mesure de notre carnaval.

Les Romains, en changeant de religion, conservèrent beaucoup de leurs vieilles habitudes. Comment refuser à des gens pauvres et malheureux toute l'année le plaisir de jouir cinq à six jours d'une ombre de liberté et d'égalité? Il est souvent plus facile de changer la forme d'un état que d'abolir un bal de village. Les Chrétiens ne purent résister au plaisir d'avoir leurs saturnales, et subtituèrent la fête des fous et le carnaval, aux orgies du paganisme. Cette fête des fous se célébrait à la même époque que les saturnales. Elle avait lieu dans les cathédrales et l'intérieur des villes épiscopales. C'était un homme du peuple qui figurait l'évêque ou l'ar-

chevêque ; on le consacrait la veille avec un baume très-peu respectable ; le lendemain, on le lavait avant de l'introduire dans l'église, et on le conduisait nu dans la sacristie. Alors ont lui mettait les habits pontificaux, et des enfans marchaient devant lui en l'encensant avec un sabot, dans lequel ils brûlaient du vieux cuir. Tout le bas chœur barbouillé de lie, masqué et déguisé sous les costumes les plus grotesques, accompagnait l'archevêque, en faisant autour de lui les gestes les plus ridicules. Quand on était arrivé au chœur, on commençait une espèce d'office dont la majesté répondait à ce qui avait précédé. On jouait aux dés ; on mangeait de la viande dont on jetait les reliquats au nez du pontife, on le bafouait de toutes les manières, on le promenait dans la ville, et la journée se terminait par des orgies, des danses et des facéties de tous les genres.

L'église de Troyes conserve dans ses archives une lettre d'un de ses évêques,

adressée dans le 15e siècle à l'archevêque de Sens, au sujet de la fête des fous.

Ces extravagances excitèrent souvent l'animadversion des évêques et des conciles; mais ce ne fut qu'après de longs effort et un intervalle de plusieurs siècles, qu'ils parvinrent à les abolir. La fête des fous trouva des théologiens qui prirent sa défense, et un docteur d'Auxerre soutint qu'elle n'était pas moins agréable à Dieu que celle de l'immaculée conception. Les fous, bannis des églises, se promenèrent dans les rues, et reportèrent du mois de décembre à celui de février la célébration de leurs orgies. Il ne resta plus des anciennes saturnales que notre carnaval. Les folies furent d'autant plus vives, que le temps était plus court, et les lois sur l'abstinence plus rigoureuses. On se pressait de jouir; car, le mercredi des cendres arrivé, il n'y avait plus à plaisanter. J'ai vu quelques ordonnances qui prouvent jusqu'à quel point on faisait jadis observer le carême.

Aux 9e et 10e siècles, il était défendu de manger de la viande, sous peine d'être pendu. Les bouchers qui en vendaient étaient fouettés et mis au carcan. Henri III ne décerna pas la peine de mort contre les délinquans, mais celle du fouet fut maintenue.

En 1522, on fouetta, par sentence du prévôt de Sens, et l'on condamna à l'amende honorable devant la porte de l'église cathédrale, un nommé Passaigne, pour avoir mangé une fois en carême des haricots au lard. On ne se ferait pas étriller aujourd'hui à si bon marché; on dirait au délinquant :

Et puisqu'il faut que vous soyez fouetté,
Soyez fouetté pour un mets plus aimable.

Ajouterai-je ici qu'en 1677, le célèbre médecin Dodart se pesa le premier jour de carême, et qu'il trouva qu'il pesait 116 livres une once; que, s'étant pesé le dernier jour, il ne trouva plus que 107 livres 12 onces; c'était 8 livres 5 onces qu'il avait offertes à Dieu : mais

il avait jeûné bien régulièrement. Quatre jours après Pâques, il avait déjà repris 4 livres ; ce qui prouve qu'il s'était largement décarêmé.

T.

MADAME NECKER.

MADAME Necker était fille de M. Curchod, ministre du Saint-Evangile à Crassi, village situé dans les montagnes qui séparent le pays de Vaud de la ci-devant Franche-Comté. » Ce ministre, « dit Gibbon, dans ses Mémoires post-« humes, s'appliqua à donner une édu-« cation littéraire, savante même, à sa « fille unique. Elle surpassa ses espé-« rances par ses progrès dans les sciences « et dans les langues. Je la trouvai sa-« vante sans pédanterie, animée dans la « conversation, pure dans ses sentimens « et élégante dans ses manières... Après

« la mort de son père, elle se retira à « Genève où, en donnant des leçons à « de jeunes personnes, elle vécut et sou- « tint sa mère au moyen de cette pénible « ressource. Mais, dans sa plus grande « détresse, elle conserva une réputation « intacte, et fit respecter en elle la « dignité de sa conduite. »

On ne contestera point que ce témoignage de Gibbon, ne soit juste, ni que madame Necker, après son élévation, n'ait développé dans sa vie privée et dans ses écrits, tels que celui sur le divorce et ses Mélanges, le germe des vertus et du mérite littéraire que cet historien anglais a remarqués en elle. On ajoutera même que pendant tout le cours de sa vie, elle a fait preuve d'un excellent cœur.

Mais aussi, je dois le dire, il paraît démontré à tout homme qui a su observer les causes des travers qui ont signalé la fin du 18e siècle, que, par le rôle qu'elle a joué dans le monde, Mme. Necker a été pour beaucoup dans ces causes.

Elle tenait bureau d'esprit; en rivalité avec trois ou quatre femmes célèbres de ce temps, qu'elle n'aimait pas, et qu'elle traite même assez mal, elle contribua très-activement, peut être sans intention, à la renaissance des coteries dans la littérature. Son exemple et ses succès encouragèrent la manie qui portait trop de femmes à renoncer aux attributs de leur sexe, sans prendre les qualités du nôtre, pour se lancer dans la carrière des lettres, et Dieu sait combien ces sortes de femmes, ces métis ridicules, ont pullulé depuis!

Douée de beaucoup d'esprit, d'une imagination vive, abondante; élevée dans les principes de l'école de Genève où le goût consistait à mettre, non pas du pédantisme, mais de la solennité dans les plus petites choses, à vouloir tout expliquer par des combinaisons métaphysiques, à revêtir d'expressions sentimentales les idées les plus froides, à donner une tournure guindée ou déclamatoire aux plus communes, enfin, à faire

un abus continuel d'images ; épouse d'un homme dont les talens supérieurs étaient imbibés, que l'on me passe l'expression, de ce goût singulier ; d'un homme qui ne pouvait vous dire bon jour, sans employer le style figuré, sans se jeter au milieu des abstractions, et sans voyager dans l'immensité de l'espace ; d'un homme vraiment vertueux, mais dont les mœurs austères étaient appuyées sur l'orgueil, et qui procédait avec une gravité sénatoriale aux actes les plus minutieux de sa vie domestique ; madame Necker dut offrir, et offrit en effet, au moral, tous les traits caractéristiques que nous venons d'énoncer. Avec cette disposition d'esprit, elle ne pouvait manquer d'accueillir les idées philosophiques, dont l'ensemble présentait à son imagination et à son cœur un digne aliment, des objets de méditation et des résultats heureux pour l'humanité. Mais, en même temps, cette disposition l'exposait à prendre le change sur les conséquences que

l'on doit tirer de certains principes et à considérer comme de sages spéculations de la philosophie, les rêves brillans, dangereux, impraticables du philosophisme.

Elle se trompa également sur la manière d'écrire. Le style métaphysique et magistral, obscur, mais brillant, recherché, mais nombreux, énigmatique, mais animé, mais élevé, mais souvent éloquent de son époux fut celui qu'elle imita. Il en résulta un style de famille ; il fut transmis en héritage à madame de Staël, dont les ouvrages présentent, à peu de choses près, celui des auteurs de ses jours.

Les trois premiers volumes des *Mélanges* de madame Necker parurent en 1798, et ce fut M. Necker lui-même qui les publia. Ils furent suivis, en 1801, de deux autres volumes. La tendresse conjugale pouvait seule faire pardonner cette erreur de goût de la part de cet homme célèbre. Sans un motif si respectable, quel jugement pourrait-on porter de lui lorsqu'il vous accable impitoyablement de cinq gros volumes

dans lesquels, pour rencontrer quelques pensées justes, neuves, brillantes, on est condamné à dévorer un fatras d'idées fausses, rebattues, insignifiantes, inintelligibles ?

En général, quand ils sont étendus; comme ils ne présentent jamais un intérêt soutenu de raisonnement ni de narration, les ouvrages qui ne se composent que de pensées détachées finissent par rebuter; il faut qu'ils soient très-courts; ces pensées ne sont que des textes pour les réflexions du lecteur. La Bruyère et La Rochefoucault le savaient bien; ils ont renfermé chacun le résultat de leurs méditations dans un petit volume, mais ce petit volume est plus abondant en substance réelle et salutaire, que des piles d'*in-folio*.

Un nouvel éditeur a réduit, en 1808, les cinq volumes des *Mélanges* en un seul, cependant il a laissé subsister encore beaucoup de choses peu dignes de la réputation de madame Necker et

du public. Il serait peut-être nécessaire de réduire encore la réduction à la moitié.

Madame Necker écrivait chaque jour les traits les plus saillans des entretiens qu'elle avait avec les hommes les plus célèbres de son temps, dont la réunion formait sa société. Thomas et Buffon en étaient les premiers figurans; elle les admirait, les aimait avec tendresse, les respectait comme des intelligences supérieures; elle ne parle d'eux qu'avec une exaltation presque religieuse. Cependant elle ne leur accordait pas un mérite égal : à son avis, Thomas était *l'homme de son siècle*, et Buffon *l'homme de tous les siècles*. Ses opinions et ses sentimens se modelaient sur les opinions et les sentimens de ces deux écrivains : elle commente et représente sans cesse, en des termes différens, leurs idées qu'elle s'est appropriées : ils n'aimaient pas Voltaire; elle ne l'aime pas et elle le juge avec une extrême sévérité. Si elle proposa d'élever une statue à ce grand

homme, ce ne fut pas l'enthousiasme qui lui inspira cet hommage, mais la vanité, le désir d'être louée pour une chose d'éclat.

Dans ses pensées, madame Necker tenait plus à l'expression qu'à l'idée; trouver des points de rapprochement entre ce qui est idéal et ce qui est matière, était à ses yeux le chef-d'œuvre du génie; ces vains efforts de l'esprit, dangereux pour le goût, sans agrément, sans intérêt, sans utilité, elle les nommait le véritable secret de l'art d'écrire.

Elle avait surtout un penchant décidé pour les comparaisons, et se plaisait à rechercher les plus éloignées. Ainsi elle nous dit que l'opinion *est une espèce d'espion véritablement gagé par la vertu, qui n'entre en fonctions qu'en temps de guerre;* que le caractère, dans la retraite, ressemble *à l'onde en repos;* qu'il est *la vie de la vie*, et qu'il est à l'esprit *ce que les vents sont à la surface des eaux;* que le sens intérieur du cerveau *est comme un clavecin;* que les

systèmes *sont un fleuret* dont les bons esprits s'amusent dans la chambre; que ceux qui croient dérober les pensées d'un homme qui joint l'éloquence à la force des idées, *ressemblent à des voleurs qui voudraient arracher la draperie d'une statue de marbre*; que les idées dont la présence chasse des pensées intéressantes, *sont une foule bruyante qui interrompt mal à propos un orateur*; que l'on traite les romans anglais *comme on traite les personnes estimables*, à qui l'on pardonne bien des défauts; que l'imagination est *l'optique de la parole*; que l'esprit en France *ressemble aux présens du nouvel an*; que la perfection est incommunicable *comme l'éternité*; que les sens sont à l'ame *ce que les courtisans des rois d'Asie sont à leurs souverains*; enfin, que l'amour de la gloire *ressemble à ce pont que Satan jeta sur le Chaos, pour passer de l'enfer en Paradis*.

Voulez-vous des phrases obscures, des expressions alambiquées dont l'em-

ploi est de revêtir des pensées insignifiantes ou communes? Lisez: « La pensée doit atteindre plus facilement aux secrets des esprits qu'à ceux des corps. — Les grandes idées germent enfin; elles ressemblent à cette plante étrangère, qui, après dix ans de stérilité, fleurit dans une seule nuit et attire autour d'elle le concours de tous les botanistes. — Lorsqu'on veut faire passer ses sentimens dans l'âme d'un autre, il faut les mettre sur un piédestal pour les faire apercevoir. — Les rapprochemens les plus distans sont les plus ingénieux; plus on les tire de loin et plus ils annoncent une grande origine. — Il faut traiter les pensées comme les hommes; les détails qui les concernent ne peuvent nous intéresser qu'après avoir fait une longue connaissance avec eux. — Le prince Henri en Suisse n'était pas *examiné*, il était *regardé*. — Le véritable sens des mots ne s'entend jamais que dans le lieu où on les prononce. — C'est souvent un moyen de corriger ses défauts extérieurs que

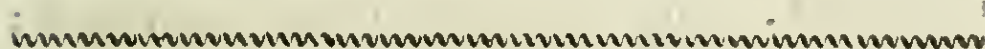
d'en exprimer les effets intérieurs ; car l'action est réciproque du dedans au dehors et du dehors au dedans. — L'esprit de Montesquieu n'est pas en monaie, mais en médailles. — L'amour de la gloire n'est qu'une exagération continuelle de notre être. — Ce qui tourmente l'homme de bien, c'est la rivalité des devoirs; ce qui tourmente l'administrateur, c'est la rivalité des vérités. »

Nous avons relevé ce petit nombre de phrases, afin de faire sentir aux jeunes gens ce qu'ils doivent éviter quand ils écrivent. Qu'ils n'oublient jamais que, si leurs pensées ne sont pas nobles, des mots recherchés ne leur donneront jamais ce mérite; et qu'une bonne pensée, au contraire, produit tout l'effet que l'on en peut désirer lorsqu'elle n'est revêtue que d'expressions simples, naturelles, mais propres à l'objet, et placées par le goût.

Il ne faut cependant pas inférer de notre critique, que ce style soit toujours celui de madame Necker. Elle a souvent

des pensées profondes, élevées, frappantes, qui avoisinent même le génie; des traits annonçant l'étude du cœur humain, et des morceaux où l'on reconnaît la véritable éloquence de l'ame. Madame Necker parle de la Divinité, de la vertu, des affections qui unissent les hommes, avec une dignité, une onction religieuse, un enthousiasme, une sensibilité qui vous pénètrent, vous persuadent, vous attendrissent et vous entraînent.

J. D.........y



LE MAITRE DE FORGES RIMEUR.



Un maître de forges a forgé à coups de marteau et fait imprimer à Lure, un poëme en trois chants, intitulé; *Moins que rien sur les forges.* Ce titre est trop modeste; car à la pesenteur des vers,

on s'aperçoit que les trois chants forgés par notre forgeron, sont aussi lourds que le fer qu'il forge.

Je vais chanter la forge avec tous ses fourneaux,

dit-il, en débutant. On lit ensuite que

Dans le terrein jaunâtre on trouve la *greluche* :
Pour la bien nétoyer on se sert d'une *huche*.
Lavez celle de grain dans votre *patouillet* ....

Ces vers sont très-instructifs ; *le patouillet* produit un effet enchanteur ! Les suivans joignent au mérite de l'instruction, celui de l'harmonie poétique :

On y voit *Tubulcain* qui fondit le métal,
Schwdimberg, *Wesserling*, *Oberbruck*, *Klingental*,
Le *binocle*, les *crics*, les *gougons*, les *tenailles*,
Le *culot*, le *merrain*, le *borax*, les *cisailles*,
Cruse, *brasque*, *castine*, *engrainage et palard*,
Hydrogène, *bobine*, et *bonard* et *geulard*, etc.

Quelle heureuse énumération de mots techniques ! Comme cette poésie est imitative des travaux d'une forge ! mais le tableau que fait notre poète Cyclope

de *sa vie active*, est surtout aussi intéressant qu'admirable. Soyez tout oreilles :

Sans cesse remuant, toujours sur le qui vive.....
On le cherche partout : est-il au *patouillet?*
Il vient de le quitter; il est au *martinet.*
Cependant il le faut : que n'a-t-il pas à faire?....
Mais c'est perdre son temps. Après beaucoup de mal,
Un gougat curieux l'a vu sur son cheval.

Voilà ce que l'on appelle une peinture animée! Cependant, en galoppant, le héros a gagné de l'appétit; il songe à dîner;

. . . . et je le vois à table,
Auprès de son *ami*, *où* d'un savant aimable.....

afin de vous faire perdre de vue l'hyatus de ce dernier vers,

Hâtez-vous de manger; laissez-là les gourmands,

dit-il, et il passe aux douces occupations de la soirée; le style de l'auteur devient alors singulièrement touchant; il trace des scènes si patriarchales, que

l'on croit voir Abraham, Isaac et Jacob établis dans une forge :

Le soir est consacré aux soins de la famille :
Il forme ses enfans, il fait chanter sa fille ;
Mais toujours fatigué *par ses conceptions*,
Il donne à ses enfans *des éducations*.....
Le souper toujours gaî, de la nuit est l'annonce ;
On le quitte à regret, dans ses draps l'on s'enfonce.

C'est le cas de souhaiter le bonsoir à M. le maître de forges de Lure, ainsi qu'à sa muse harmonieuse et féconde. Qu'il goûte un doux repos cet Homère des forges et qu'il y puise une vigueur nouvelle pour continuer à nous marteler des vers d'un cachet aussi précieux que ceux que nous avons cités ; ils sont dignes de porter le même titre que son poème.

J. D......y.

L'AMITIÉ DES FEMMES.

J'ai pénétré dans le temple de l'amitié : j'y ai vu les médaillons de Castor et Pollux, d'Oreste et Pilade, de Thésée et Pyrithoüs, de Damon et Pythias, de Nysus et Euriale, de La Fare et Chaulieu. Voilà sans doute peu de vrais amis, dira l'un ; en voilà beaucoup dira l'autre ; car on sait que

> Rien n'est plus commun que le nom,
> Rien n'est plus rare que la chose.
>
> La Fontaine.

Mais ce qui m'étonne, c'est d'avoir cherché vainement parmi cette collection les portraits de quelques femmes. Ils sont tous dans la galerie des amours : on dit même qu'ils y changent souvent de place. Pourquoi ne sont-ils que là ? est-ce que ces dames sont incapables

de serrer entre elles les nœuds d'une amitié solide ? Je le crains, et même je le crois.

Les femmes sont faites pour l'amour; puisqu'elles sont faites pour devenir mères, et ce sentiment, dès que l'âge lui permet de naître, s'empare de leur âme toute entière; elle n'a plus de place pour l'amitié. Je pardonne à trois pensionnaires ingénues de s'y méprendre, et de croire que si le *Grand Seigneur* voulait bien les épouser, elles pourraient continuer de vivre dans la même intimité. Elles se trompaient. Le mouchoir n'eût pas été plutôt offert à l'une, que la jalousie aurait dévoré les deux autres; et partout où la jalousie se montre, l'amitié s'enfuit.

Voltaire peint deux belles liées *dès leur tendre enfance*, et marchant de concert, en s'accablant de caresses, vers le temple de l'amitié. Hélas !

Toutes les deux avaient le mêmeamant.
A son nom seul, ô merveille soudaine!

Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.

Temple de l'amitié.

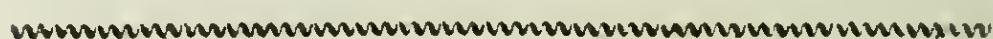
Chaque jour réalise ce tableau parmi nous. Qu'un jeune homme à marier survienne dans un cercle de jeunes filles; aussitôt, toutes n'auront des yeux que pour lui, toutes seront animées du désir d'attirer ses regards sur elles; toutes cesseront d'être amies et deviendront rivales.

Et ne les blâmons pas : elles cèdent à l'impulsion de la nature. Pourquoi a-t-elle pris chez l'amour, la pâte dont leur cœur a été pétrie.

L'hymen ne les rend pas à l'amitié. Elles n'ont comme les hommes, ni cette multitude de distractions et d'affaires qui font diversion aux sentimens amoureux; ni cette fermeté de caractère et d'attachement qu'exige l'amitié, et qui est incompatible avec la mobilité de leurs nerfs. Les unes, qui se piquent de bonne conduite, concentrent leurs affec-

tions dans leur intérieur, entre des enfans et un époux; c'est là ce qu'on nomme le devoir, mais ce n'est pas là ce qui s'appelle l'amitié. Les autres ont des compagnes de plaisirs et point d'amies, des amans et point d'amis.

Il en est pourtant à qui l'amitié fait sentir sa douce flamme; mais elle ne s'allume pour une femme qu'à l'approche de son automne, et ce n'est presque jamais avec une personne de son sexe qu'elle en partage la chaleur. Elle veut un ami sûr, elle a besoin d'un confident discret, un homme est ce qui lui convient: Encore, faut-il pour donner à cette liaison tous ses charmes, que l'amour, suivant l'expression de Fontenelle, *ait autrefois passé par là.*



LES OREILLES.



Pourquoi dit-on: Je te donnerai sur les oreilles? Elle ne sont pas détachées

de la tête, pour recevoir une pareille correction; et ce n'est pas là que l'on frappe.

Pourquoi dit-on d'un homme avantageux, blessé dans son amour-propre, qu'il a l'oreille basse? L'oreille est en général sans mobilité, et ne peut pas plus s'abaisser que se relever.

Le chapeau sur l'oreille indique un fanfaron, la coëffe sur l'oreille ou de travers, annonce une femme colère: pourquoi? ce sont là de ces locutions de société dont il serait difficile de se rendre raison.

Je conçois bien pourquoi à Beaune, au milieu d'un parterre qui criait aux acteurs qu'on ne les entendait pas, Piron dit assez haut: *Ce n'est pas faute d'oreilles;* par là, il assimilait les Beaunois, à la monture de Silène.

La phrase *se faire tirer l'oreille,* quand on est lent à payer, vient de ce qu'à Rome, l'huissier saisissait par l'oreille le débiteur difficile et le conduisait en prison.

Philoxène s'était prosterné aux pieds du tyran de Syracuse. Un ami lui fit sentir quelle était l'humiliation de cette posture pour un philosophe. *Comment voulez-vous*, dit-il, *que je m'en fasse entendre? C'est à ses pieds que Denis a ses oreilles*. Que de gens qu'une fausse grandeur enivre et qui ne s'entourent que de bas flatteurs, mériteraient une pareille réponse?

La jeune fille dont le cœur s'agite en cherchant à s'éclairer, et la jeune femme qui attend celui qu'elle aime, ont également *l'oreille au guet*.

Dorine dit, en parlant de Tartuffe, et faisant malignement son éloge : *Il a l'oreille rouge*. Cette couleur est en effet un des mérites extérieurs de l'oreille. Il était perdu autrefois sous ces énormes perruques qu'avaient adoptées nos pères, à l'exemple de la cour. Il est de même perdu aujourd'hui pour les femmes avec leurs cornettes et avec ces chapeaux qui permettent à peine à leurs adorateurs de leur glisser quelques mots à l'oreille.

La coëffure à la Titus a rendu aux oreilles le service d'en laisser appercevoir la teinte vermeille et de les faire participer aux recherches de la parure.

De combien d'enjolivemens brillans ou bizarres ne sont-elles pas chargées dans les divers pays? Rien n'est plus universel que cet usage. D'où a-t-il pu naître? Du seul désir d'attirer sur soi les regards : car il ne tient en rien à la beauté des traits du visage. On évalue à plus d'un million chacune des deux perles suspendues aux oreilles de Cléopâtre :

> Lorsque les habitans des rives du Cydnus,
> L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

Femmes charmantes, n'ambitionnez pas ces pompeux ornemens : les Grâces n'en ont pas besoin. Pourquoi exposeriez-vous l'artiste qui dirige votre toilette, à entendre répéter de lui et de vous, ce qu'Appelles disait du peintre maladroit d'une Hélène chargée de pier-

reries : *Tu l'as faite riche, ne pouvant la faire belle.*

JACQUES ROUGE-OREILLE.



LA
POUDRE POUR LES CHEVEUX.

L'ART presque toujours gâte la nature; à force de vouloir être mieux, on cesse d'être bien. Elle nous avait donné des cheveux assortis à l'air de notre visage, bruns, blonds, ou d'une nuance intermédiaire plus ou moins prononcée. Nos fantaisies l'ont emporté sur les convenances naturelles, et nos cheveux ont changé de couleur, suivant le caprice des personnes qui se trouvaient, en ce genre, disgraciées par le temps ou par la nature : car ce sont toujours les laides qui amènent les modes et les belles s'y soumettent.

Le blond doré charmait les dames

Romaines; et quand leurs cheveux n'offraient pas cette teinte, elles couvraient leur tête avec les blondes chevelures que la victoire leur envoyait de la Germanie, ou elles avaient recours à des poudres et à des compositions, qui d'une brune faisaient tout-à-coup une blonde; et plus la nuance était marquée, plus elles se croyaient sûres de plaire.

J'ai vu de même, il y a quarante ans, plusieurs de nos dames se faire jeter sur la tête une poudre rousse qui, certes, ne les embellissait pas. Mais la mode le voulait; et la mode qui peut avoir des caprices, ne peut jamais avoir des torts.

Elle a ensuite imaginé la poudre d'un gris cendré qui ne convenait pas mieux soit à la blonde soit à la brune; mais encore une fois, ainsi le voulait la mode.

Elle a tardé long-temps à mettre en faveur la poudre blanche. Le dix-septième siècle ne la connut pas. Les Ninon, les Sévigné, les Montespan, si l'on en juge par leurs portraits, laissaient à la nature le soin de colorer leurs che-

veux. L'art en usa de même à l'égard de ces énormes perruques si imposantes, qui semblaient doubler le volume d'une tête, en doublant le volume des cheveux qui l'entouraient : eh bien ! on ne les poudrait pas.

Ce ne fut qu'au commencement du dix-huitième siècle, que la poudre blanche prit possession des toilettes; privilège qu'elle a conservé jusqu'au moment où les têtes se sont mises à la Titus et à la Caracalla.

Mais ce genre de coëffure a un bien grave inconvénient. Il laisse trop voir les ravages que le temps exerce sur la personne; on semble porter avec soi son acte de naissance écrit en cheveux gris ou blancs. La poudre blanche ne laisse point apercevoir ces signes désolans. Elle les dissimule ; et l'on ignore si c'est à la main du temps ou du coëffeur que se doit la blancheur de la chevelure.

Dans le temps où cette poudre commençait à preudre faveur, il arriva une

petite aventure, qui mérite d'être consignée ici. Un montagnard des Pyrénées, qui ne connaissait que son castel, voulut se marier. Sa cousine, domiciliée à Tarbes, lui avait trouvé une fille bien née. Il vient pour l'entrevue, la nuit approchait, sa vue était faible, il n'aperçoit que des cheveux poudrés à neige, qu'il prend pour des cheveux blanchis par l'âge. Aussitôt, et sans vouloir d'autres informations, il remonte à cheval et part en disant qu'il ne voulait pas épouser sa grand-mère.

L'Érudit des Toilettes.



LA

MODE DES BAINS DE VAPEURS.



C'était presque une honte, il n'y a pas long-temps, en province, que d'aller se baigner.

On se cachait pour aller aux *bains chauds*.

Les seuls enfans allaient en plein jour aux *bains froids*.

Toute personne qui entrait dans une baignoire était réputée malade, impure, malsaine, et ne trouvait que difficilement à se marier.

Les idées ont bien changé sur ce point, et surtout à Paris.

Les Parisiens sont amphibies. Ils vivent dans l'eau comme dans l'air. Il n'y a pas de petite maîtresse qui, en sortant du lit, n'entre dans sa baignoire.

Nous avons une *école* de natation où ces dames vont prendre des leçons de nos plongeurs habiles. Il faut pourtant avouer que ce n'est pas encore le plus grand nombre, mais patience, cela viendra.

Les *bains chinois* qui n'ont de chinois que le nom, sont à deux pas de chez moi. Il y a, comme on sait, les *bains d'en haut* et les *bains d'en bas*.

La nourrice de mon fils, depuis qu'elle

ne l'allaite plus, fait de fréquentes visites aux bains d'en bas.

La femme de chambre de ma femme va aux bains d'en haut de peur de se compromettre.

Quant à ma femme elle-même, c'est autre chose. Elle allait d'abord à Tivoli prendre des bains de Barèges; mais cela n'a pas suffi, sa santé exigeait d'autres soins.

Il faut vous dire que la santé de madame n'a pas cessé à mon gré d'être florissante. Elle a le teint clair, la peau blanche et fine, l'œil vif et un embonpoint fort raisonnable.

Cependant, le docteur a prétendu qu'il y avait de l'âcreté dans le sang et que le péril serait grand bientôt, si l'on n'y mettait ordre. Il lui a remis une adresse pour aller à un établissement qui vient de se former et où l'on donne à bon compte des bains de vapeurs excellens.

Le bon marché a effrayé ma femme. Ce qui coûte peu est peu désirable. C'est le haut prix de certaines choses qui peut

rassurer sur leur qualité. Mais enfin, il a bien fallu en passer par là. Le médecin qui n'entend pas railleries sur ses ordonnances, résistait et prêchait. La curiosité poussait aussi de son côté. Si bien qu'on a fait mettre les chevaux et qu'on est allé à l'établissement indiqué.

On a introduit Madame dans une petite pièce fort propre, où elle a trouvé un lit de repos et une boîte.

Cette boîte est la baignoire. Des femmes fort adroites et fort polies, vous déshabillent. Vous entrez dans l'*appareil.* Vous passez la tête à travers une espèce de chatière pratiquée dans le couvercle. On vous met une collerette de lin d'Egypte, et vous transpirez là tout à votre aise, grace aux bouffées d'air chaud qu'on précipite, ou qu'on modère selon votre force et votre caprice.

Ma femme reste là tous les matins, trois fois la semaine, une ou deux heures, et pendant ce temps là (soit dit sans épigramme), la paix règne à la

maison. Quant elle rentre, tout le monde court au-devant d'elle, et moi-même, sitôt que j'entends sa voiture, je fais apprêter, pour la réconforter, deux verres de vin muscat; elle en prend un, j'avale l'autre, et cela lui fait véritablement beaucoup de bien.

Ces bains de vapeurs à ce qu'il paraît sont très-agréables et très-sains. Ils entretiennent l'appétit et c'est la moindre de leurs vertus. Ils font passer les douleurs, enlèvent les maux de reins comme avec la main, calment les nerfs, chassent l'insomnie, purifient les humeurs et opèrent toutes sortes de merveilles.

On vous donne à votre désir des vapeurs de soufre qui ne vous montent point au nez, ou des vapeurs à la vanille qui vous assouplissent le corps et rendent la vigueur aux plus délâbrés; les vieux deviennent jeunes, les noirs deviennent blonds, c'est un enchantement......, à ce que dit ma femme.

On s'occupe en ce moment d'appareils pour fournir des vapeurs à la rose, au

jasmin, à la menthe. J'attends que cette nouvelle invention soit prête pour en aller essayer à mon tour ; car, tel que vous me voyez, je suis difficile et délicat, je n'ai pas le caractère extrêmement égal, ni la santé extrêmement robuste, et j'ai le projet d'aller prendre un jour des bains de vapeurs pour faire *passer mes vapeurs !*

Crédulini.

LES FRANÇAIS ET LES ESPAGNOLS.

Le sceptique et prolixe Lamothe le Vayer a prétendu qu'il existait une antipathie naturelle entre les Français et les Espagnols ; mais ce qu'il nomme antipathie ne fut jamais autre chose que l'effet de la rivalité des deux gouverne-

mens. Depuis la paix des Pyrénées, époque où la rivalité cessa, les Français et les Espagnols ont fait maintefois preuve d'une estime et d'une amitié réciproques.

Sur quoi le Vayer fonde-t-il cette prétendue antipathie? D'abord, sur la différence de climat, comme si cette différence n'avait pas lieu, même entre plusieurs provinces de France : or, on n'a jamais dit que les habitans de Strasbourg eussent de l'antipathie pour les habitans de Marseille, ni ceux de Marseille pour ceux de Strasbourg. L'auteur met en opposition le caractère des deux nations, la conformation, le tempérament, la taille, la couleur du Français et de l'Espagnol ; et il part de-là pour douter qu'ils sortent *de la même façon* du ventre de leur mère, ce qui est un peu fort.

Mais il sera plus comique d'entendre le Vayer parler lui-même : « Le Fran-
« çais, dit-il, mange beaucoup et vîte ;
« l'Espagnol fort peu et lentement : le

« Français se fait servir le bouilli le
« premier ; l'Espagnol, le rôti : le Fran-
« çais met l'eau sur le vin ; l'Espagnol,
« le vin sur l'eau : le Français parle vo-
« lontiers à table ; l'Espagnol ne dit mot :
« le Français se promène après le repas ;
« l'Espagnol s'assied au moins s'il ne
« dort : le Français, soit à pied, soit à
« cheval, va vîte dans les rues ; l'Espa-
« gnol va toujours fort posément : les
« laquais des Français suivent leurs
« maîtres ; ceux des Espagnols vont de-
« vant : le Français, pour faire signe à
« quelqu'un de venir à lui, hausse la
« main et la ramène vers le visage ; l'Es-
« pagnol, pour le même sujet, baisse la
« sienne, et la rabat vers les pieds : le
« Français donne un baiser aux dames
« en les saluant ; l'Espagnol ne peut
« souffrir cette privauté...... : le Fran-
« çais, réduit à l'extrême besoin, vend
« tout, hors sa chemise ; c'est la pre-
« mière chose dont l'Espagnol se dé-
« fait, gardant la fraise, l'épée et le man-
« teau jusqu'à la dernière extrémité : le

« Français porte les habits d'une façon,
« et l'Espagnol d'une autre qui n'a rien
« de semblable. A les considérer de pied
« en cap : le premier se revêt de son
« pourpoint après tout le reste ; le der-
« nier commence à s'habiller par-là :
« le Français se boutonne, en allant du
« collet vers la ceinture ; l'Espagnol au
« rebours, commençant par le bas, fi-
« nit vers le menton, etc., etc. »

Il est temps de nous arrêter ; si nous poursuivions cette enfilade d'oppositions burlesques, nous pourrions fatiguer la patience du lecteur. Cet échantillon sera plus que suffisant pour donner une idée de la solidité des raisonnemens dont le Vayer prétend étayer ses allégations : tous les autres sont de la même force ; une antipathie si plaisamment prouvée, n'empêchera point que les deux nations ne vivent en bonne intelligence.

J D........y



LES BOTTES, LES BRETELLES, LES CHEVEUX A LA TITUS.

Laudatores temporis acti. (HOR.)
Ils plaignent le présent et vantent le passé.

CETTE manie a été de tous les temps ; et depuis le déluge, pour ne pas remonter à la création, on a répété que le temps passé valait mieux que le présent. Ainsi bien loin de tendre à la perfection, il semblerait que l'espèce humaine dégénère de siècle en siècle ; ce qui ne serait pas consolant. Arts, littérature, poésie, métiers, professions, modes, et les modes surtout, tout cela était donc bien plus parfait du temps de nos bons aïeux qu'aujourd'hui. Les journaux, feuilles et feuilletons en ont fait une revue générale, tout a passé par leur censure. Après avoir réprouvé la mise élégante et légère des femmes, celle des

hommes a eu son tour. On a prétendu changer leur costume de la tête aux pieds, où, pour mieux dire, des pieds à la tête, et l'on a commencé par les bottes. A propos de bottes, on a entrepris de leur arracher les bretelles, enfin on les a pris aux cheveux. Pour réussir dans cette généreuse entreprise, si l'on n'eut employé que l'arme du ridicule, les amateurs des bottes, des bretelles, et des têtes *à la Titus*, *à la Caracalla*, ou *à la Russe*, auraient ri, et se fussent contentés de répondre :

Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Mais ceci est devenu plus sérieux, la faculté a lancé ses décrets contre ces modes mortifères. Ainsi, vous portez des bottes, *mort subite* : vous faites usage de bretelles, *mort subite* : votre tête est *à la Titus*, *mort subite* : Eh! Messieurs, ne nous tuez pas pour de pareilles bagatelles ; laissez-nous vivre avec des bottes, pour n'avoir pas nos

pieds toujours dans l'eau et nos bas crottés ; souffrez-nous les bretelles, afin qu'un haut de chausse ne soit pas toujours près de tomber ; permettezque nos têtes soient *à la Titus*, pour n'avoir pas le désagrément d'enfariner nos cheveux et deblanchir nos habits. « Mais, dites-vous, cette coïffure est nuisible à la santé. » Il est bien étonnant que nos bons aïeux ne s'en soient pas aperçus, et que, depuis la création du globe et des animaux de toute espèce qui l'ont peuplé, jusqu'à la fin du seizième siècle, on ne se soit point avisé que des cheveux bien couverts d'amidon et de graisse, fussent un préservatif efficace contre les rhumes, les catarrhes, la goutte, la gravelle et l'apoplexie. Pauvres peuples anciens, et vous, simples habitans de la campagne, vous ne soupçonniez pas que toutes vos maladies, et la mort même, auxquelles vous étiez sujets ainsi que nous, ne provenaient que de ce que vos cheveux étaient sans poudre et sans pommade. Il faut du temps pour faire

une aussi précieuse découverte ; et il n'appartenait qu'au siècle des miracles de la produire. Graces soient donc rendues aux docteurs qui nous éclairent sur des intérêts si chers ! s'ils ont encouru l'indignation des artistes en bottes et en bretelles, ils ont du moins bien mérité des perruquiers. On ne peut pas plaire au genre humain :

> Est bien fou du cerveau,
> Qui prétend contenter tout le monde et son père.

P.



L'ORIGINE ET L'UTILITÉ DES BIENSÉANCES.



Si l'homme eût été placé sur la terre pour y vivre sans aucune communication extérieure, tous ses devoirs auraient été bornés à sentir la dépendance de son être, à en respecter l'origine, à s'occu-

per de la main puissante qui l'a formé, et à remplir son cœur de reconnaissance pour les bienfaits que la nature a semés avec tant de magnificence autour de lui, ses vertus et ses vices auraient été tout entiers au fond de son ame ; mais, bientôt les hommes sentirent que le but de l'auteur suprême avait été de les comprendre tous dans cette chaîne de besoins qui les lie les uns aux autres. L'innocence faible et timide chercha à se mettre à l'abri des violences et de l'oppression. Voilà l'origine des sociétés.

L'homme alors éprouva mille mouvemens divers qui, jusqu'alors, lui étaient inconnus; il vit son cœur en proie à une foule de passions qui prenaient leur source dans un commerce à la douceur duquel son imagination attachait tous les élémens de son bonheur. Il fallait encore l'obliger à se respecter soi-même et à respecter les autres ; il fallait mettre dans les manières une certaine politesse et retrancher de la société tous les vices qui naissent d'un caractère dur et

inflexible, sans quoi elle n'eût offert ni douceur ni agrément. Tous ces avantages ne pouvaient être que le produit des mœurs. Peu à peu elles perdirent leur première rudesse. On vit les hommes observer entre eux des égards, ils apprirent à connaître les *bienséances*, et bientôt ils en firent la règle de toutes leurs actions. Souvent les *bienséances* arrêtent encore la main, lorsque le cœur est déjà livré tout entier à la violence des passions.

Elles paraissent avoir été placées à côté de la vertu pour la défendre; si la douceur des mœurs a mis de la politesse dans les manières, souvent aussi, par un heureux retour, la politesse des manières a su adoucir les mœurs les plus grossières. Que pouvaient ici les lois? arrêter les efforts du vice? il semble qu'il n'appartienne qu'aux *bienséances* d'obliger les hommes à conserver au moins les apparences de la vertu; leur empire est d'autant plus puissant qu'il

se fait moins sentir et qu'elles ne le tiennent que des mœurs.

Les lois sont établies, les mœurs naissent pour ainsi dire avec nous; les unes commandent à l'esprit, les autres semblent n'agir que sur le cœur. Souvent on se sent entraîné par les premières avec force et comme malgré soi; on obéit plus volontiers aux secondes, parce qu'il semble qu'alors on ne fasse que céder à ses propres mouvemens. Bannissez la bienséance, et la pudeur n'a plus de droits qui soient inviolables; les hommes perdent alors cette heureuse flexibilité qui les porte à céder sans efforts aux opinions des autres, et à souffrir mutuellement leurs faiblesses.

Parmi les *bienséances* que le sage doit respecter, il y en a qui sont fondées sur les *mœurs*, d'autres sur les *égards*; et quelques-unes enfin sur les *usages*. *Les premières* forment une barrière que la nature a placée entre les hommes pour arrêter le débordement de leurs

vices ; les secondes sont l'expression des sentimens de respect, de bienveillance et d'amour qu'on se doit réciproquement. Les dernières n'ont souvent d'autre fondement que leur conformité avec le génie et le goût de la nation qui les a établies.

Le cynique affecte pour les unes un mépris orgueilleux ; l'homme impoli cherche à s'affranchir des secondes. Un attrait secret de la vanité fait que le misanthrope néglige les troisièmes. L'homme sage, libre des préjugés que donnent le vice, l'éducation ou l'amour-propre, sait seul apprécier les choses ; son respect pour certaines *bienséances* n'est que son respect pour la vertu même, et l'indifférence des autres fait qu'il s'y prête encore, alors même qu'elles ne doivent produire que de faibles résultats.

Comme on voit après une tempête violente les eaux de la mer déposer sur ses bords le limon dont elles étaient chargées; et les flots ensuite, contraints d'abandonner le rivage, emporter les

sables qui le couvraient ; ainsi dans le commerce des hommes il y a un flux et reflux continuel de vices qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un homme était né vertueux et son cœur innocent ne connaissait ni l'artifice ni l'imposture : le monde, en un instant, lui a ravi toute sa vertu ; mille objets ont été réveiller au fond de son cœur des passions qu'il n'y connaissait pas ; lui-même séduit, ébranlé, emporté, est surpris de se trouver criminel sans en avoir formé le dessein. Ses vices impatients de se répandre, vont, à leur tour corrompre les mœurs des autres hommes, et bannir d'entre eux l'harmonie et le bonheur.

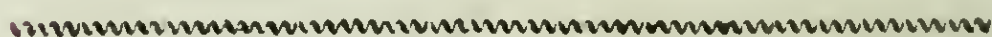
Les *bienséances* peuvent seules arrêter le cours de tant de maux, elles sont la dernière digue que l'auteur de la nature ait élevée contre le torrent de nos passions ; on ne la franchit pas aisément. L'amour-propre qui nous fait désirer l'estime des autres hommes, lors même que nous le méritons le moins, nous

oblige de leur dérober le fond de notre cœur : ainsi les *bienséances* sont le ressort principal de nos actions, lorsque l'amour de la vertu n'agit plus sur le cœur, elles nous obligent au moins d'en conserver l'image dans notre conduite.

Qu'on se garde bien cependant de confondre le respect des bienséances avec ce vice honteux qui n'emprunte les dehors aimables et séduisans de la vertu, que pour couvrir des haines, des trahisons et des perfidies. La plupart des vices ont leur source dans les faiblesses de l'homme : plusieurs même, osons le dire, ont la leur dans les qualités les plus nobles et les plus estimables. L'hypocrisie ne nait que de la corruption et de la bassesse du cœur ; l'homme vicieux qui observe les *bienséances*, semble conserver une sorte de respect pour la vertu ; et dans la société, les mœurs se soutiennent encore sous ces nobles apparences : l'hypocrite qui se joue de la vertu, emprunte son image pour cacher ses perfidies. Le premier

ne renferme ses vices au-dedans de lui-même, que pour éviter la honte qui les accompagne ; le second n'empêche ses vices de s'échapper, que pour en recueillir plus sûrement le fruit ; c'est le dernier effort de la perversité humaine. L'un est cet animal terrible dont la *chaîne* rend toutes les fureurs impuissantes ; l'autre est cet animal féroce qui déchire impitoyablement ceux que sa voix trompeuse vient d'attirer dans ses filets.

M.... N.



SOUVENIRS

DU CHATEAU DE MEUDON.



Il y avait bien des années que je n'avais vu Meudon, et je viens de revoir ces beaux lieux empreints de si grands souvenirs. C'est là qu'avait habité la brillante duchesse d'Etampes, si tendrement aimée d'un Roi gentilhomme.

Le château qu'elle y fit bâtir fut encore bien plus décoré par le cardinal de Lorraine. C'est aussi là que cet homme imposant venait respirer, après les agitations de son ministère, et qu'il rassemblait tous les savans qui fleurissaient alors. Le chancelier de l'Hôpital y figurait comme un cèdre au milieu d'eux, et après avoir admiré le *castra superba Medonis*, ainsi qu'il s'exprime lui-même, il se livrait au charme des conversations savantes, ou sur cette magnifique terrasse, égale aux jardins de Sémiramis, ou dans ces bois silencieux que le cardinal avait donnés aux premiers capucins qu'il avait amenés en France. Henri IV faisait sa demeure dans ce château pendant le fameux siége de Paris. Le surintendant Servien qui en devint depuis le propriétaire, le répara. Mais, le fier Louvois, qui en fut le maître à son tour, y fit bien d'autres embellissemens.

Ce brillant domaine tomba dans les mains du Grand Dauphin, mort en 1711,

dans le château neuf qu'il y avait fait bâtir ; ce château subsiste encore, mais il est mille fois inférieur à l'ancien que l'on a récemment démoli. Dans ce vaste bâtiment, où le style du temps était si bien marqué, on trouvait à chaque pas des souvenirs précieux. La galerie offrait des morceaux de sculpture antique, que le cardinal de Lorraine avait rapportés de Rome, après y avoir fait une fouille abondante en 1555, et parmi lesquels était une tête d'Alexandre en porphire. On admirait la voûte qui tournait au tour de la chapelle, et, dans la chappelle même, les amateurs distinguaient une belle résurection. De toutes parts, la vue était ménagée avec un art infini. L'oreille même était intéressée dans cette salle acoustique : on y faisait la conversation de très - loin, en se parlant tout bas. Malgré tant de beautés réunies, Louis XV n'a jamais pu souffrir Meudon ; la raison qu'il en donnait franchement, c'est qu'il y avait étudié. Pauvre cardinal de Fleury !

Telle était la source de mes sensations, en revoyant des ruines qui semblaient me parler encore ; en traversant l'allée du Gladiateur jusqu'au bastion des Capucins, en m'enfonçant dans la pittoresque excavation de l'oursine, en regardant ces pièces d'eau si belles autrefois et si négligées aujourd'hui, en reconnaissant les débris des moulins qui jadis y faisaient refluer les sources voisines.

Tout périt : *Debemur morti, nos, nostraque.* Telle est notre consolation : elle n'est pas fort gaie ; mais c'est celle que donnait jadis Sulpitius à Cicéron, pour lui rendre la mort de sa fille moins amère. Il lui disait qu'en voulant voir les ruines des quatre villes les plus florissantes de la Grèce, il n'en avait pu seulement retrouver la place. Du moins celle de Meudon n'est point perdue, il lui reste toujours son côteau enchanteur avec sa belle terrasse. Tout ce qui est mortel est sujet à la destruction. Les années nous entraînent nous-mêmes ; pourquoi

ce qui sort de nos mains n'aurait-il pas la même destinée ? Ma mémoire n'a pas été démolie avec le château de Meudon, il me reste au moins des souvenirs.

C.



L'HOMME UNIVERSEL.

(Traduit de l'anglais.)

Connaissez-vous Chrysologue ? Il sait tout, raisonne sur tout ; voit tout, entend tout ; depuis les hautes sciences, jusqu'aux moindres détails de l'économie rurale, rien ne lui est étranger. Aussi habile politique qu'excellent physicien, il gouverne et régit les états avec autant d'aisance qu'il commande à la nature. Où donc se trouve cet homme ou plutôt ce génie extraordinaire ? Vous allez le connaître à l'instant.

Chrysologue, à la vérité, est savant, a de l'esprit, des connaissances ; il ma-

nie avec une égale facilité, la plume et le râteau, le compas d'Uranie et le rabot; c'est dommage qu'il ait la singulière manie de vouloir toujours avoir raison. A-t-il avancé une absurdité? Il la soutient avec la plus grande opiniâtreté; il entre en fureur, si on lui oppose des raisons qu'il ne puisse combatre; jamais il n'a avoué qu'il avait tort, ni consenti que les autres aient quelquefois raison. Malgré toute sa science, comme Chrysologue a beaucoup de préjugés, il apprête souvent à rire à ceux qui l'écoutent.

Il croit, par exemple, et soutient avec son obstination ordinaire, que l'été est toujours plus humide que l'hiver; que la bise est moins sèche que le vent du sud. Quoiqu'il n'ait jamais rien fini, il ne trouve rien de bien fait de ce que les autres font. Poli, attentif, prévenant avec les femmes quand elles ne le contredisent pas, il pousse l'impolitesse jusqu'à la grossièreté, lorsqu'elles ne sont pas de son avis.

Chrysologue, au reste, est si aveugle sur lui-même, qu'il ne se reconnaîtra point à ce portrait, quoiqu'il soit peint d'après nature. Pourquoi? C'est qu'il est encore plus présomptueux qu'il n'est instruit, et qu'il se croit encore plus savant que les autres ne sont ignorans. « Oui, me disait-il un jour, vous êtes bien ignorant; mais persuadez-vous bien que ma science est encore plus élevée que votre ignorance n'est profonde. » Chrylosogue pouvait avoir raison.

Mais Chrysologue n'a-t-il donc aucune qualité qui puisse racheter ses défauts? Il en a de grandes. Chrysologue est bon, humain, sensible, généreux, obligeant : en approuvant tout ce qu'il dit, en louant tout ce qu'il fait, on peu tout obtenir de lui.

ÉCHANTILLON
DE
LA GALANTERIE DE M. KOTZEBUE.

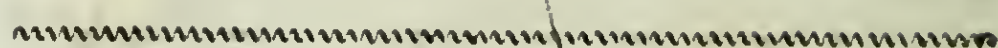
En offrant à nos lecteurs le morceau suivant, extrait d'un ouvrage de M. Kotzebue, qui a pour titre : *Doléances d'un époux infortuné*, ou *Histoire véritable d'un avocat, telle qu'il l'a contée lui-même à ses juges ;* nous sommes loin de chercher à accréditer les injures grossières de l'auteur Allemand contre la plus belle moitié du genre humain. Au reste, l'amabilité, la douceur et la tendresse de nos dames Françaises, les qualités qui distinguent même les compatriotes de M. Kotzebue ; enfin, les vertus qui font l'apanage ordinaire des femmes de tous les pays, sont bien une réfutation vivante des sottises de l'auteur. Que M. Kotzebue ait à se plaindre de

quelques femmes, cela se peut; mais il restera toujours à expliquer comment un écrivain qui se respecte et qui prétend à la réputation, a pu se décider à réunir et à accumuler tant d'impertinences, indignes d'un homme honnête.

Maintenant, ayons le courage d'entendre M. Kotzebue :

« Adam pécha, Samson fut enchaîné,
« David perdit la santé, le sage Salo-
« mon s'abandonna à la débauche; et
« qui les entraîna dans ces excès? Des
« femmes. Une femme excita Saint-Pierre
« à renier son divin maître; une femme
« maltraita Job, plus que n'avait fait le
« diable lui-même. Le poète Codrus di-
« sait : Le ciel n'a pas autant d'étoiles,
« la mer autant de poissons, que la
« femme a de ruses. Hippocrate assure
« que la méchanceté est innée chez les
« femmes; Labérius dit qu'aussitôt
« qu'une femme est seule, elle pense à
« faire du mal. L'histoire de Tamer-
« lan nous apprend que chez les Tar-
« tares, le nom de femme est regardé

« comme une expression immonde, que
« personne n'ose prononcer ni écrire.
« La source de tout mal, dit Socrate,
« c'est la femme. Saint-Chrysostôme
« va jusqu'à prétendre que de toutes les
« bêtes féroces, il n'en est point de plus
« dangereuse qu'une femme. Il les ap-
« pelle les ennemies jurées de l'amitié,
« des fardeaux insupportables, des dé-
« mons tentateurs. Le savant Origène
« appelle la femme une réunion des
« sept péchés capitaux, l'arme de Sa-
« tan, l'exil du Paradis. A l'église et
« dans la rue, les femmes nous parais-
« sent souvent des anges; mais à la
« maison ce sont des fléaux, des hiboux
« à la fenêtre, des pies à la porte, des
« chèvres au jardin, des sangsues la
« nuit, des hochets pour les imbécilles,
« des tamis d'argent, des pierres d'a-
« choppement pour la patience, des
« tourbillons où la raison s'engloutit,
« etc., etc. »



L'ORIGINE DES FÉES,

Et, en particulier, de la Fée *Mélusine* de Ligny.



Presque tous les peuples ont eu leurs génies, distingués en bons et mauvais. Les exemples en sont si multipliés, que nous nous dispenserons d'en appeler ici en témoignage. Ce n'est que fort tard que l'imagination des poètes et des romanciers a associé aux Sylphes et aux Gnômes, ces enchanteresses connues parmi nous, sous le nom de *Fées ;* association faite soit par égard pour le sexe, qui était bien aise d'avoir ses génies féminins, soit par analogie avec les divinités de ce genre, dont l'idolâtrie peupla, dans tous les temps, le ciel et la terre. Les premiers enrichirent leurs poëmes de cette brillante féerie et les autres en tirèrent un fonds inépuisable

de gaîté et de morale qui plaira et intéressera toujours. Nos théâtres même se sont emparés de cette invention, avec autant de goût que de succès.

Les génies avaient leurs sphères particulières, et se partageaient les élémens; les fées eurent comme eux la puissance. On plaça les bonnes fées dans des palais transparens, environnées de tout ce que la nature et l'art pouvaient offrir de plus magnifique et de plus gracieux, et au milieu de l'abondance. Par elles, les mortels qu'elles protégeaient ou qu'elles avaient pris en affection, obtenaient l'accomplissement de tous leurs souhaits. Les fées *malévoles* furent reléguées dans des lieux inaccessibles au milieu d'affreux déserts, ou dans des antres ténébreux et horribles, d'où elles soufflaient tous les maléfices et les sortilèges que la méchanceté put inventer pour nuire aux hommes.

Chaque fée eut son apanage, son domaine, sa contrée, sa cour; chacune d'elles eut son nom, sa vertu, son pou-

voir. Il serait difficile d'assigner l'étymologie des noms de toutes celles dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Ainsi se perd, dans le vide des temps, la véritable origine de la fée *Mélusine*, *Mellusine* ou *Melusigne*, que l'on dit avoir habité un canton du département de la Meuse (Ligny). Nous n'avons que des conjectures à cet égard ; mais du moins elles sont vraisemblables.

On l'a toujours représentée nue avec un corps de femme et une queue de poisson, les cheveux flottans, un miroir devant elle, et un peigne à la main ou sur sa toilette. Il n'y a pas long-temps encore, on en voyait, en différens endroits, plusieurs bas-reliefs très-bien sculptés. La tradition porte que c'était une très-bonne fée ; sa mémoire était en vénération, il y a au moins un siècle, dans cette partie du ci-devant Barrois. Quelques chroniqueurs l'ont faussement désignée sous le nom de *Mer-Lusine* ou *Malusine*. Il en est bien une de cette première dénomination, calquée sans

doute sur la mère Lucine, *Mater Lucina* des Romains; mais ce n'est point la même. S'il en est une qui soit appelée *Malusine*, son nom seul, *Malusina*, qui est presque l'anagramme de *Mali-Usus*, l'éloigna encore plus de celle dont nous parlons.

La maison de Luxemboug, suzeraine de la comté etville de Liney (aujourd'hui Ligny), la portait dans ses armoiries. Cette maison fut alliée à presque toutesles cours souveraines de l'Europe. Un de ses princes se maria à une fille de l'antique et illustre famille des Lusignan. C'était une princesse d'une beauté ravissante, douce et charitable, parlant si éloquemment qu'il semblait que le miel coulait de sabouche (*Mel-Usus*). Or, qui ne sait les fables concernant de prétendues apparitions sur les ruines des châteaux de ces anciens rois de Chypre et de Jérusalem ? Voilà donc une origine rencontrée pour cette Mélusine ; ne la cherchons pas ailleurs.

Mais pourquoi l'a-t-on représentée moitié poisson ? Il ne faut attribuer cette bizarrerie qu'à l'admiration pour sa personne, dont on fit successivement : d'abord une *Sirène*, tant à raison de la douceur de son langage ou de son chant, qu'à cause de l'habitude où elle était, dit-on, de se baigner dans le beau canal du parc, et de peigner après ses longs cheveux ; et ensuite une fée à laquelle on attribua le don de la bonté, et à qui l'on prêta, pour orner son histoire, différentes anecdotes analogues à son caractère.

On doit croire que les fées, en général, ne furent que des femmes puissantes que leur haute sagesse ou leur extrême malice firent remarquer, et qui en laissèrent des traces profondes, longtemps après qu'elles eurent cessé d'exister. La frayeur ou l'admiration exagérèrent leur puissance ; de-là naquirent tous ces contes populaires, tous ces romans que la chevalerie accrédita, que la curiosité mit en vogue, archives

amusantes que la crédulité humaine se plaira toujours à feuilleter.

L'ESPRIT D'OBSERVATION.

LES PHYSIONOMIES.

Il existe une ligue misérable d'hypocrites que les principes constitutionnels du gouvernement français démonétisent chaque jour davantage. Afin de retarder le plus long-temps possible le moment de l'anéantissement total de leur influence, ils vont chaque jour répétant dans les *bons* journaux qui leur sont dévoués, que l'esprit d'observation philosophique ne tend qu'à égarer ceux qui s'y livrent, en leur présentant comme des découvertes nouvelles, les rêves et les écarts de l'imagination, en leur faisant prendre les apparences pour la réalité, émettre des hypothèses vagues, et élever des systèmes faux et dan-

gereux. D'ailleurs, ajoutent-ils, on ne peut plus rien inventer de nouveau, tout ce que l'on offre aujourd'hui comme neuf, a déjà été connu ou décrit par les anciens et ceux qui le reproduisent ne cherchent qu'à faire des dupes.

Il n'est heureusement pas difficile de combattre ces paradoxes étranges énoncés d'un ton si tranchant, et de démontrer, ce qui est incontestable pour tous les gens de bonne foi, que l'esprit d'observation philosophique est d'une utilité, d'une nécessité absolue dans les sciences et dans les arts; qu'il est le flambeau qui seul éclaire l'homme dans ses recherches, le dirige dans ses expériences, et lui fait découvrir peu à peu la vérité, à travers les voiles épais qui la dérobent à nos yeux, que cet esprit d'observation distingue l'homme qui pense, médite, compare et calcule, de l'homme irréfléchi, léger, frivole, qui divague et s'égare sans cesse; l'homme éclairé, prudent et sage, qui raisonne et décrit à l'aide de l'expérience, du

sot présomptueux qui méprise tout sans examen, ou de l'ignorant envieux qui blâme et critique par impuissance; enfin, qu'il nous procure, par ses diverses recherches ou combinaisons, des résultats précieux, des produits réels, des jouissances infinies.

C'est en passant en revue tous les états de la vie, les hommes qui ont fait de grandes entreprises, des ouvrages immortels, des découvertes utiles à la société, que l'on peut établir la démonstration des inestimables avantages de cet esprit d'observation si précieux.

Il conduit à l'étude des physionomies, et l'on y puise des remarques originales. Par exemple à la conformation extérieure d'une des parties du crâne; il est possible de juger, au premier aspect, du degré de mémoire d'un homme; « car la mémoire (1) dit un auteur qui a

---

(1) Des avantages de l'Esprit d'observation dans les sciences et les arts, avec quelques remarques relatives à la physionomie. Paris,

« traité ce sujet, paraît avoir son siége
« particulièrement fixé sur cette partie
« latérale de la tête où est le muscle
« *crotaphite*. Il n'est pas rare cependant
« de voir des hommes de beaucoup
« d'esprit et de jugement, privés de
« cette mémoire locale et prodigieuse,
« et d'en trouver d'autres qui, en étant
« éminemment doués, manquent d'esprit
« et de jugement. J'ai remarqué que les
« hommes dont les tempes, au-dessus
« de l'*arcade zigocmatique*, étaient
« très-saillantes, et formaient une ligne
« convexe, étaient presque toujours
« doués d'une mémoire heureuse et
« grande; que ceux, au contraire, dont
« cette partie de la tête était étroite,
« creuse ou concave, n'avaient qu'une
« mémoire faible, ingrate, et souvent
« en étaient totalement privés. »

Nous nous garderons bien de prononcer sur le mérite de ces observations; il

---

chez *De Bausseaux*, libraire, quai Voltaire, n°. 5.

n'appartient de le faire qu'à un petit nombre d'élus plus familiarisés que nous avec les écrits des Gratarole, des Claramontins, des Camper, des Lavater, des Blumenback, des Hufeland et autres physionomistes.

Nous observerons seulement que ce système des signes distinctifs de la mémoire est plus simple et semble reposer sur des données moins vagues que la crânologie du docteur Gall.

Notre auteur a fait aussi une observation dont les lecteurs pourront s'égayer, mais, qu'il publie très-sérieusement : c'est que l'on peut établir un signe presque certain de plus ou moins de *longévité*, sur la mesure du nez. Plus le nez est saillant, proéminent, quelle qu'en soit la forme, plus on vit long-temps. Sur un grand nombre de vieillards septuagénaires, octogénaires, nonagénaires et plusieurs centenaires même, dont l'auteur a expressément remarqué la figure, presque tous, dit-il, *avaient un grand nez très-prononcé.*

Il ajoute que la plupart des vieux invalides qui sont à l'hôtel, ont cette même configuration, signe sans doute d'une organisation plus solide, d'un principe de vie plus actif ou d'une plus grande quantité de force vitale.

Il n'est pas difficile de vérifier cette observation : mais l'auteur l'applique seulement aux hommes, n'ayant pas porté la même attention dans l'analyse des traits qui composent la beauté de la femme, et il s'en remet aux amateurs de prononcer décidément à leur sujet.

A l'appui de son opinion, il cite quelques oiseaux, notamment les perroquets, les corbeaux, les faucons, les vautours et d'autres à gros bec, qui sont très-vivaces. Peut être aurait-il pu citer de même quelques quadrupèdes, quelques reptiles, quelques insectes, quelques poissons tels que le brochet; alors il eût fait voir que l'homme a des ménechmes chez toutes les espèces d'animaux.

Cet ouvrage est terminé par une liste

assez étendue, contenant les noms de plusieurs vieillards illustres parmi les philosophes, les poètes, les artistes, les médecins, et autres savans de diverses nations qui, d'après leur portrait transmis par la gravure, avaient un grand nez, et qui sont morts à l'âge de 70 à 100 ans.

Quel jugement porter de ce système nouveau? Ma foi, lecteur, mesurez votre nez; si la nature vous a libéralement partagé de ce côté, persuadez vous comme article de foi, que c'est le signe d'une longue vie, cette confiance contribuera peut être à étendre le cercle de vos jours; si, au contraire, vous êtes camard, regardez l'auteur comme un rêve creux, et ne croyez pas un mot de ce qu'il dit.

J. D........y.

TABLEAU DE PARIS SOUS LOUIS XIV.

Ce tableau tracé en 1692, par un Sicilien, a été traduit de l'Italien en Français ; il peut servir de terme de comparaison avec les tableaux qu'on a faits de nos jours : peut être n'est-il pas plus exact ; mais, en le lisant, on sera sans doute étonné de trouver une si grande différence dans les modes, et une si petite dans les mœurs. Nous en extrairons quelques passages.

« Il y a près de dix ans que je suis à Paris, et je ne connais pas encore parfaitement cette grande ville. Les étrangers y sont très-bien reçus, pourvu qu'ils ne demandent rien ; ils n'y ont d'autres choses à faire qu'à bien s'amuser. Je fais tantôt le sage et tantôt le fou, ce qui n'est pas un petit secret pour être aimé

de tout le monde. Je fais des vers et des complimens ; les grands m'ont donné de belles paroles ; et les gens de lettres m'ont honoré de leur bienveillance.

« Les grands se distinguent en ne faisant rien comme les autres, et en se faisant suivre par un grand nombre d'animaux à deux pieds, quand ils se font traîner dans leurs carrosses.

« Le Roi seul est obéi ; il n'y a pas ici un grand Seigneur qui ose menacer un faible, quand celui-ci a rempli ses devoirs de sujet. Du reste, vous pouvez vivre à la turque ou à la grecque, comme il vous plaît.

« Les gens de lettres sont ici aussi nombreux que les ignares et non lettrés à Constantinople. Il y a beaucoup d'Académies où chacun d'eux va discourir ou s'ennuyer. Ceux qui écrivent sur des matières graves et importantes restent pauvres et obscurs. Les libraires s'enrichissent aux dépens des auteurs, en vendant des ouvrages qu'ils n'entendent pas et qu'ils ne lisent jamais.

« Les femmes de Paris n'enfantent que des braves, et commandent plus que les hommes. Elles font le plus bel ornement de cette ville, quoiqu'en général elle ne soient pas belles; mais elles surpassent en graces et en vivacité toutes les femmes du monde. Elles sont communément fines, spirituelles, éloquentes. Il y en a de savantes, ce ne sont ni les plus aimables, ni les plus recherchées. Il y en a qui portent sur elles tout leur patrimoine; il y en a qui changent d'habits tous les jours et de visage à chaque instant. Elles donnent, reçoivent et oublient les impressions d'amour avec la même facilité.

« Les mariages qui étaient autrefois pour la vie, ne sont maintenant que pour un temps. Le divorce volontaire s'est établi insensiblement dans toutes les grandes maisons. Le mari vit tranquille en province, tandis que la femme se réjouit à Paris.

« Les tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à coudre; et lorsqu'un

habit dure plus que la vie d'une fleur, il est vieux.

« Les Parisiens ne font rien avec avarice, leurs tables sont délicates et abondantes ; ils ne mangent jamais seuls comme les Allemands ou les Italiens. Il n'y a pas de peuple plus industrieux et moins riche, car il donne tout à son estomac et à sa vanité ; cependant il est toujours content et gai.

« L'idiome des Français est agréable quand il est bien parlé ; mais les Parisiens mangent la moitié de leurs mots, ils n'écrivent pas comme ils parlent, on dirait qu'ils se font un plaisir de parler pour n'être pas entendus.

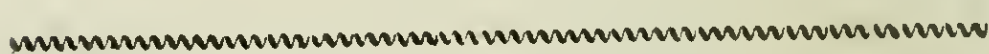
« On connaît un Français à quatre choses : quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, et lorsqu'il parle de ses bonnes fortunes.

« On trouve à Paris tout ce qu'on peut désirer. Mais quelle que soit l'abondance de tout ce qui est nécessaire soit à la vie, soit au plaisir, qui ne possède

rien n'aura rien. Il n'y a peut être pas d'enfer plus terrible que d'être pauvre à Paris.

« Ce qu'on trouve le plus à Paris, ce sont des paroles qu'on ne tient pas, des bienfaits reçus et qu'on oublie, des parasites et des officieux. Ce qu'on y voit plus rarement, ce sont des vieillards sobres, des médecins oisifs, des avoçats désintéressés, des jeunes gens polis et des femmes modestes. Ce qu'on n'y voit jamais, ce sont des époux fidèles, des marchands consciencieux, des financiers obligeans, et des amis sincères. »

A Paris, ce 30 août 1692.



L'HOMME DÉSOEUVRÉ.



L'homme désœuvré se lève en peine de ce qu'il fera dans la journée, et il se couche sans pouvoir dire ce qu'il a fait. Il a traîné sa pénible existence d'heure en heure, de maison en maison, rien

ne l'amuse, rien ne l'affecte, tout le fatigue, et il fatigue tout le monde.

On a dit que le vrai plaisir naissait d'un besoin. Ainsi le plaisir du repos ne peut résulter que de la fatigue; on ne boit, on ne mange avec plaisir qu'autant qu'on a soif ou faim, et cela est si vrai, qu'au-delà du besoin satisfait, le plaisir dégénère bientôt en lassitude et satiété. Quels plaisirs peut donc goûter l'homme désœuvré? Il boit sans soif, il mange sans faim, et il se repose toujours. Il ne goûte pas même celui de la paresse; car pour être paresseux avec délices, il faut avoir encore quelque chose à faire; il faut avoir éprouvé la fatigue du travail, et le besoin du repos. Non-seulement l'homme désœuvré est tourmenté de son désœuvrement, mais il en tourmente les autres.

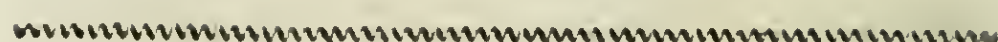
Malheur à celui sur qui tombera le poids de sa présence! Il entre dans un appartement et l'ennui qui le poursuit y entre avec lui. Sa démarche est lente, son regard terne, son accent mono-

tone; il s'assied et demande ce qu'il y a de neuf, prend une prise de tabac, se plaint du temps, de ses voisins, parle de la santé de sa femme, des journaux et de son petit chien; il raconte longuement ce qu'il a mangé la veille à son dîner; il assure qu'il a six visites à faire dans la journée, puis il se mouche, il crache, il se lève lentement, se rassied, se jette en arrière sur son fauteuil, croise les jambes, et regarde au plancher sans rien dire; puis il se lève se rassied encore. « Ah! j'oubliais de vous deman-
« der un remède contre les crampes; j'ai
« des crampes qui me font souffrir horri-
« blement. Tout le monde me donne son
« remède; j'ai fait ce qu'ils ont voulu, et
« les maudites crampes ne m'ont point
« quitté. » Puis il bâille. Vous avez beau répondre tout de travers à ses balivernes, regarder comme lui le plafond, passer votre main sur votre front, prendre votre plume, continuer votre courrier, rien n'y fait, le désœuvré ne vous entend pas; il a pris racine chez

vous, il y passera la journée, si vous n'avez pas le courage de lui dire, d'une manière ou d'une autre : Allez-vous en, Monsieur, je vous en prie, allez-vous en.

C'est le parti que prit un jour le vieux maréchal de Richelieu, avec un de ces hommes qui, ayant un nom, et du temps à perdre, font si bon marché du temps des autres. Le maréchal le reçut avec sa politesse ordinaire, causa un moment avec lui et puis sonna. Un valet arriva. — Ma canne et mon chapeau. — M. le maréchal sort de bonne heure aujourd'hui. — Oui, mon cher comte, je sors, et je vais me promener (cela fut dit avec toute l'énergie militaire), et j'espère que vous en irez faire autant.

Le maréchal avait-il tort ? je ne le pense pas. Faut-il donc qu'une politesse mal entendue, rende toujours les honnêtes gens victimes des sots, des bavards et des désœuvrés.



LE CÉLÈBRE ASTRONOME DE LALANDE.

M. De Lalande avait dit dans son testament : « Je désire que mon corps serve à une dissection anatomique ; c'est le dernier usage dont il pourra être. » On a cherché à jeter du ridicule sur cette disposition ; mais il nous semble que c'est bien gratuitement. N'est-elle pas l'expression d'un homme, qui, pendant une longue carrière, a consacré toutes ses pensées et toutes ses actions aux progrès des sciences ? Au moment où il cesse d'être, ravi, dès-lors, pour jamais au plaisir de les servir activement, comme par le passé, il veut que du moins sa dépouille mortelle leur soit encore utile.

Sa famille n'a pas cru devoir accomplir ce vœu, par respect pour sa mé-

moire. Elle devait, avec tous les amis des lumières, honorer les cendres de celui dont le nom sera toujours pour elle un titre de gloire, mais il ne s'en suit pas de-là, que l'on soit autorisé à ridiculiser une idée qui ne pouvait naître que dans l'esprit d'un véritable philantrope.

On a fait une remarque : c'est, qu'en général, ceux qui ont eu le déplorable courage de se dire athées, ont cependant été les meilleures gens du monde. Il semblerait qu'en se mettant au-dessus de toute crainte et de toute espérance pour la vie éternelle, ils avaient senti la nécessité de substituer le culte des vertus à celui de la Divinité, et qu'en donnant pour base à la morale l'intérêt personnel, ils l'avaient fait consister dans la jouissance qui résulte du bien que l'on répand sur ses semblables. Tous les athées célèbres que l'on cite, avaient des mœurs douces, de la tolérance, de la charité; il ne leur manquait que de croire en Dieu, pour devenir l'exemple

et l'édification des chrétiens. On sait que le savant Bayle était si convaincu de leurs vertus, qu'il forma le vœu de voir une république d'athées.

Par ses qualités morales, M. De Lalande eût tenu la première place dans cette république. Jamais homme ne fut moins disposé à l'aigreur et au ressentiment. Ses opinions lui attirèrent souvent des critiques vives, et même des traits qui tendaient à le rendre un objet de dérision : il n'en était point ému, il en riait quelquefois, et lorsqu'il reconnaissait dans ceux qui l'avaient maltraité, des talens et du savoir, il était le premier à les vanter, à les servir même, s'il en trouvait l'occasion; et cela, sans se douter que ce procédé pouvait paraître généreux. Un cœur bien pénétré des maximes de l'évangile, se conduirait-il mieux?

M. De Lalande était infatigable lorsqu'il s'agissait de procurer aux sciences, et notamment à celle qu'il cultivait de prédilection, de nouveaux moyens de

perfection. Rien ne l'arrêtait, rien ne le rebutait : ni les démarches répétées, ni les refus, ni les dépenses ; car il a trouvé dans ses économies de quoi fonder des prix ; enfin, il fatiguait les hommes en place, jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il sollicitait ; il avait réponse à toutes les objections : on eût dit qu'il traitait de puissance à puissance.

La plupart des astronomes de l'Europe sont ses élèves ; il s'attachait aux jeunes gens qui montraient du goût pour l'étude ; il les éclairait de son savoir ; les encourageait ; pensionnait ceux qui étaient pauvres, et ne se lassait jamais de faire usage de son crédit et de son nom pour les placer et leur donner de la réputation.

Dans sa vie privée, ce prétendu athée était un ange de bonté : il aimait à voir la piété de sa nièce ; il avait fait faire la première communion à son neveu, et à cette occasion, avait donné à dîner à tous les enfans qui l'avaient faite avec lui ; il était exact à rendre le pain béni

à sa paroisse, et ce qui était plus louable, il chargeait son curé de distribuer des aumônes aux indigens.

Six semaines avant sa mort, il nous disait que, lors d'une de ses visites au Pape, Sa Sainteté lui demanda si les astronomes de Rome l'avaient accusé avec raison d'être athée? M. De Lalande lui répondit en lui citant les faits qu'on vient de lire. Il y avait de la bonhomie dans cette réponse.

Sa visite du jour de l'an chez le ministre de l'intérieur, et que nous tenons de sa propre bouche, a quelque chose de piquant. On était encore à table quand notre astronome arriva : il attendait dans un salon que l'on en fût sorti, quand parut le vénérable cardinal de Belloy, archevêque de Paris. M. De Lalande s'empresse d'aller au-devant de lui, et de lui offrir son bras pour le soutenir. « Je n'en ai pas encore besoin, lui dit le prélat, en souriant; cependant je l'accepte : en ce moment, les deux battans de la porte du salon de compa-

gnie s'ouvrent : on annonce; la surprise se peint sur tous les visages de voir entrer le doyen des évêques, soutenu par le doyen des athées. Des prélats étaient devant la cheminée, et faisaient entre eux des réflexions à ce sujet. M. De Lalande s'approche d'eux : « Messieurs, leur dit-il, vous avez grand tort si vous croyez que je ne serai pas sauvé; j'ai dans le ciel deux grands papes qui ont été mes amis : l'un est Benoît XIV qui en valait bien un autre. Ils m'ont promis de prier Dieu pour ma conversion; vous voyez-bien qu'avec des recommandations si puissantes, je ne puis manquer d'aller les rejoindre un jour. »

J. D.......y.



L'ABSENCE.



Ne vous alarmez point, cœurs tendres et délicats! Je ne suis point un bar-

bare. Et moi aussi j'ai connu l'amour! et moi aussi j'ai ressenti ces atteintes brûlantes, ces tourmens, ces fluctuations douloureuses entre l'espoir et la crainte, et les attentes trompées, et les inquiétudes sur le sort de ce que j'aimais, et les angoisses déchirantes, insupportables de la jalousie. J'ai aimé, j'ai senti tout le prix des illusions qui enchantent la vie; j'en ai savouré la douceur et même l'amertume, et je regrette encore *ce bon temps où j'étais bien malheureux!* Je ne viens donc point détruire le charme de vos jouissances, mais essayer de vous faire sentir le bonheur de vos peines.

Je ne viens point non plus vous apprendre à trouver des consolations dans ces séparations cruelles, que tant de périls accompagnent, où l'espoir du retour luit si faiblement à travers un voile sombre. Ces séparations ne sont point l'absence, c'est la mort même anticipée, la mort vivante, si j'ose m'exprimer ainsi...... Je me hâte d'é-

loigner de mon esprit jusqu'à l'idée d'un pareil supplice.

Je ne veux vous entretenir que de l'absence dont on peut prévoir le terme, de cette absence où l'on peut intervenir par la pensée dans le lieu qu'habite la personne que l'on aime, dans la société qu'elle fréquente, la suivre dans ses occupations, dans ses plaisirs, attendre les expressions de son souvenir, y découvrir les mouvemens les plus cachés de son cœur, se nourrir des témoignages de sa tendresse, et lui donner chaque jour un nouvel aliment par cette inquiétude vague, ces reproches délicats, ces désirs d'autant plus vifs qu'ils paraissent plus réservés, tout le charme enfin de la correspondance de deux cœurs bien épris. Que cette absence est désirable! qu'elle est précieuse! Ah! je ne crains point de le dire, elle est nécessaire pour sauver l'uniformité de la vie, même la plus heureuse; car, c'est un mal aussi que l'excès du bien-être.

Vous m'arrêtez ici, jeunes gens inex-

périmentés ! vous vous révoltez contre ce que vous appelez sans doute le froid calcul d'une ame insensible. Vous allez me citer le bon La Fontaine :

Amans ! heureux amans ! qui voulez voyager,
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ;
Toujours divers, toujours nouveau.

Eh ! qui ne sait point par cœur ces jolis vers ? qui ne serait poit touché du charme, de la naïveté de sentiment qui y respirent ? Que ce mot *toujours*, trois fois répété, est doux aux cœurs sensibles ! Mais je le dis avec douleur, *toujours* n'appartient point à notre nature fragile. Nous sommes des êtres imparfaits, des êtres finis. *Toujours* est le mot de l'amour en délire, mais l'extrême félicité n'est point l'apanage des mortels ; et le bon La Fontaine lui-même ajoute à cet hymne amoureux quelques mots qui ne prouvent que trop qu'il n'a pas pris ce mot *toujours* dans le sens absolu. *J'ai quelquefois aimé*, etc. ; remarquez ce

quelquefois. Le bon-homme!.... *Toujours* n'est donc qu'un mot relatif à *chacun* de ses amours.... Et moi je vous dirai : Amans! heureux amans! il faut tâcher de n'aimer qu'une fois, mais il faut prolonger la durée de cet amour, et pour cela il faut user de temps en temps d'un peu d'absence. Et le moyen d'être *toujours divers*, *toujours nouveau ;* ce mouvement d'inspiration d'un cœur aimant est admirable sans doute ; mais il équivaut à celui-ci : Soyez d'une nature supérieure ! Soyez des dieux ! Non, non, résignons-nous à n'être que des mortels ; mais sachons entretenir le feu sacré de l'amour, qu'il nous échauffe sans nous consumer. L'absence irrite le désir, aiguise et renouvelle toutes nos jouissances. Toujours!... Eh! ne sentez-vous pas que l'amour, ce sentiment profond et exclusif, est en même temps le plus ambitieux, le plus tyrannique des sentimens? Toujours même n'est pas assez pour lui ; il faut qu'il croisse, qu'il augmente sans cesse. Il ne suffit

bientôt plus qu'il échauffe, il faut qu'il embrase, qu'il dévore.... Faibles humains! comment pourriez-vous espérer cette progression, si l'absence ne venait point de temps en temps à votre secours! Vous vous plaignez de l'absence! Ah! désirez-la, provoquez-la même pour votre bonheur.

De combien de sensations vives, douloureuses, mais toujours enivrantes, l'absence n'est-elle point la source? Voyez Saint-Preux recevant une lettre de Julie absente. L'attente, toujours trop longue au gré de l'amour, a déjà bouleversé son cœur. Que de fois il est allé au-devant des courriers qui doivent la lui apporter? Elle arrive, il s'en saisit. Il tremble, tout son être est électrisé de plaisir, il l'ouvre, il la couvre de baisers; il la lit, il en savoure toutes les expressions de tendresse, chaque mot pénètre dans son cœur..... Transportez-vous auprès de Julie, au moment où elle reçoit cette lettre admirable, datée des rochers de la Meillerie. Saint-Preux

absent, Saint-Preux au désespoir sur les bords de l'abîme.... Elle ne voit plus rien que ce spectacle déchirant.... L'amour triomphe, et vous vous plaignez de l'absence! Ingrats!....

Si l'amour doit à l'absence tant d'impressions délicieuses, les autres affections ressentent aussi ses bienfaits, et ne lui doivent pas moins de reconnaissance.

L'hymen, en dépit des railleurs, est un lien dont les charmes sont bien connus des cœurs purs et délicats. Son flambeau n'allume point, il est vrai, ces violens incendies qui consument et ravagent, mais le feu qu'il communique, s'il est moins rapide et moins ardent, est au moins plus constant et plus durable. Il s'alimente par le sentiment de la maternité, par l'estime, par la confiance, pour un partage continu de plaisirs et de peines, enfin par une foule de sentimens purs et respectables, que l'amour seul, livré à sa fougueuse indépendance, et dégagé des liens sacrés du

devoir, ne saurait jamais éprouver. La tendresse conjugale s'accroît et se fortifie avec le temps, lorsque l'amour est condamné à s'éteindre par sa violence même.

Jetez les yeux sur les divers états de la société où le nœud du mariage est respecté. Voyez dans la classe la plus laborieuse, ces époux simples, pauvres, mais honnêtes, que des travaux pénibles éloignent l'un de l'autre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Séparés pendant tout le jour, ils se retrouvent le soir toujours avec un nouveau plaisir, et, sans le savoir, ils sentent délicieusement tous les bienfaits de l'absence. Eh! qui n'a pas été touché du spectacle d'un laboureur de retour au sein de sa famille? Le front couvert de sueur, le dos courbé sous le poids de ses outils, harrassé de la chaleur du jour, il marche lentement et avec peine. Sa femme et ses enfans l'ont aperçu de loin. Il arrive. La joie éclate. L'un le soulage de son fardeau, l'autre vient l'aider à se dé-

barrasser de ses vêtemens de travail, sa fille lui apporte un verre de vin frais, tous l'embrassent, tous lui adressent quelques paroles tendres et touchantes; la sérénité, le contentement brillent dans tous les yeux, et le père de famille, après un repas frugal, trouve promptement un sommeil que rien n'altère, et qui est souvent embelli par le songe du bonheur de la veille. Heureux fruit d'une absence de quelques heures, mais qui se renouvelle chaque jour!

Combien l'absence n'est elle pas plus nécessaire à ceux que leur fortune a condamnés à l'oisiveté! Eh! que faire de ces éternels loisirs dont le poids les accable, si l'absence ne vient pas quelquefois rompre leur longue et insupportable chaîne? C'est parmi ces heureux du jour que l'on a dit ce mot singulier. *Mon ami, vous et moi nous ne faisons qu'un, et quand je suis seule je m'ennuie.* Fuyez, repoussez ce formidable ennui, cette cruelle solitude. Que les deux moitiés s'éloignent quelquefois

pour aspirer à se rapprocher. Alors viendront à votre secours le charme de la correspondance, l'attente du retour, les inquiétudes du retard, les prévenances, les fêtes, les surprises, tout le cortége enfin des plaisirs que prépare l'absence, et qui disparaissent dans le cercle morne et glacé de l'uniformité.

En vain vous vous estimez, vous vous chérissez depuis long-temps. Après les premiers mois de mariage on redouterait le ridicule, même aux yeux l'un de l'autre, en se donnant de ces témoignages de tendresse qui semblent n'appartenir qu'à l'extrême jeunesse, à l'âge de l'amour. Il est mille choses que l'habitude même de vivre ensemble vous rend timides à exprimer de bouche.

Dans une lettre on est plus hardi, on s'abandonne plus aux mouvemens de son cœur. C'est là que l'on retrace tous les souvenirs qui ont embelli votre existence, que l'on se confie mutuellement les espérances que vous donnent les fruits de votre union, que l'on se

transmet l'expression de leurs premiers sentimens, leurs progrès, leurs aimables inquiétudes, leurs tendres caresses, que l'on se promet encore quelques beaux jours, et une douce et honorable vieillesse. Grace à l'absence, ces entretiens, ces communications intimes deviennent plus précieuses, ils renforcent, ils renouvellent votre affection mutuelle.

Et si quelque nuage est venu en altérer la pureté, ne craindrez-vous pas que l'orgueil, la fausse honte des premières avances vers le racommodement ne rendent chaque jour ce nuage plus épais et plus sombre ? qui l'éclaircira ? c'est l'absence. Quelque besoin qu'on ait d'indulgence, le désir qu'on en manifeste, en présence, a toujours un caractère de faiblesse et d'humilité, pénible pour l'un comme pour l'autre sexe, tant il est difficile qu'il soit exprimé avec cette délicatesse et cette mesure qui ne rabaissent ni l'un ni l'autre, et conservent à chacun ses avantages. Une lettre nous sauve de tous ces dangers. Une lettre

dictée par le cœur peut seule rétablir l'équilibre ; elle sait ménager l'amour-propre, réveiller la tendresse, effacer la honte du retour, et ennoblir la réconciliation. On suit de près la réception de sa lettre. Les cœurs sont émus. On se revoit. On s'embrasse. Plus d'explication. Les torts sont confondus dans la plus douce étreinte, et l'on ne sait plus celui qui a obtenu ou accordé le pardon.

Ces épreuves seraient inutiles sans doute au sentiment de l'amitié, j'entends de cette amitié pure et céleste, dont Cicéron et Montaigne ont fait de si beaux portraits, que tant de grands poètes ont célébrée dans leurs vers, mais qui offre malheureusement un si petit nombre de modèles.

Mais celle que l'on décore parmi nous de ce beau nom, et qui n'est qu'un commerce d'habitude, de convenances, d'intérêts, de désœuvrement, de rapports d'esprit et de goût : cette amitié là, plus que toutes les autres affections

dont je viens de parler, a besoin du secours de l'absence. Elle seule peut distraire de la monotonie d'une existence, où le cœur n'est presque jamais pour rien. Une femme écrivait à son ami le plus intime, *vous avez l'absence délicieuse* (1). Ce peu de mots n'a pas besoin de longs commentaires. Il exprime, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, l'ennui toujours prêt à naître dans la société des amis du jour, et le bonheur qui se fait sentir, alors que quelques-uns d'eux gratifient les autres de leur absence.

Amis, parens, amans, époux, ne craignez point l'absence, souhaitez l'absence, usez de l'absence. En vous sauvant de l'ennui et de la satiété, elle aiguisera vos plaisirs, elle préviendra l'humeur, cette maladie mortelle de l'ame,

---

(1) C'est ce que madame du Deffant écrivait au président Hénault pendant le voyage qu'elle fit aux eaux de Forges.

cette *Célæno* qui infecte tout ce qu'elle touche.

On cherche depuis long-temps la recette de ce baume qu'on appelle bonheur. Si jamais on la trouve, je suis certain qu'on y verra, comme ingrédient nécessaire, *quelques grains d'absence.*

Un vieillard retiré du monde.



L'OPINION.

(Prédiction de La Fontaine.)



DESPRÉAUX, Racine et Molière s'étaient donné rendez-vous dans un cabaret (*à la Pomme-de-Pin*), pour entendre la lecture d'une fable nouvelle de La Fontaine, on croit que c'était celle qui a pour titre : *Le meûnier, son fils et l'âne.* Un rendez-vous dans une taverne! et par qui? par trois buveurs

d'eau! Oui, c'était l'usage alors, le rendez-vous était honnête. Il y avait déjà près de deux heures qu'on attendait La Fontaine, lorsqu'il parut avec Bernier. Le bon homme (puisque c'est le nom qui lui est resté) avait oublié ses amis, le rendez-vous, la fable, et s'était presqu'oublié lui-même. Il était sorti sans objet, marchait sans dessein, ne voyait personne, était tout à ses pensées, et ne se doutait pas qu'il dût être ailleurs, quand Bernier le rencontra dans la rue. Ce médecin avait vu Molière la veille, et savait le projet du rendez-vous. Il tira La Fontaine de sa rêverie, l'étonna beaucoup en lui rappelant où il était attendu; et pour ne pas le laisser échapper, il l'emmena de suite *à la Pomme-de-Pin.*

Après avoir bégayé quelques excuses, dont Molière, tout maître de son sérieux qu'il était, ne put s'empêcher de rire sous cape, La Fontaine fut obligé d'avouer encore que par suite de ses distractions il avait laissé sa fable

chez lui, à moins qu'elle ne fut restée à l'hôtel de Bouillon, où il avait été le matin. Il n'en fut pas quitte pour cela : on l'obligea d'en réciter ce qu'il en avait retenu, ce qu'il pouvait en savoir. La Fontaine, après des efforts de mémoire dont il ne se croyait pas capable, vint à bout, tant bien que mal, et plus mal que bien, de débiter ou de morceler sa fable. On ne l'avait pas pris à son avantage ; et l'on sait qu'il n'était rien moins qu'un beau diseur. Qu'on se figure son embarras en présence des personnages qui composaient son auditoire; ce que sa timidité naturelle dut ajouter à la circonstance, et l'on concevra combien l'homme de génie paie cher quelquefois cette indépendance des petites choses, dont il ne daigne pas s'occuper. Mais La Fontaine avait affaire à des gens qui connaissaient trop bien et l'homme et ses forces ; à des juges trop pénétrans, trop sûrs pour ne pas démêler et ne pas sentir ce qu'il faisait si peu valoir. Aussi sa fable, mal entendue et peut être de-

vinée en partie, fit-elle le plus grand plaisir. S'il n'y eut point d'applaudissemens, l'auteur en fut bien dédommagé par les éloges tranquilles et vrais du goût et du sentiment réunis dans le cercle le moins nombreux et le plus digne d'être envié. Or, cette belle fable, qui vaut seule un traité sur l'*opinion*, mit nos cinq raisonneurs en train de discuter sur ce sujet philosophique. On discuta les variétés, les révolutions, les formes diverses, et la nature même de cette impérieuse *opinion*, qui subjugue tous les temps, tous les lieux. Bernier, qui l'avait observée dans ses voyages en Asie sous les formes les plus singulières, ouvrit un vaste champ aux réflexions que ses récits firent naître.

La Fontaine écoutait tout en silence, de l'air le plus appliqué, sans distraction, enfin en homme qui semblait penser tout ce qui se disait, et même aller au-delà. Son espèce de taciturnité fut remarquée par Molière, qui le pressa de s'expliquer à son tour sur le sujet fécond

que sa fable avait heureusement suggéré: Le bon homme, qu'*il ne fallait que monter*, comme disait Segrais, prit aussitôt la parole et réveilla l'attention. C'est Bernier qui, en racontant cette anecdote, a dicté le précis ou le résultat des réflexions du fabuliste.

La Fontaine établit d'abord que l'*opinion* était partout, pour la plus grande partie des hommes, presque la seule mesure des choses, qu'elle était encore la mesure de l'entendement, qui la forme ou la reçoit, et qu'elle suffit pour l'apprécier, Après avoir développé cette idée générale de l'*opinion*; il examine qu'elle était son influence surtout ce qu'on nomme *ouvrages d'esprit*, et les divers jugemens qu'en ont portés les différens âges, et qu'en devaient porter ceux qui se succéderaient. « Sans remonter, dit-il, au-delà des Grecs, qui furent en tous genres les modèles des Latins, et qui sont les nôtres, voyons quelle part a l'opinion à la réputation d'Homère, de Démosthènes, de Platon,

de Sophocle, d'Euripide, etc. Je lis l'*Iliade* après 2000 ans, et toujours avec un nouvel attrait. Quelle peut être la raison du plaisir que j'éprouve à cette lecture? Est-ce l'effet du préjugé. L'opinion seule répandrait-elle des charmes si touchans pour moi sur la naïveté des mœurs (assez brutales mais vraies) peintes dans ce poëme, sur tous ces sentimens naturels que je démêle parmi les mouvemens les plus féroces de ce héros peu polis et presque sauvage? Est-ce le génie d'Homère ou l'ouvrage de mon imagination que j'admire dans cette continuité d'action, si variée et si soutenue, où je n'apperçois jamais le poëte, action qui n'est interrompue que par des discours insupportables aux Perrault, mais qui sont pour nous comme autant de digressions épiques, où toute l'antiquité fabuleuse, héroïque, physique, et morale passe sous nos yeux? Serait-ce enfin l'opinion qui jette sur les vers de ce poëme et sur toute l'expression d'Homère ce coloris qu'aucun autre poëte

n'a encore atteint, mais qui n'est visible qu'à ceux qui joignent à l'intelligence de la langue le sentiment de la vraie poésie ? Est-ce encore un prestige de l'opinion qui, dans la lecture d'Anacréon et de Théocrite, fait éprouver à mon esprit un sentiment tout aussi doux que celui que porte à mon oreille un chant mélodieux, qu'excite à ma vue l'aspect d'un agréable paysage ? Ce que je dis des Grecs est applicable aux Latins. On sait qu'avant Perrault il y eut des Zoïles : il est même assez vraisemblable que dans quelques cercles d'Athènes on ait pu préférer Chérile à Sophocle, le Rhéteur Isocrate à Démosthène, et plus d'un Sophiste à Platon. Un demi siècle après Auguste on préférait Lucain à Virgile, et sans doute Sénèque à Cicéron, ainsi que les Mimes de Labérius à Térence. C'est à ces vicissitudes bizarres qu'on reconnaît le règne de l'*opinion*. Le génie, dans tous les âges où la nature le montre, n'a, comme l'éclair, qu'un instant

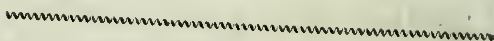
pour luire ; il nous laisse à peine un trait de lumière.

« L'ouvrage de l'opinion se reproduit continuellement sous mille formes différentes, jamais elle n'abandonnera les hommes. Au commencement du 16e siècle, avant que notre poésie, avant même que notre langue fût formée, Marot, Saint-Gelais, et quelques autres poètes firent briller quelques étincelles du feu poétique qui s'allumait au flambeau des muses grecques et latines. Vient Ronsard qui, la tête pleine de toute cette ancienne poésie (et vide d'idées originales), veut la faire passer dans la nôtre, et parvient à ne plus parler français en écrivant cette langue. C'est à lui cependant que l'opinion avait déféré le sceptre du Parnasse français. Malherbe paraît et bientôt l'illusion est dissipée. Ronsard, autant méprisé qu'il reçut d'éloges, est sûrement condamné à un oubli éternel. Le pauvre Chapelain que nous avons tous vu, a presque joui de la même célébrité que Ronsard, et sa

vieille *Pucelle*, si long-temps attendue, n'a paru que pour confondre tous les ridicules éloges que l'on s'était hâté d'en faire. Il avait pourtant sur Ronsard l'avantage de ne parler que le langage de son temps. Enfin, aujourd'hui, nous sommes parvenus, je n'ose pas dire à égaler les anciens dans tous les genres de poésie (le poëme épique excepté), dans les arts du théâtre, etc., etc., mais à les suivre au moins de fort près, et à reproduire, tant de siècles après eux, les beaux jours d'Athènes et de Rome. Si ce n'est même trop présumer de l'époque où je considère, avec l'orgueil national qu'on s'est permis chez tous les peuples du monde, les trois ou quatre hommes à qui notre théâtre et notre poésie doivent le plus, il serait à désirer, ce me semble, que nous pussions nous arrêter au point où nous sommes et nous maintenir en cet état. Mais que ne fait pas craindre après vous, Messieurs, la mobilité de l'esprit humain? Peut-être, avant un siècle révolu, verra-t-on l'*opi-*

nion (celle dont j'ai parlé jusqu'ici), exerçant de nouveau tout son pouvoir sur le domaine des lettres, altérer ou changer à son gré les idées simples du beau, de la nature et du vrai; peut-être le législateur de notre Parnasse, lui qui sut orner la raison des charmes de la poésie, sera-t-il le premier en butte aux Zoïles futurs. Corneille et son rival séduisant, ainsi que l'auteur du *Tartuffe* auront en vain fait revivre Sophocle, Euripide, Plaute et Térence; l'antique simplicité déplaira. Le goût recherché, l'affectation de l'esprit, ce goût faux, poursuivi avec persévérance par Boileau, renaîtra des cendres mal éteintes des Voiture, des Benserade, des Bréboeuf, etc., plus fin, plus assaisonné peut être, accommodé aux mœurs du temps. . . . .
. . . . »

Le reste manque dans le manuscrit.



LE

ROI STANISLAS LECZINSKI.

(Fragment extrait d'un ouvrage inédit.)



Avant de s'occuper de mon départ, pour Paris, ma famille décida que je serais présenté au Roi Stanislas. Ce bon Roi se faisait adorer des Lorrains; il était le seul qui pût les dédommager de la perte de leurs anciens ducs dont le règne paternel, surtout celui de Léopold, avait laissé les souvenirs les plus touchans.

Mon père me conduisit donc à Lunéville. Au moment où nous fûmes introduits dans le cabinet du Roi, il était à relire la relation qu'il avait faite de son départ forcé de Dantzick. Une longue et large robe de chambre de Damas formait son vêtement, une grande perruque à boucles couvrait sa tête. Malgré

son extrême embonpoint, il se leva pour recevoir mon père. A l'aspect de cette figure vénérable dont chaque trait respirait la bienfaisance, je fus saisi d'un respect religieux.......

Le Roi nous retint à dîner. Je m'attendais à une étiquette gênante; je me trompais : sans proscrire l'éclat et le cérémonial que son rang exigeait, il les avait alliés aux dehors les plus simples; sa grandeur résidait en lui; il voulait qu'elle attirât les cœurs et non qu'elle éblouît les yeux. Je vis à sa table plusieurs individus assez mal habillés, auxquels il témoignait beaucoup d'égards; c'étaient de pauvres gentilshommes, qui quittaient de temps à autres le soc de leur charrue pour lui faire la cour; Stanislas les accueillait tous de la manière la plus affable, la plus amicale; jamais ils ne venaient le voir sans qu'il les retînt à dîner; jamais ils ne le quittaient sans avoir reçu des marques de sa bienfaisance. Plusieurs même amenaient au bon Roi leurs enfans en bas-

âge ; il avait fait faire exprès des chaises à bras très-hautes, afin de placer ces marmots à sa table à côté de leurs pères ; dans ce tableau qui le rapprochait de la vie patriarchale, il trouvait une jouissance inconnue au vulgaire des Rois.

Malgré l'esprit altier de la nation chez laquelle il avait pris naissance, Stanislas Leczinski avait conservé le même caractère de simplicité et de bonhomie dans les momens les plus difficiles. L'histoire n'offre aucun prince dont la vie ait été plus fertile que la sienne en événemens extraordinaires ; peu d'hommes ont plus éprouvé les vicissitudes de la fortune. C'est à son propre mérite, à l'amour qu'il inspirait et à quelques conjectures heureuses, qu'il avait dû la couronne de Pologne. Le vœu de tous les cœurs était qu'elle s'affermît sur sa tête ; le malheur des circonstances l'en avait privé.

En 1704, après avoir détrôné Auguste II, Charles XII, Roi de Suède, offrit cette couronne à Jacques fils de

ce fameux Sobieski, qui était devenu Roi par la valeur avec laquelle, à la bataille de Choczin, en 1672, il avait affranchi les Polonais du tribut humiliant qu'ils payaient à la Porte-Ottomane. Mais Auguste ayant fait enlever ce jeune prince, il fut contraint de refuser.

Charles XII chercha donc parmi les grands de la Pologne, celui qui lui paraîtrait le plus digne de régner : la sagesse et les hautes qualités de Stanislas Leczinski, Palatin de Posnanie, le frappèrent, et en le couronnant, il crut faire le bonheur de la nation Polonaise.

Mais l'esprit de faction déchirait cette nation malheureuse; l'intérêt de quelques ambitieux luttant contre l'intérêt public, s'opposait à ce que l'on appréciât, comme on le devait, le mérite du nouveau Roi. L'élection terminée, Charles XII s'était éloigné avec son armée; six semaines après, suivi de forces considérables, Auguste II reparaît; il marche sur Varsovie, place très-mal fortifiée, et en chasse Stanislas, sa mère et

ses deux filles, dont l'une encore au berceau, exposée dès-lors à tous les traits de l'infortune, fut depuis l'épouse de Louis XV et régna sur la France.

Le bonheur d'Auguste fut d'aussi courte durée que celui de Stanislas. Ce dernier triompha de nouveau, et fut sacré Roi de Pologne, ainsi que son épouse, le 4 octobre 1705. Tout semblait alors conspirer à lui assurer une couronne qui recevait le lustre le plus brillant des vertus de celui qui la portait. Le peuple adorait Stanislas. Charles XII, son ami et son soutien, en imposait trop à l'Europe, par les lauriers qu'il avait cueillis, pour qu'aucun souverains osât se déclarer ouvertement en faveur d'Auguste. Malheureusement, confiant dans son bonheur et dans son intrépidité, la vengeance aveugla le téméraire monarque de la Suède; en 1709, elle le poussa jusqu'en Russie; là il se vit abandonné par la victoire dans les champs de Pultawa.

Soudain, appuyé par Pierre-le-Grand,

Auguste profite de cette mémorable catastrophe ; il revient en Pologne, à la tête d'une armée ; Stanislas est abandonné, trahi, persécuté, proscrit, contraint de fuir. Mais, au sein des plus funestes revers, il fait abnégation de lui-même pour ne s'occuper que des calamités auxquelles sa patrie est en proie. Il n'est à ses yeux d'autres moyens de les détourner et de rendre la paix à ceux qui naguères étaient ses sujets, que de se dévouer pour eux aux plus grands sacrifices, que de les délier du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté, en un mot que d'abdiquer. Par cette héroïque résolution, il espérait détruire l'aliment des discordes civiles, il se montrait plus digne que jamais d'être Roi, et méritait déjà le surnom de *philosophe bienfaisant* qu'on lui a donné depuis.

Satisfait de ce triomphe remporté sur son ambition, Stanislas se rend à Bender, près de Charles XII, qui y était prisonnier des Turcs. Son but est de déterminer le héros malheureux à

céder aux circonstances. Toujours fier, même au sein de la captivité, Charles s'indigne à la seule pensée de plier; l'impérieuse loi de la nécessité n'en était pas une pour son cœur indomptable.

Bientôt Stanislas se voit lui-même captif dans Bender, tandis qu'on en fait sortir Charles pour le conduire à Andrinople. Cependant, on ne tarde pas à lui permettre de chercher un autre asyle. A travers mille dangers, il se rend à Deux-Ponts et y fait venir sa famille, qui, cent fois avait été sur le point de payer de sa liberté, et même de son sang, le dangereux avantage de lui appartenir de si près.

Après tant de vicissitudes, il commençait à respirer dans cette retraite; il apprend qu'un grand changement dans sa fortune se prépare. Un racommodement s'opérait entre Pierre-le-Grand et Charles XII; le résultat devait être que les deux monarques réunis tourneraient leurs armes contre Auguste, et que le trône de la Pologne serait rendu

à Stanislas. L'espérance, appuyée des motifs les plus favorables, vient de nouveau luire dans le cœur de ce prince infortuné; mais ce n'est que pour le précipiter dans un océan de malheurs. La mort inopinée de Charles XII, en 1718, met le comble à ses revers, elle le prive tout à coup de son seul appui, de tous ses biens qui sont confisqués, et de la perspective d'un trône auquel désormais il doit renoncer; heureux encore s'il peut trouver en Europe un asile pour sa famille proscrite!

Entièrement déchu, n'ayant plus de ressources sur la terre, Stanislas ne connaît que la générosité française à laquelle il puisse confier sa tête découronnée, son épouse et ses filles : il se réfugie à Weissembourg, en Alsace. Bientôt il éprouve qu'en se jetant entre les bras des Français, il a rendu justice à leur loyauté. L'envoyé d'Auguste se plaint amèrement au duc d'Orléans, alors régent de la présence de Stanislas en France, et demande qu'il en soit exclu.

Le régent lui répond : *Ecrivez à votre maître que la France a toujours été l'asyle des Rois malheureux.*

Stanislas n'aura donc plus à craindre pour les objets de ses plus tendres affections; ils jouiront en paix de l'hospitalité que leur donne une nation, qui respecte le malheur. Mais quelle récompense inattendue la Providence va décerner à ses vertus! Dans ses écrits il la nomme lui-même un prodige. Toute la nation désirait vivement le mariage de Louis XV. On venait de renvoyer en Espagne, à cause de son bas âge, l'infante qui lui avait été destinée, et qui dès 1721 était en France. On cherchait au Roi une autre épouse. Le duc de Bourbon successeur du duc d'Orléans a la place de pricipal ministre, après avoir passé en revue avec le Roi toutes les cours de l'Europe, et même sa propre famille, ne trouva que Marie Leczinska, princesse de Pologne, qui put lui convenir, et il le décida à lui donner la main.

Au grand étonnement de l'Europe, Louis déclara, le 27 avril 1725, son mariage avec la fille d'un Roi fugitif, laquelle n'avait pour dot que sa vertu. Le duc d'Antin fut nommé pour en faire la demande à Stanislas. Le 9 août, Louis XV signa son contrat de mariage; le 15 du même mois, le duc d'Orléans, nommé pour le représenter, épousa la princesse dans la cathédrale de Strasbourg, en présence du Roi et de la Reine de Pologne, et le 5 septembre, le mariage se célébra dans la maison royale de Fontainebleau. Ainsi de l'abîme de l'infortune, Stanislas vit sa fille monter sur le premier trône du monde.

Chambord devint la demeure honorable de ce prince, que les Français considérèrent dès-lors comme de la famille de leurs Rois. Il y vivait tranquille, quand en 1733, la voix des Polonais vint encore troubler la paix dont il jouissait, et le rejeter au milieu de cette instabilité d'événemens contraires, qui avaient fait le tourment de sa vie. Au-

guste II venait de mourir. Toute la Pologne s'écriait : *Qu'on nous rende Stanislas!* Il ne put résister à cet appel qui semblait devoir changer sa destinée ; se croyant comptable envers les Polonais de leur propre bonheur, le même dévouement qui l'avait porté à renoncer au trône en 1709, pour épargner des déchiremens à son pays, le portait alors à y remonter, afin de dédommager ses sujets des maux qu'ils avaient soufferts.

Stanislas se rend donc à Varsovie. Il est couronné une seconde fois, de la manière la plus légitime et la plus solennelle. Deux jours après, on l'abandonne lâchement, sur la nouvelle qu'une armée Russe s'avance afin de s'opposer à son élection, ou de le détrôner pour donner la couronne à l'Electeur de Saxe Auguste III, fils du Roi défunt. En effet, l'Empereur Charles VI, ligué avec la Czarine Anne, et secondé par la faction des évêques de Cracovie et de Posnanie, lui opposait ce concurrent.

La cour de France avait promis à Stanislas de le soutenir, mais des promesses ne sont pas des effets, et l'Electeur de Saxe était appuyé par des forces imposantes. Stanislas est donc contraint de se réfugier à Dantzick, pour y attendre les secours qui lui sont promis par son gendre. Il est certain de triompher s'il peut conserver cette place, qu'il considère, et qui est le boulevard le plus important du royaume ; c'est son dernier refuge ; s'il la perd, l'asservissement de la Pologne à l'influence Russe est décidé sans retour.

En février 1734, sous les ordres du maréchal Autrichien Lascy, le feld maréchal Munnich, général des armées russes, vient assiéger la place ; l'espoir de voir bientôt arriver les Français double le courage et soutient la résistance des Dantzickois qui chérissent Stanislas, ils font des prodiges de valeur. Mais, hélas ! ils s'épuisent ! et les Français n'arrivent point ! La cour de Versailles a cependant le plus puissant intérêt à seconder

Stanislas ; mais les lenteurs de cette cour sont interminables.

Les forts de Hakelsberg et de Weichselmunde vomissent la mort sur les Russes. Un événement funeste pour eux favorise Stanislas et peut-être lui assurera le trône, si ces secours attendus depuis si long-temps viennent faire une heureuse diversion. Munnich a commandé trois mille hommes pour l'assaut de Hakelsberg ; à minuit ils se sont portés sans bruit sous les murs, ils seront appuyés par cinq mille autres hommes. L'assaut se donne ; les Russes emportent une batterie de sept pièces de canon. Tout à coup une décharge foudroyante de la part des assiégés écrase les principaux officiers et les ingénieurs qui conduisent l'assaut. Le trouble, la confusion, le désordre sont dans les rangs des Russes. N'ayant plus de chefs pour les diriger, ils n'agissent plus ; mais ils restent immobiles, inébranlables dans la redoute qu'ils ont enlevée. Le feu terrible de la place les fait tomber par

centaines, et ceux qui restent sont immobiles. Vainement des adjudans, à plusieurs reprises, leur disent de se retirer; ils restent à leur poste. Il faut que Lascy lui-même vienne leur donner l'ordre de la retraite pour qu'ils l'effectuent. Plus de deux mille tant tués que blessés sont couchés sur le champ de bataille. L'armée des assiégeans, à ce point affaiblie, est forcée d'attendre des renforts, pour continuer ses opérations.

Que les Français arrivent donc en forces suffisantes, le moment est propice; les Russes seront écrasés, Stanislas sera Roi de Pologne, et le cabinet de Pétersbourg verra se réduire en fumée, l'espoir d'usurper la Pologne et de troubler l'Europe. Mais des motifs d'une si haute importance n'ont pas le pouvoir de donner de l'activité à un monarque insouciant, à une cour dégénérée, à des ministres nuls. Les Russes ont acquis de nouvelles forces, ils ont repris leur attitude énergique et offensive, quand, seulement le 24 mai, dé-

barquent près Weischelmunde, à l'embouchure de la Vistule, ces secours promis avec tant d'emphase et si ardemment désirés par Stanislas et les fidèles Dantzickois. Sans doute, ils seront dédommagés d'une longue et douloureuse attente. Les ministres de Louis XV auront fait pour le beau-père de leur souverain et pour ranimer la confiance de ses partisans, un effort proportionné à la puissance du monarque Français. Détrompez-vous : ce bel effort se borne à deux mille quatre cents hommes, commandés par le comte de Plelo. On les envoye à la boucherie. Ils sont Français : ils mourront; s'ils ne sont pas vainqueurs leur défaite coûtera beaucoup de sang à l'ennemi. A peine débarquée, cette poignée de braves attaque avec intrépidité toute une armée Russe; les soldats Français font des actes de vaillance inouïs pour pénétrer dans la place; animés par ce que le courage a de plus impétueux, ils se précipitent sur les retranchemens russes; le choc

est épouvantable; le sang coule à grands flots de part et d'autre; la terre est jonchée de morts et de mourans; presque tous les Français périssent en portant des coups terribles; enfin ce qui reste, assailli par le nombre, est contraint de mettre bas les armes. Alors, plus d'espoir pour les assiégés; foudroyés de tous côtés par les Russes, ils se voyent enlever les redoutables forts de Hakelsberg et de Weichselmunde; leur perte est certaine; et de plus elle sera sans utilité pour la cause de Stanislas, s'ils ne demandent à capituler.

Dans cette affreuse extrémité, il ne reste plus d'autre partie que la fuite, à l'illustre victime du sort pour laquelle ils se sont dévoués. La tête de Stanislas est mise à prix; les passages sont fermés, chaque pas qu'il fera le conduira dans un nouveau péril. Mais, la force de son ame et sa présence d'esprit ne l'abondonneront point. Il s'évade, déguisé en paysan.

Les Dantzickois sont admis à capituler. Munnich exige pour première con-

dition qu'on lui livre Stanislas. A la nouvelle de sa fuite, il entre en fureur et fait recommencer le bombardement de la place. Mais, ce mouvement indigne d'un homme d'honneur est bientôt appaisé, il accorde même une capitulation favorable aux partisans du roi proscrit.

Cette conquête importante ravit pour jamais le sceptre à Stanislas pour le placer dans la maison de l'électeur de Saxe, elle assura à la Russie le succès des projets que son ambition a réalisés depuis.

Pendant ce temps, le beau-père du Roi de France parcourait furtivement les campagnes pour sauver sa tête que l'on proscrivait ; à peine avait-il surmonté un obstacle qu'il s'en présentait vingt autres. Cent fois, il fut sur le point d'être pris ; des partisans d'Auguste le reconnurent en lui donnant asile ; mais il leur en imposa tellement par l'air de grandeur et de bonté empreint sur ses traits et par sa noble confiance, qu'ils

ne purent se résoudre à le livrer. Les aventures multipliées qu'il eut pendant cette fuite, sont aussi intéressantes que surprenantes; il faut les lire dans sa propre relation; s'il échappa à tous les périls qui l'environnèrent, ce fut par miracle. Cette relation a surtout immortalisé la générosité, le dévouement, et la loyauté des braves Dantzickois.

Enfin Stanislas arriva dans les états du Roi de Prusse, y fut en sûreté et de là, repassa en France. Que de reproches dut se faire Louis XV en revoyant cet illustre infortuné! Il dépendait de moi, devait-il se dire, de lui épargner tant de malheurs et de prévenir ceux dont la Russie se dispose à accabler l'Europe, et je ne l'ai pas fait!.....

Louis cependant prétendit venger l'outrage fait à son beau-père, en déclarant la guerre à l'empereur d'Allemagne; mais, il eût été plus utile de le secourir que de le venger. La guerre fut donc portée en Italie en 1734; l'empereur y perdit ses plus belles provinces.

Le paix fut conclue à Vienne en 1736. Entre autres articles, on convint que Stanislas conserverait le titre de Roi, qus ses biens en Pologne lui seraient rendus, et qu'il aurait la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, avec droit de réversion à la France.

Ainsi, c'est à Stanislas que la France dut cette belle conquête, si souvent projettée, ainsi, la Reine sa fille ne resta pas sans dot.

J. D........y.



PETITS MÉLANGES.



Les femmes peuvent parler sans langue. Cette opinion est appuyée sur des faits dans lesquels il n'entre ni prodige, ni fourberie.

En 1748, Marguerite Cutting, ayant alors vingt-quatre ans, et vivant dans

la province de Sufolck, à Wikham-Market, parlait très-facilement et très-intelligiblement, quoiqu'elle eût perdu toute la langue par un cancer, à l'âge de quatre ans : elle était née à Turn.-Al, en 1718. Le fait et ses preuves sont consignés dans les Transactions philosophiques de la société de Londres, année 1742, n° 464, article 11 (en anglais).

Dès que M. Schotmore, chirurgien de Saxmundham, eut reçu toute la langue dans un plat, la petite fille s'écria distinctement : « Ne vous effrayez pas, maman, elle recroîtra bientôt. » A l'examen, on trouva, en 1742, qu'elle n'avait ni vestige de langue, ni luette : plusieurs témoins éclairés, savans surtout en anatomie et irrécusables, attestent ces détails, et que Marguerite Cutting articulait et prononçait tous les mots possibles.

Le médecin Drelincourt, dans son traité de la petite-vérole, dit qu'une fille de huit ans, à qui cette affreuse maladie avait fait perdre la langue,

parla aussi bien qu'auparavant, et cite en témoignage toute la faculté de Saumur ; ce qui est attesté de même dans les *Ephemerides Germanicæ:* voyez-y le titre d'*Ancostographia*, ou description de l'extraction de la langue.

M. de Jussieu a consigné, dans les mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, de 1718, un ouvrage de lui, sur la manière dont parlait une fille née sans langue.

Jean de Nivelle. — Sans en connaître l'origine, beaucoup de gens répètent ce proverbe : *Le chien de Jean de Nivelle s'enfuit quand on l'appelle.* Or, apprenez lecteur que ce chien-là, n'était pas un chien, mais un très-grand seigneur Français. Après la bataille de Montlhery, en 1463, Guillaume de Montmorency entra d'un air très-agité dans la tente de Louis XI : « Sire, dit-« il, je viens vous demander justice.— « Contre qui? —Contre mes deux aînés,

« Jean de Nivelle (1) et Pierre, qui « viennent de passer dans la camp du « duc de Bourgogne. Permettez-moi de « les deshériter. » Le Roi y consentit, et leur exhédération fut prononcée. Cependant, par la suite, Louis et Guillaume employèrent tous les moyens pour ramener à leur devoir et enlever au Bourguignon et à l'Anglais deux guerriers si valeureux. A plusieurs reprises, leur père les rappela; mais plus il les pressait de revenir, plus Jean de Nivelle s'enfonçait dans les états du duc de Bourgogne ou du Roi d'Angleterre : ce qui fit dire que Jean de Nivelle s'enfuyait quand son maître l'appelait. Ce mot étant devenu proverbe, on attribua par la suite à un chien, ce qui avait été appliqué au seigneur de Nivelle.

Mousseline invisible. Tandis que nos manufactures d'Europe se perfection-

(1) Jean prenait ce nom de la ville de Nivelle en Flandres, dont il était seigneur.

nent, on prétend que celles de l'Inde dégénèrent. On faisait autrefois dans le Bengale, dit un voyageur Anglais, une sorte de mousseline appelée *Abrocân*, à l'usage du sérail, qui coûtait quatre cents roupies ou cinq cents livres sterlings, d'une légèreté extrême, et si fine, qu'étendue sur l'herbe mouillée, elle était à peine visible. On châtia le domestique d'un Nabad, parce qu'ayant laissé une pièce de cette mousseline étendue sur l'herbe, sa vache, en broutant, l'avait avalée. Une jeune princesse, fille de l'Empereur Aureng-Zeb, fut grondée par son père parce qu'à travers ses vêtements, elle faisait voir les formes de son corps et la blancheur de sa peau, comme si elle eût été nue; elle s'excusa en prouvant qu'elle portait sept robes l'une sur l'autre. Lydus parle d'un préfet du Prétoire nommé *Jean de Cappadoce*, qui faisait paraître, dans ses parties de débauches, des jeunes filles vêtues de robes aussi transparentes. On dit que plusieurs de nos beautés du haut

parage se sont cottisées pour former des prix d'encouragement destinés à ceux qui feront revivre le secret de cette mousseline.

Contre-sens de l'abbé Delille. — Comme tout le monde ne lit pas Virgile dans sa langue savante et immortelle, et qu'on est trop heureux de pouvoir s'en dédommager par des traductions comme celles de l'abbé *Delille*, les erreurs dans lesquelles elles pourraient induire, sont d'autant plus importantes, que l'ouvrage a plus de réputation. La suivante mérite d'être remarquée.

Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo.
Ora jugo, et vacuis Clainus non æquus aceris.
GEORG. LIV. II.

Telles on aime à voir ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit dans ses ondes,
Tels les champs de Capoue, et ses vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.

Trad. de M. DELILLE.

L'abbé Delille, dans ce dernier vers, fait dire à Virgile ce qu'il n'a pas dit, et ce qu'il n'a pas pu dire. Ne serait-on pas fondé à croire, d'après sa traduction, que ce grand poète connaissait les effets terribles du Volcan, et qu'il les a exprimés dans ses vers? Cependant il n'en est rien. Il parle simplement des plages voisines du Vésuve. *Vicina Vesevo ora jugo.* En effet la première éruption connue, est celle de l'an 79, de J. C., qui engloutit Herculanum et Pompéïa, la première année de l'empire de Titus, et Virgile ne vivait plus depuis long-temps.

Catéchisme littéraire. — Un homme de lettres a composé un nouveau Catéchisme de littérature dont voici les principales définitions : « La littérature est l'art de barbouiller beaucoup de papier blanc avec de l'encre incorruptible et indélébile, et d'en faire barbouiller davantage par des imprimeurs,

avec une composition d'huile et de noir de fumée. Avant de lancer son papier en circulation, un littérateur doit aller trouver les journalistes, leur demander l'honneur de leur protection, et la faveur de quelques louanges dans leurs articles. S'ils refusent, il faut composer contre eux de bonnes comédies en deux actes ou des préfaces où l'on prouve qu'ils sont *grossiers* et *décourageans*; etc. Il faut encore avoir pour soi quelques jolies femmes et quelques jolis garçons qui forment une cotterie, se chargent de vous porter aux nues, et quand on y a été porté, on retombe doucement. La république des lettres est un ordre de choses où on se dispute toujours sans s'entendre ; où on ne cède jamais ; où on se déchire régulièrement tous les jours, où tout le monde court après le génie ; où on en attrape très peu ; où l'on croit en attraper beaucoup ; où l'on se vole mutuellement de l'esprit, etc. Pour entrer dans cette république, il faut avoir une très-grande démangeaison

d'écrire ; être né avec l'horreur du papier blanc, et l'amour excessif de la gloire ; être robuste et bien constitué, afin de se tenir en état de mourir de faim si l'occasion s'en présente. On peut y entrer dès le moment qu'on a été mis en culottes : ce qui ne veut pas dire que les culottes soient nécessaires à la rigueur pour la littérature.

Lois bizarres. — Parmi les lois particulières à l'ancien Dauphiné, surtout au Dauphiné gouverné par les Dauphins avant sa cession au Roi de France en 1343, on en remarque qui portent l'empreinte de cette barbarie que les siècles d'ignorance avaient imprimée à toutes les institutions qu'ils avaient vu naître. La peine ridicule, inconvenante, illusoire, infligée à ceux qui se rendaient coupables d'un adultère peut en fournir une preuve. Dans les statuts de Grenoble, sous la date de 1244 l'adultère était condamné à une amende de cent sous.

En 1246, l'amende fut réglée par le mandement de Beauvoir, dans le Viennois, à soixante sous payables à l'abbé. Les statuts de Vienne l'avaient fixée à vingt-cinq florins, ceux de Beaurepaire à trente sous, ceux de Bourgoin à soixante, et si le coupable refusait de payer, il était obligé de courir nu dans les rues de ce bourg.

Les statuts de Saint-Saphorin n'infligeaient aucune peine pécuniaire; mais les deux coupables étaient tenus de traverser les rues du lieu, ensemble, nus, et d'un pas modéré: l'acte porte expressément *Trotare tamen non debent*, qu'ils ne devaient pas *troter*. Ils pouvaient se libérer de cette peine en payant une amende selon la coutume de Lyon. Une semblable course était aussi ordonnée dans quelques lieux du Languedoc. A Maubec, le coupable devait courir nu ou payer 60 sols; à Chatonay, le seigneur lui imposait une taxe, et s'il refusait de payer, il était fouetté publiquement.

On pourrait multiplier de semblables

indications ; mais cet extrait doit suffire pour donner une idée de ces coutumes barbares qui caractérisent l'enfance des nations ou leur décrépitude.

Le plaisir. — En France le mot *plaisir* n'est souvent qu'une formule. L'on s'amuse peu, l'on s'étourdit. Le mot *plaisir* est dans toutes les bouches, et n'exprime jamais ce qu'il signifie. Un homme a le *plaisir* de vous voir, le *plaisir* de vous écrire, le *plaisir* de vous rencontrer, le *plaisir* de vous entendre, quoique vous lui soyez très-indifférent. Interrogez-le : il a eu le *plaisir* de dîner chez un tel, et il s'y est ennuyé à la mort. L'invitez-vous à dîner chez vous ? avec grand *plaisir*, dit-il, et il ne vient pas. Une femme lui demande-t-elle son bras ? avec bien du *plaisir*, Madame, et il peste d'une politesse qui le dérange. Fait-on l'éloge de quelqu'un ? écoutez, lui dit-on : avec beaucoup de *plaisir*, répond-il, et il déteste celui dont on

parle. Enfin, *plaisir* ici veut presque dire, ennui, indifférence, gêne, contrainte, haine et rivalité. Il indique encore l'espèce de respect qu'un homme vous porte. Il a l'*honneur* d'écrire aux grands; il a le *plaisir* d'écrire à ses égaux. Il écrit sans *honneur* et sans *plaisir* à ses inférieurs. Fiez-vous à ces distinctions ! parfois il ne trouve de véritable amusement, et il n'obtient de considération dans le monde, que par la société de celui à qui il écrit sans *plaisir* et sans *honneur.*

A 20 ans on tue le plaisir avant qu'il naisse ; à 30 ans on le goûte ; à 40 ans on le ménage; à 50 on l'appelle; à 60 ans on le regrette.

Habits ecclésiastiques — Ce nest que vers le sixième siècle qu'il fut assigné un habit particulier aux ecclésiastiques ; jusqu'à cette époque, il eût été dangereux de les distinguer extérieurement, et d'introduire un usage qui les eût

exposés aux persécutions des princes païens ; mais aussitôt que les temps furent plus calmes, l'église exigea d'eux qu'ils fussent vêtus d'un habit qu'on leur donna comme symbole de la retenue, et dont la couleur leur rappelât sans cesse *qu'ils sont morts au monde et à tout ce qu'il contient ; qu'ils ont renoncé aux plaisirs, aux amusemens profanes, aux vanités du siècle, et qu'ils sont chargés de gémir et de demander tous les jours grâce à Dieu pour les péchés du peuple.*

Habit sacré, habit canonique, habit de religion, habit clérical, habit long ou soutane, signifient la même chose.

Dents de sagesse. — Un fait extraordinaire et constaté, a eu lieu il y a peu temps à Sampigny, département de la Meuse. Une femme de cette commune, madame Lucie Goubert, âgée de 53 ans, y a éprouvé l'éruption de nouvelles dents à la place de celles qui lui manquaient.

Cette dentition étonnante a déjà regarni la bouche de cette femme.

Un tel phénomène n'est pas unique; nous en pouvons citer des exemples, même de plus singuliers. On sait que les deux dernières dents molaires, ne paraissent que fort tard à chaque mâchoire, et qu'on les nomme à cause de cela, *dents de sagesse*. Le célèbre anatomiste Ferrein, avait 64 à 65 ans, lorsqu'elles percèrent ses gencives, en lui causant de vives douleurs. — Un fait qui paraîtra plus surprenant, et qui est consigné dans l'histoire de l'Académie pour l'année 1730, c'est qu'il sortit à un charpentier du port de Lorient, âgé de 80 ans, quatre dents, savoir : deux incisives et deux canines.

On lit dans les Ephémérides des curieux de la nature, qu'un homme originaire de Bohême, devint aveugle à la 93e année de son âge, et qu'il lui sortit peu après une dent.

Aristote, Pline, Thomas, Bartholin et quantité d'autres auteurs, font men-

tion de personnes auxquelles il est venu des dents à 80, 90 et 100 ans. Il en poussa même trois à une comtesse nommée d'Esmonde, vers les dernières années de sa vie ; et elle avait 104 ans, lorsque la dernière parut.

Actes de naissances. — Dans l'ancienne Grèce, vers le soir du dixième jour de la naissance d'un enfant, on réunissait les parens paternels et maternels du nouveau-né. Le but de cette assemblée était de lui donner un nom qu'il devait porter toute sa vie. On joignait à la cérémonie, des sacrifices en l'honneur des Dieux, et elle se terminait par un festin. Que cette solennité eût lieu le dixième ou le septième jour qui suivait la naissance, comme le prétendent quelques auteurs, il n'est pas moins vrai qu'elle différait de bien peu de celle qui se pratique parmi les chrétiens à leur baptême. Cérémonie sacrée, imposition des noms, repas et fête à la maison des père et mère, c'est absolu-

ment le même rit, emprunté à la religion Païenne.

Avant l'onzième siècle, le baptême ne se conférait qu'à des époques déterminées. Elles furent rapprochées depuis. Ce n'est plus le dixième jour, c'est dans les vingt-quatre heures, ou à peu près, que le nouveau né doit prendre sa place dans la société et être reconnu par sa famille. En France, ce ne sont plus les prêtres qui constatent la naissance d'un enfant; ce soin appartient au magistrat civil. Comme l'empire de l'église est tout spirituel, les parens sont maîtres de transiger avec ses ministres pour ce qui concerne l'éternité; quant à l'état civil des Français dans ce monde, il est assuré par les actes de l'autorité temporelle, seule et indépendante de l'influence du clergé.

L'homme aux découvertes.—Ce n'est pas seulement en France que l'on fait de grandes découvertes physiques et

chimiques, les nôtres ne sont rien, en comparaison de celles que font tous les jours certains artistes et savans d'Allemagne. Sachez donc lecteur, qu'un M. Kag, artiste bavarois, a remplacé la tuile et l'ardoise par le carton pour couvrir les toits des maisons et des édifices ; qu'à Herrenhat, un autre artiste, nommé Richter, fait des guitares excellentes et surtout très-sonores, avec..... du papier mâché ; qu'un exécuteur des hautes œuvres en Autriche, a perfectionné l'art de pendre, et que cette charmante découverte a été couronné *du plus heureux succès ;* enfin, qu'un savant tel qu'on n'en vit jamais, est parvenu au point de savoir que l'homme peut, non seulement prévoir long-temps d'avance tous les changemens qui doivent avoir lieu dans l'atmosphère, mais aussi *régler à son gré le beau temps et la pluie*, de la manière qui lui paraît la plus convenable. Mais certains préparatifs sont nécessaires pour procéder à cette belle expérience ; de plus, elle ne peut réussir que si une

autorité quelconque met à la disposition de ce physicien merveilleux une très-vaste étendue de terrain. On ne doute pas que tous les souverains ne se disputent la gloire de seconder ses vœux en le gratifiant des plus beaux domaines de leurs couronnes. Mais les îles britanniques paraissent lui convenir mieux que toute autre contrée; c'est sur ces îles qu'il a jeté son dévolu : *elle feraient bien mon affaire*, dit-il ; malheureusement le gouvernement anglais n'est pas disposé à les céder. Il est d'autant plus instant de se dépêcher à se mettre en état de recevoir de notre savant le pouvoir de diriger la pluie et le beau temps, qu'il désirerait que l'on profitât de son avis le plutôt possible, vu le mauvais état de sa santé, qui lui fait craindre d'*emporter sa découverte au tombeau*, *sans que ses contemporains puissent en profiter.*

Traits relatifs à l'Angleterre. — En parcourant l'histoire, on trouve deux traits assez curieux, relatifs à l'Angle-

terre. Voici le premier : Charlemagne fait demander en mariage pour son fils Charles, la fille d'Affa, roi des Merciens. Celui-ci y donne les mains, mais sous la condition que son fils épouserait Berthe, fille de Charlemagne. L'empereur, indigné de la témérité de ce petit souverain, interdit aux Anglais tout négoce sur les côtes de France. Offa en fit autant, il défendit aux Français tout trafic sur les côtes anglaises. Ce ne fut que deux ans après que la paix vint rétablir les communications entre les deux états. Ainsi, dès le neuvième siècle, on connaissait déjà la loi du blocus.

C'est dans les fastes de Lyon que l'on rencontre le second trait : Louis XI voulait donner aux foires de cette ville, instituées par Charles VII, un grand mouvement, il en fixa le nombre à quatre, par ses lettres-patentes du mois de mars 1462, et concéda à ceux qui les fréquenteraient les priviléges les plus étendus.....; mais il excepta de ces dis-

positions *les Anglais, nos anciens ennemis;* ce sont les propres termes de la loi.

Le Pape et les Juifs. — Lorsqu'un pape nouvellement élu fait son entrée solennelle dans l'église de Saint-Jean de Latran, les Juifs domiciliés à Rome l'attendent sur la route, pour lui présenter, à genoux, la loi de Moïse, et pour le supplier de leur accorder grace et protection. Le pape répond alors, en latin, qu'il respecte la loi, mais qu'il condamne l'explication qu'ils en donnent et les cérémonies de leur culte.

Lorsqu'*Innocent* II fut obligé de se réfugier en France, et fit son entrée à Paris, en 1246, les Juifs lui présentèrent également la loi de Moïse. Le pape les accueillit bien, et leur dit avec douceur : *Que Dieu fasse disparaître le voile qui cache à vos yeux l'excellence de cette loi.*

Innocent XII, élu en 1692, les reçut d'une manière bien différente, et leur

dit, en recevant le Pantateuque : *Legge buona ma popolo maledetto* (la loi est bonne, mais le peuple est maudit).

Léon X, en se rendant à Saint-Jean de Latran, trouva les Juifs qui lui demandèrent la confirmation de leurs privilèges, en lui présentant le livre de la loi. L'ayant pris, il l'ouvrit et parut lire; puis le laissant tomber brusquement, il répondit : *Confirmamus sed non consentimus* ; et il poursuivit son chemin.

Les danseurs de Metz. — En 1374, on vit dans cette ville des personnes de tout sexe, de tout âge et de tout rang, qui comme des corybantes, se mettaient à danser, dans les maisons, dans les rues en veillant et en dormant. Le prêtre dansait en faisant son office, le laboureur en menant sa charrue, le seigneur en rendant la justice à ses sujets. C'était une espèce de manie ou maladie qui les saisissait tout à coup et les fai-

sait danser et chanter jusqu'à ce que la fatigue les forçât de se jeter à terre où ils demeuraient immobiles.

Lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, le premier qui commençait était suivi des autres. Ce mal leur durait quelquefois neuf à dix jours et plus; on compta dans Metz au moins quinze cents personnes qui en furent attaquées. En certains endroits, cette maladie s'appelait *La danse de Saint-Jean*; ailleurs on lui donnait le nom de *Saint-Guy*. On employa pour la guérir des exorcismes, dans la pensée qu'elle était causée par le démon. On guérissait aussi quelques-uns de ces malades en les foulant aux pieds lorsqu'ils étaient couchés par terre, ou en les serrant fortement vers le nombril, avec un nœud fait d'une certaine façon.

Cette folie ou cette maladie dégénéra en libertinage; plusieurs femmes perdant toute pudeur, se laissèrent corrompre et s'abandonnèrent aux plus grands excès. Le mal passa des trois évêchés dans

les Pays-Bas, et il fallut que l'autorité des princes et des magistrats arrêtât le cours de cette fureur. Elle recommença à Trèves et aux environs, en l'année 1381, et l'on n'y trouva point de meilleur remède que le pélerinage à Saint-Jean, sur la rivière de Kilbourg. Le nombre des pélerins fut si grand et les offrandes si abondantes, que de pauvre et petite qu'elle était, la chapelle devint bientôt riche et somptueuse.

Aujourd'hui que la ferveur des fidèles pour les pélerinages est éteinte, l'art de guérir et la surveillance de l'autorité ont plus de pouvoir et savent arrêter, dès leur naissance, les progrès des épidémies.

L'histoire ne dit pas quelles furent les suites de celle dont nous venons de parler ; il paraît qu'elle ne s'est plus que faiblement manifestée depuis, et si l'on en apperçoit encore de temps en temps quelques symptômes, ils n'ont rien d'inquiétant.

Indiens adulateurs. — On trouve dans les *Hindous, ou description de leurs mœurs, de leurs coutumes, cérémonies*, etc., par M. Baltasar Solvins, les détails singuliers que voici :

Les *Bahôtes* (Adulateurs) sont de la classe des Brachmanes. Leur service consiste à dire de ceux qui les emploient tout ce qu'ils peuvent imaginer de flatteur et d'honorable, et ils ne se piquent pas de véracité. Ils se distinguent par l'abondance et la volubilité de leurs discours, et il est assez amusant d'en entendre plusieurs ensemble rivaliser d'expressions exagérées et de forfanteries ridicules. Ils se transportent pour faire l'éloge de ceux qui les paient, chez tous ceux qu'ils peuvent connaître. Il courent devant les palanquins et les voitures, proclamant au bruit d'un plateau d'airain sur lequel ils frappent assez fort, les brillantes qualités de leurs maîtres. Ils sont très-bien payés. Les Mahométans sont ceux qui les emploient le plus.

On croit peut-être que cette institution de *Bahôtes* est particulière à l'Indostan ; mais, dit l'auteur, si nous réfléchissons un peu, nous conviendrons aisément qu'elle existe dans tous les gouvernemens civilisés, et principalement en Europe

---

Mariages anglais. — Ce qu'on va lire, est tiré d'un journal littéraire d'Angleterre. Quoique ce ne soit qu'une plaisanterie, on y voit, pourtant jusques à un certain point, que l'hymen ne doit pas être fort heureux dans cette île fameuse, et l'on sera tenté d'adopter cette idée, si l'on réfléchit que les artisans y renouvellent encore quelquefois un usage digne des temps de la plus grande barbarie, et inconnu à tous les autres peuples ; celui de vendre leurs femmes à l'enchère, et dans un marché public.

Etat des mariages dans le sud de l'Angleterre, en 1816 :

Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans.	1,362
Maris qui se sont sauvés pour éviter leurs femmes. . . . . , .	2,361
Couples séparés volontairement.	4,120
Couples vivant en guerre sous le même toit.	191,023
Couples se haïssant cordialement ; mais marquant leur haine en public sous une feinte politesse.	162,320
Couples vivant dans une indifférence marquée.	510,132
Couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur.	1,102
Couples heureux, par com-	
TOTAL	872,420

De l'autre part,	872,420
paraison avec beaucoup d'autres plus malheureux.	155
Couples véritablement heureux.	7
TOTAL GÉNÉRAL	872,562

Tableaux bizarres. — L'usage constant des treizième, quatorzième et quinzième siècles était d'accompagner les ouvrages de peinture et de sculpture de lettres soit au bas des sujets, pour en expliquer sommairement le sens ; ou à côté pour en marquer les noms ; ou enfin sur des rouleaux ou bandes qui paraissaient sortir de la bouche des personnages. On voyait dans un grand nombre d'églises de ces momumens d'ignorance, et quelquefois de caprice et de singularité.

Dans un Castel de la province du Maine, appartenant à la famille des marquis de Lévi, existait un tableau

représentant la sainte Vierge; devant elle, un marquis de cette famille, qui prétendait descendre de la tribu de Lévi, était à genoux. On lisait sur le rouleau qui semblait sortir de la bouche de l'humble marquis : *Bonjour, ma cousine;* et la mère de Dieu lui répondait, par un autre rouleau : *Bonjour, mon cousin; levez-vous, mon cousin.*

Cette orgueilleuse dévotion ne jetait du ridicule que sur ceux qui l'affichaient d'une manière si plaisante; mais l'église de l'Epau, près le Mans, offrait aux regards un autre tableau qui tendait à faire de la religion même un objet de dérision. Il représentait Saint-Bernard, à genoux et en extase devant la sainte Vierge. De son sein, tout à découvert, elle faisait jaillir du lait, et le Saint, la bouche ouverte, aspirait cette boisson avec délices.

Après avoir été exposé pendant plusieurs siècles aux yeux des fidèles, ce tableau fut relégué et caché, en 1764, dans la Sacristie.

En tête d'une ancienne édition des OEuvres de Saint-Bernard, on trouve une gravure, qui représente le même sujet.

Nostradamus.—«On raconte(*Morhof Polyhistor page* 95.) qu'une aventure singulière arriva à Fains, jadis cité Gauloise, et aujourd'hui village situé près Bar-sur-Ornain, dans le temps que Michel Nostradamus, célèbre astrologue, se trouvait en ce pays. Se promenant avec un gentilhomme nommé Florainville, ils virent deux cochons de lait, l'un blanc et l'autre noir. Florainville demanda à Nostradamus quel serait le sort de ces animaux. L'astrologue répondit sans hésiter, que le noir serait servi à table, et que le loup mangerait le blanc. Le Seigneur du château à qui ils appartenaient, voulant démentir l'horoscope, fit tuer en cachette le cochon blanc, et on le mit à la broche. On nourrissait un loup dans le château; il se glissa dans la cuisine, et enleva le

cochon tout rôti. Le maître d'hôtel confus, se hâta de faire tuer le cochon noir, qui remplaça sur la table le cochon blanc. Le hasard vérifia ainsi la prédiction de Nostradamus qui acquit par là plus d'autorité sur le vulgaire. Si cette histoire n'est pas une fable, il se peut que le rusé devin ait préparé l'évènement; car s'il s'est joué du crédule Henri II, de Catherine de Médicis et de Charles IX, il a bien pu mystifier un seigneur de Fains.

L'agriculture moderne. — Un malin critique s'est égayé sur l'agriculture moderne, dans un dialogue dont voici la substance. « L'agriculture moderne, dit-il, est l'art de cultiver la terre avec une plume, de l'encre et du papier. Il est inutile d'avoir un domaine pour être bon agriculteur; il suffit d'avoir une petite chambre garnie à un quatrième étage ou à l'entresol, dans une rue ou un carrefour de Paris. La campagne est

bonne pour les laboureurs, pour les pionniers attachés aux vieilles routines; mais les gens de lettres qui exercent l'agriculture transcendante n'ont pas besoin de sortir des barrières des grandes villes, d'où ils fécondent les champs le mieux du monde, et font tout pousser et végéter à merveille, sans quitter le coin de leur cheminée et moyennant de simples discours champêtres et poétiques qu'ils écrivent le matin, en pantoufles et en robes de chambre. Il y a environ six cents sociétés d'agriculture en France. Elles sont particulièrement occupées à faire de l'esprit sur la végétation, à épier la nature, à la prendre sur le fait autour d'un tapis de drap vert, et à la redresser avec art quand elle s'avise de faire germer quelques graines sans leur permission et contre les véritables principes de l'agriculture. Les laboureurs en sont exclus de droit, à cause de leurs anciens préjugés. Mais, outre les gens de lettres, on admet avec beaucoup de succès les avocats,

les procureurs, les médecins, les apothicaires, les géomètres, les astronomes, les musiciens et les architectes. Les deux plus savans membres des sociétés d'agriculture, sont un gentilhomme anglais, et un apothicaire de Paris, qui ont inventé des soupes composées de racines et de vieux os, au moyen desquelles on peut se passer de blé, de froment et de pain, etc., etc. » Malgré ces traits dont quelques-uns peuvent frapper juste, parmi les hommes éclairés qui se sont occupés de l'agriculture, on ne peut nier que plusieurs n'aient rendu des services essentiels à la société.

Recette contre l'amour. — Voulez-vous guérir des tourmens d'un amour malheureux? lisez la plaisante recette que vous donne Rabbin *Jehuza-Charèse*, dans le 48e chapitre d'un ouvrage intitulé *Tahkémoni*.

« Prenez, dit-il, un bouquet d'herbes d'espérance, absinthe d'amour et de

désirs, plantes odorantes d'espoir, tige de supplications et de prières, herbes de soupirs et d'affliction. Ajoutez-y fruits d'isolement et de solitude, rameaux de dépit et d'agitation, fleurs de vertige et d'irrésolution, fruits d'anxiété, racines de vives douleurs, feuillage d'ennui et de soucis, folioles d'amour passionné, herbages d'angoisses, plantes de cris lamentables. Pilez tout cela dans un mortier de chagrins affreux; versez dessus une mesure d'eau de larmes puisées à la fontaine du cœur; jetez ce mélange dans du jus de tourmens cruels et de peines déchirantes; et mettez-le tout dans un pot d'agitation tumultueuse. Faites-le bouillir à un feu de charbons enflammés d'un amour brûlant. Quand cet onguent sera fait, conservez-le dans un vase de longueur de temps, pour en faire usage pendant plusieurs années. »

Toutes ces aimables pointes d'esprit ne sont-elles pas un joli cadeau à faire à nos chansonniers?

Tous les bourgeois de Chartres.—Ce timbre d'un ancien Noël, a une origine singulière et peu connue.

Philippe v allant, en 1707, prendre possession de son royaume, et passant par Montlhéry, le curé du lieu se présenta à lui à la tête de ses paroissiens, et lui dit : « Sire, les longues harangues sont incommodes et les harangueurs ennuyeux ; ainsi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Chartre et ceux de Montlhéry,
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petits-fils de Louis que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don, don,
Cent ans et par de là,
La, la,
Règne dedans l'Espagne.

Le monarque enchanté du zèle chansonnier du pasteur, lui dit : *bis*. Celui-ci obéit, et répéta son couplet avec encore plus de gaîté. Le Roi lui fit donner en sa présence dix louis ; le curé, les ayant

reçus, dit au prince : *bis*, Sire; et le Roi, trouvant le mot plaisant, ordonna qu'on doublât la somme.

Justice singulière. — 1er septembre 1791. Supplice à Rawa en Pologne.....; d'une poupée! les enfans d'une veuve luthérienne pendirent au col de cette poupée, une image de la vierge, qu'un moine leur avait donnée. Le sacrilège fut prouvé, la veuve fut arrêtée et condamnée à perdre la vie. Le jugement fut néanmoins suspendu; mais les juges pour appaiser le peuple et satisfaire à la loi, firent brûler la poupée par la main du bourreau.

Dans le même mois, quelques jours après, une pareille histoire arriva à Miranda de l'Elbe en Espagne, et l'on conviendra que ces deux décisions, rendues à la fin du dix-huitième siècle, semblaient nous reporter au temps des Croisades.

Ce dernier jugement condamne à pé-

rir au milieu des flammes, comme atteints et convaincus d'hérésies et de blasphêmes........, un perroquet et un singe appartenant à un Français, le perroquet pour avoir crié : *au feu le bref, Margot !* et le singe, *parce qu'il semblait applaudir* par ses sauts et ses gambades. Ils furent brûlés en place publique à la grande édification des Espagnols. On avait renfermé les deux criminels dans une cage de fer, sur laquelle étaient deux écriteaux. L'un portait : *Blasphémateur, impie sacrilège, traître à Dieu et à N. S. P. le pape ;* et l'autre : *Complice de sacrilège par gestes, signes et autres preuves non équivoques de complicité.*

Vers numériques. — Un percepteur champenois a composé les vers suivans:

MADRIGAL A IRIS.

Que ton souris est doux ! il transporte chac . . . . 1.
S'il était des cœurs froids tu triompherais . . . . . 2.
Jadis pour toi les Grecs auraient embrâsé . . . . . 3.
Tu me plais sans effort et sans te mettre en . . . . . 4.

Que ta rivale tremble ! Oui, je lui donne en . . . 5,
Jamais elle n'aura sur le cœur de Tir. 6
Un empire aussi fort !.... Gardez-donc le ta . . . 7,
Vous toutes qui voulez pendant mil huit cent 8,
Ravir à ma maîtresse un cœur fidèle et 9,
Tel qu'on n'en trouve plus de Chaumont à Ca. . . 10.
L'aimable Cupidon, ce joli quinze 20,
Que proscrivit, dit-on, le concile de 30,
Doit à jamais règner sur nous, sur nos cinq 100;
Par lui s'augmentera notre heureuse fa 1000:
D'enfans beaux comme toi je veux un . 1,000,000.

Dans cette versification, dans ces rimes numériques, on reconnaît bien le cachet poétique d'un percepteur.

Conseils aux dames. — Mademoiselle Créponette, artiste en modes, donne aux femmes des conseils dont il est de la plus haute importance qu'elles fissent leur profit, parce qu'ils sont dictés par la maîtresse même qui préside aux toilettes : « Une femme passe-t-elle la soirée avec son mari, dit-

elle, quelque riche que soit sa coîffure, il faut qu'il y règne un ton de simplicité, de bonhomie et de *laisser aller*. Va-t-elle au spectacle, au bal? il faut que le bonnet, placé en arrière, laisse ressortir les yeux et jouer la physionomie. Va-t-elle visiter une amie? il faut que la coîffure soit riche et sévère, et que le bonnet tourné en diadême, donne de la majesté à la figure, et fasse dire à l'amie qu'elle honore de sa visite : cette femme a l'air d'une reine, il y a autant de distance d'elle à moi, que de ma marchande de modes à son artiste.... » Mademoiselle Créponette ajoute que celles qui entendent bien leurs intérêts doivent mettre la plus scrupuleuse attention à ne se jamais placer, dans les cercle,s qu'auprès de la femme dont la robe et le chapeau so. t d'une couleur qui peut faire ressortir celle de leur parure : ainsi cette femme sera pour elles comme l'ombre au tableau.

Faire gerbe de fouare à Dieu.—C'est laisser pour la dîme ce qu'il y a de plus mauvais.

Fouare est un vieux mot qui vient de *foderum*, et signifie de la paille. En Picardie, on appelle feure une botte d'avoine, battue et dépouillée de ses grains.

L'université de Paris avait autrefois ses écoles des deux côtés de la rue dite de *fouare*, à cause de la grande consommation que les écoliers faisaient de la paille, sur laquelle ils étaient assis dans les classes. Anciennement il n'y avait aussi ni bancs, ni chaises dans les églises; on les jonchait de paille fraîche et d'herbes odoriférantes, surtout à la messe de minuit et aux autres grandes fêtes. Au lieu de s'asseoir pendant l'office divin, on restait debout ou à genoux, comme cela se pratique en Russie. Notre clergé a retenu une ombre de cet usage, en se logeant dans des stalles où les ecclésiastiques s'appuyent sur des saillies, espèces de siéges qu'on lève et baisse à volonté, et qu'on nomme *miséricordes*;

comme pour rappeler qu'ils n'ont été accordés que par grace, et que sans eux on serait toujours debout. Mais la réalité de l'usage est strictement observée par les enfans de chœur. Ces pauvres enfans, en faveur de qui l'âge semble réclamer *le siége de miséricorde*, restent sans miséricorde, droits comme des piquets tant que dure l'office.

Boire à tire-la-rigot. — C'est-à-dire, boire beaucoup et à longs traits. Trévoux rapporte six étymologies de cette expression. En voici deux : la seconde cloche de la cathédrale de Rouen se nomme la *Rigault* du nom du prélat qui l'a donnée : comme les sonneurs ont beaucoup de peine à la mettre en volée, on dit qu'après ce travail ils vont boire en *tire la Rigault.* D'autres prétendent que ce mot vient des Goths, qui ayant tué leur chef Alaric, et mis sa tête au bout d'une pique, buvaient par dérision à sa santé, en disant : *A ti Alaric Goth*,

d'où l'on a dit par corruption à *tire-larigot*.

Larigot est un vieux mot qui signifie une espèce de flûte champêtre. Les Allemands nomment flûtes les verres longs et étroits dans lesquels ils boivent, d'où nous est venue l'expression de *flûter*, jouer de la flûte, pour dire boire. C'est peut être à l'instar de ces flûtes allemandes que les paysans auront donné le nom de larigot à de grands gobelets. Ménage va chercher ce mot bien plus loin, car il le tire de *fistula*, Voici la généalogie qu'il en donne *Fistula*, *fistularis*, *fistularius*, *fistularicus*; *laricus*, *laricotus*, *larigot*. Le père Bouhours a tourné cette étymologie en ridicule, et il a bien fait.

Représenter les armes de Bourges. — On dit en plaisantant d'un ignorant assis dans un fauteüil, qu'*il représente les armes de Bourges*, parce que les armes de Bourges présentent, dit-on, un âne dans une chaise. Voltaire parlant

d'un ouvrage d'un conseiller de cette ville, qu'il n'estimait pas, dit qu'il était très-digne des armes de Bourges.

Voici comment on a expliqué l'origine de ce proverbe. César s'étant rendu maître de Bourges, y établit gouverneur un officier romain, nommé *Asinius Pollio*. La ville fut ensuite assiégée par les Gaulois, tandis que le gouverneur était malade. Comme la place était sur le point d'être prise, *Asinius* se fit porter en chaise, pour animer ses troupes par sa présence. Bientôt le bruit se répandit parmi les Romains, qu'*Asinius* allait se montrer et qu'on le portait en chaise; ils reprirent courage et battirent les Gaulois. Dans la suite, de ces mots *Asinius in catherâ*, on a fait *Asinus in cathedrâ*, un *âne dans une chaise*. En oubliant le second *i* la mémoire du vrai sens s'effaça insensiblement de l'esprit de la postérité, avec la mémoire du trait historique, et le préjugé d'un âne dans une chaise restera toujours.

Un âne dans un fauteuil, s'est pourtant vu en Italie dans le 4e siècle de notre ère. Sous l'empire de Valentinien, un boulanger de Rome, nommé *Térentius* devint gouverneur de la Toscane, quoique ses lumières ne s'étendissent point au-delà de son fourni. Quelques jours avant qu'il arrivât dans son gouvernement, un âne était monté, en présence de tout le peuple sur le tribunal, dans la ville de Pistoie, et s'y était mis à braire de toutes ses forces. Cette singulière prise de possession donna lieu à bien des plaisanteries, et chacun se la rappela comme l'annonce du magistrat futur, lorsqu'on vit *Térentius* assis sur le même tribunal.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

PETITS MÉLANGES.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

